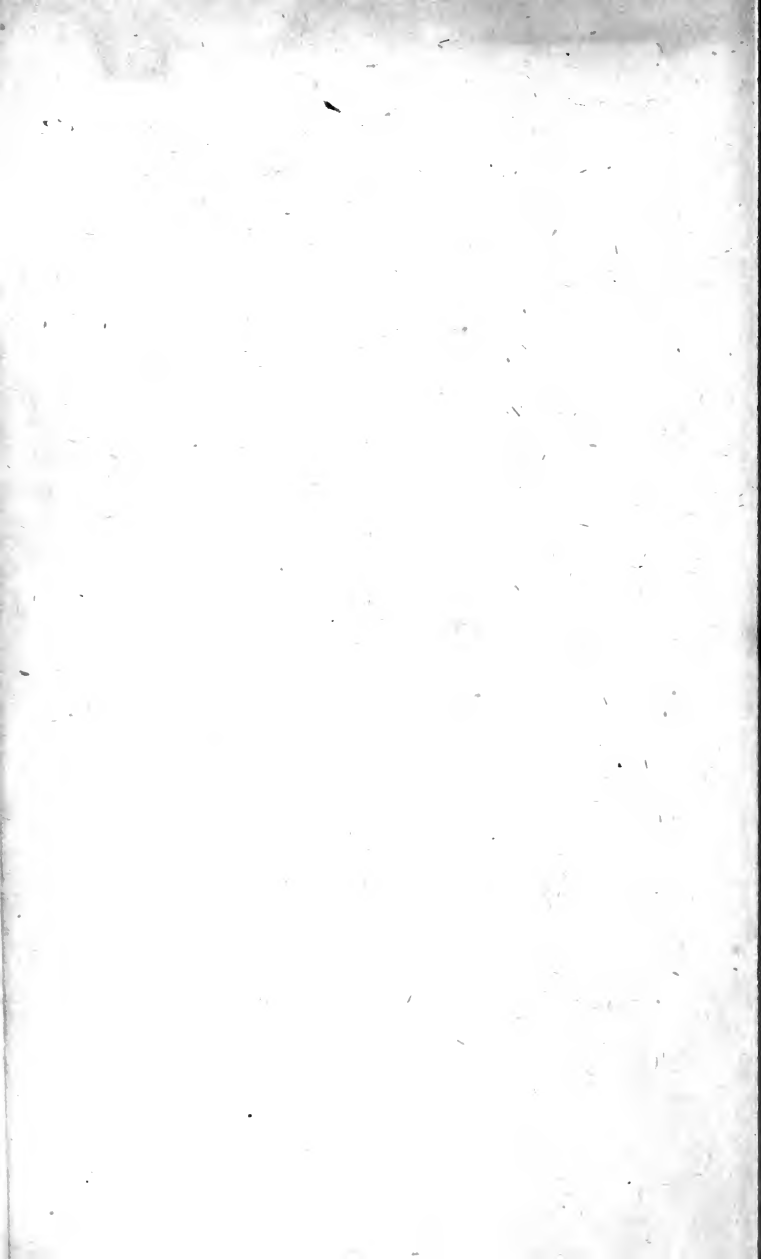




A rectangular decorative border with ornate, symmetrical scrollwork and floral motifs, enclosing the text.

R. LAFRAMBOISE.





M. Lefrançois

LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON,

A MONSIEUR

LE DUC DE NOAILLES

ET A DIVERSES PERSONNES.

TOME CINQUIÈME.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE ERIALD, Imp. Libr.

M. DCC. LVII.

universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

P

De

130

.MAA3

1757

V.5

Coll. spec



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON.

A M. LE DUC DE NOAILLES *.

LETTRE I.

Samedi au soir.



O ILA donc Athalie encore tombée ! le malheur poursuit tout ce que je protege & que j'aime. Me. la D. de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussiroit pas , que c'étoit une piece fort froide , que Racine s'en étoit repenti, que j'étois la seule

* Adrien Maurice comte d'Ayen , duc de Noailles , pair & maréchal de France , chevalier des ordres du roi & de la toison d'or , ministre d'état , né à Paris le 29 septembre 1678 , mousquetaire en 1692 , marié à Mlle. d'Aubigné le 31 mars 1696.

Tom. V.

A

qui l'estimois , & mille autres choses qui m'ont fait pénétrer , par la connoissance que j'ai de cette cour-là , que son personnage lui déplait. Elle veut jouer Josabeth , qu'elle ne jouera pas comme la comtesse d'Ayen : elle fera pourtant tout ce que je voudrai. Je lui ai répondu , que ce n'étoit pas à elle à se contraindre dans un divertissement que je n'avois imaginé que pour elle. Elle est ravie , & trouve Athalie merveilleuse. Jouons-là , puisque nous nous y sommes engagez : mais en vérité , il n'est point agréable de se mêler des plaisirs des grands : vous faites aussi ces choses-là trop parfaites , trop magnifiques , trop dépendantes d'eux. L'année prochaine , nous prendrons un autre tour : en attendant , il faudra que la C. d'Ayen fasse Salomith : car sans compter ce qu'on doit à Me. de Mailly qu'on fait venir pour jouer Athalie , je ne puis me résoudre à voir la comtesse d'Ayen jouer la furieuse. Bon soir , mon cher neveu , nous nous étions promis des plaisirs : & voilà des dégoûts. Je ne sai comment étoit le monde avant moi : mais depuis que je le connois , il est bien comme cela.

L E T T R E II.

A St. Cyr , 11 décembre. 1703

SI L'ON veut vous écrire , Monsieur , il faut venir ici : à Marli , ma chambre est remplie de quinze ou vingt dames qui ne gardent pas le silence. Me. la D. de Bourgogne est mal depuis quelques jours : elle a vomi , & sans indigestion : car on pourroit quelquefois l'en soupçonner sans avoir même mauvaise opinion de son estomac. La C. d'Estrées meurt de peur que ce ne soit une grossesse : & elle en a les yeux plus égarés que jamais : à cela près , c'est la fée de notre cour : elle engagea hier MONSIEUR , qui languissoit dans ma chambre après le dîné retardé par le conseil ; à jouer au *trou Madame* : elle fut admirable : & les louanges se partagerent entre elle & la duchesse de Guiche. Je ne vous fais point le détail de nos occupations. Je crois que vous recevez autant de relations de ce qui se passe à notre cour , que nous en recevons des aventures de la vôtre. Il faut qu'à Orléans il y ait de mauvaises harangues de pere en fils : il y a quinze ans que j'en entendis de pareille à celle qui a décon-

certé la gravité du roi d'Espagne. Définir est un très joli plaisir : mais écrire est un plaisir utile : je voudrois que nos princes ne regardassent l'un que comme le delassément de l'autre : il n'est point indifférent aux rois d'écrire bien & facilement : M. le D. de Bourgogne écrit avec goût , le roi d'Espagne , de fort bon sens , M. le D. de Berry , fort mal : il devroit agacer les dames du palais , avec lesquelles il auroit bien à faire *d'avoir le dernier*. Je vous prie , mon cher Comte , de faire mes très humbles complimens au roi d'Espagne. Je me suis toujours intéressée à lui : mais ses visites dans mon cabinet m'ont donné une tendresse , dont je me serois bien passée. A propos de tendresse , je ne puis oublier la scène de Sceaux, où nos princes en firent éclater une si touchante les uns pour les autres : quoiqu'il leur en ait coûté , j'en ai été ravie : je n'aurois jamais cru qu'on pût être prince & sensible. Adieu , je n'écris point à M. le maréchal : mon projet est de n'écrire qu'une lettre à la fois à votre cour ambulante : j'en excepte les princes à qui il faut bien des exceptions. Je vous prie de faire mille amitiés pour moi à Moreau *. Je ne vous dis rien pour vous :

* Musicien de St. Cyr.

vous savés si je vous estime , si je vous aime , si je vous goute.

Je ne vois point de sablon d'Etampes : vos projets sont-ils déjà renversez ? Nous sommes bien contens du maitre Espagnol que vous nous avez donné : le roi prétend qu'il parle fort bien , & moi , qu'il montre encore mieux : voilà sa fortune faite , si ceci va jusqu'à Paris. Le retour de M. le C. de Noailles me consolera de votre absence : mais aujourd'hui , je sens très fort que tout me manque , le pere , l'oncle , & le neveu.

LETTRE III.

19 décembre. 1700.

VOs bout-rimés sont venus fort à propos : nous commençons à nous lasser de l'uniformité de nos soirées , passées à deffiner ou à jouer au brelan. Le roi d'Espagne a quelque gout pour les jeux d'esprit : nos autres princes l'auroient aussi sans ces malheureuses cartes , qui , sans donner de grands plaisirs , dégoutent de tous les autres. Peu s'en falut que nous ne trouvassions un bon poëte en M. d'Hudicourt. M. de Noailles rend de très bons offices à la jeunesse : car il ne perd pas une occasion de dire à ces princes la vé-

rité. Je crains , mon cher Comte , que ce voiage ne vous donne pas les agrémens sur lesquels vous aviez compté : mais si vous vous y ennuyez , un autre y mourroit d'ennui. Je vous supplie de faire mes très humbles remerciemens à M. le D. de Berry : il ne m'écrit point & il m'envoie du Cotignac : je vois bien que c'est un homme solide : & il en verra bien à qui cette solidité plaira , & qui aimera mieux , tout prince qu'il est , des cadeaux que des complimens. Il est ici grand bruit des belles , bonnes , & tendres lettres de M. le D. de Bourgogne : j'en ai reçu une de notre cardinal , qui de Rome a le courage de me gronder sur le carnaval que Me. de Bourgogne passa , il y a un an : il n'oublie pas nos péchés. Il doit partir le lendemain des fêtes. Qui auroit cru , que nous l'aurions cet hiver , & que nous ne vous aurions pas ? Après cette belle réflexion , il faut vous donner le bon soir. J'ai un affés grand rhume , dont j'ai un affés grand soin , de peur qu'il ne m'empêche d'aller à St. Cyr. Du reste , je vois que c'est vous , qu'on a à sept heures du matin : car je n'ai presque plus personne , depuis que mon écuyer me manque. Me. la maréchale est excessivement sérieuse.

L E T T R E I V.

à S. Cyr, 21 décembre.

V O U S vous éloignez , Monsieur le Comte : & la rareté de vos lettres nous le dit affés. Un esprit & un cœur délicat trouveroient bien à discourir là-dessus : mais ces belles choses arriveroient peut-être trop tard : mon expérience à la cour m'a appris que rien-n'y étoit plus rare que l'à-propos : & croiez-vous , qu'à la vôtre , l'égalité de l'humeur suive l'iniformité des occupations ? Que vos soirées doivent être longues ! on demande ici pourquoi votre musique ne se mêle pas de les égayer & de les accourcir. Les bouts-rimés sont jolis , & d'un joli différent , l'un malgré le sublime , & l'autre , en dépit du burlesque : vous savez que je me connois en ce dernier genre : tous deux ont fort bien réussi. Me. d'Hudicourt ne m'a pas paru moins sensible à la poësie de son fils , qu'elle le fut aux promesses du cardinal d'Estrées que son fils l'abbé seroit un pere de l'église. Notre commerce est moins agréable que je ne l'avois espéré : l'absence est plus difficile à supporter que je ne l'avois

cru : & voilà de ces mécomptes que le cœur fait toujours. De qui me demandés-vous des nouvelles ? c'est sans doute des dames du palais : c'est votre foible : il faut y compâtrer. Me. de Dangeau deviendra aussi merveilleuse au tristrac , qu'elle l'est dans tout le reste : Me de Roucy nous menace d'un enfant : Me. de Nogaret est enfin grasse : Me. d'O garde le lit , depuis l'absence de son mari , pour regarder la place où il étoit , & pour s'écrier , hélas ! il n'y est plus. A ce soupir , on étouffe , on brule des ailes de perdrix , on appelle Gervais , on est tantôt une colombe , tantôt une bacchante. Que vous dirai-je de la grosseur de Me. du Châtelet , de la maigreur de l'indolente Lévy , du teint incarnat de Me. de Montgon , des rires éclatans de la comtesse d'Etrées , & du fausset de M. d'Ayen , de la goutte de la dame d'honneur , & de l'adresse de la dame d'atour à tourner le fuseau ? Voilà , mon cher Comte , notre petite cour , qui s'assemble le jour dans mon cabinet autour d'une jeune princesse qui croit en taille à vue d'œil , & imperceptiblement en mérite. Vos boîtes de Cotignac auroient admirablement figuré aux nêces de Mlle.

de Normanville *, si je n'avois le bon sens de jeter le festin sur M. de Chamillart. Mes complimens à M. le maréchal. Il aura une lettre, à son tour : mais je crois qu'aujourd'hui c'étoit le vôtre, & que ma tendresse m'a trompée.

LETTRE V.

7. janvier.

1701.

QUE de réflexions à faire, mon cher Comte ! M. de Barbezieux meurt à la fleur de son âge, dans une très grande fortune, & à la veille d'une fortune encore plus grande †. Il n'a qu'un moment pour se préparer à paroître devant Dieu : concevés bien ce que c'est que ce moment pour un ministre : & ce moment, l'habitude de penser plutôt au frivole qu'à l'essentiel le fait partager avec une scandaleuse inégalité entre le testament & la confession.

On ne sait encore qui aura sa place : vous l'apprendrés avec cette lettre : ces

* Née en 1680, élevée à S. Cyr, attachée à M^e. Maintenon, mariée en 1700 à M. le président Brunet, morte en 17....

† Ce mot détruit tout ce que les historiens de Louis XIV ont dit de la disgrâce qui menaçoit M. de Barbezieux.

places-là ne restent pas long-tems vuides.

Me. la C. d'Ayen a eu quelques accès de fièvre , & un léger soupçon de grossesse. Me. la maréchale, contre mon avis, n'a pas voulu la quitter.

Si vous pensez à moi , d'où vous êtes vous voiez à peu près ce que je fais. Je vous écris dans des momens de repos qu'il faut prendre à la volée : Me. de Dangeau va diner avec moi , & peut-être M. d'Hudicourt , qui nous demandera raison de tout ce que nous ne mangerons pas : je m'en impatienterai : & Me. d'Hudicourt rougira de mon impatience : & j'en rougirai par imitation & par orgueil. Les princesses qui ne sont point à la chasse , arriveront , suivies de leur cabale , & attendront chez moi le retour du roi pour diner : je ne prendrai pas plus de part à ces visites , que j'y en ai : les chasseurs reviendront en foule , & feront tout à la fois l'hiltoire de leur chasse , sans nous faire grace d'une circonstance : on ira diner : Me de Dangeau demandera , en bâillant , un tristrac , &c. voilà comme on vit à la cour : mais nous n'avons point à tout cela ce charmant comte d'Ayen , qui fait avec tant d'esprit tant d'efforts inutiles pour nous en donner.

La C. d'Etrées devient une très jolie

femme : tout ce qu'elle fait , elle le fait avec grace : elle avoit promis peu d'esprit , & de tems en tems elle en fait voler jusqu'à nous des étincelles qui nous préparent à tout : elle est naturelle , gaye , sage , polie : plut-à-Dieu que ma niece lui ressemblât ! il seroit si aisé à cette paresseuse d'être quelque chose de plus !

La D. de Guiche se contente d'être belle : elle ne met pas assez dans le commerce : est-ce paresse ? est-ce prudence ? est-ce modestie ? est-ce dédain ?

Adieu , Monsieur : mes très respectueux complimens à nos princes sur la nouvelle année : il faut bien suivre la coutume , quoique je ne me sente point cette tendresse , qui transporte tout le monde , le premier jour de l'an.

L E T T R E VI.

11 janvier, 1709.

VOUS serez bientôt en Espagne : & nous aurons rarement de vos nouvelles : il n'y a que des volumes qui puissent nous en consoler. Commencez depuis le moment que vous monterez dans ce carosse , gravement trainé par six mules , & que vous vous mettrés dans ce strapontin , s'il y en a dans les carosses

d'Espagne. Dites nous les moindres détails : tout ce que fait le roi d'Espagne intéresse fort celui de France : & tout ce que vous faites ne m'est point indifférent. M. le D. d'Harcourt fait une si grande figure , & a par conséquent tant d'affaires que je n'ose presque plus lui écrire , & encore moins espérer qu'il me réponde. Pour le marquis de Sezannes , je le prie de continuer comme il a commencé : ses lettres feront sa cour aussi bien que sa personne. Ne nous oubliez assez , pour vous borner aux choses importantes : nous voulons des détails : comment le roi est-il vêtu ? à quelle heure mange-t'il , se couche-t'il , se leve-t'il ? A qui parle-t'il le plus souvent ? à qui , le plus volontiers ? Quel tems donne-t'il aux affaires ? quel , à ses plaisirs ? Et-il gai ? s'ennuie-t'il , autant qu'il convient à un Espagnol & à un roi ? en un mot , tout ce que vous verrez : rien ne sera au dessous de notre attention : car certainement on s'intéresse bien à son bonheur. Pour acquitter ce que j'emprunte de vous , je voudrois vous instruire de tout ce qui se passe ici : mais il y a si peu de chose où vous preniez part ! Le roi , que vous aimés tant , se porte à merveilles : je le trouve au comble de la gloire par la confiance que les

Espagnols ont pour lui : rien n'est plus flâteur, que de se faire aimer après s'être fait craindre. Adieu, mon cher Comte : je me porte bien aussi, & je ne suis point au comble de la joye : je n'ai pour tant rien qui doive vous inquiéter : vous voies que je compte sur votre amitié.

L E T T R E V I I .

14 janvier. 1701.

VOICI bien des *pourquoi*, parce que le roi d'Espagne les aime. Donnés les à propos. Nous n'entendons plus parler que de morts ou de mourans. Le pauvre Bontems est tombé dans une maniere d'apoplexie, sans pourtant avoir perdu connoissance : nous en sommes tous bien attristés.

Je ne me souviens guere de ce que je vous ai écrit sur l'amitié que vous avez pour moi : je vous assure que j'en ai pour vous beaucoup plus que je ne vous le dis. J'en ai dit davantage à Me. la P. de Conti : & vous auriez été content des louanges sérieuses que nous chantâmes en *duo*. Je vous adresse le remerciement que je fais à M. le D. d'Harcourt sur la distinction qu'il vous a procurée : quand il n'auroit pas pensé à moi, je me tiens en droit

de prendre part , & de remercier de tout ce qui vous arrive d'heureux : cette phrase m'a la mine d'être irrégulière : mais nous n'y regardons pas de si près. J'écris sur le dos de M. de Pontchartrain , qui parle fort haut & fort vite , & qui , quoiqu'il ne dise pas grand' chose , me cause bien des distractions. J'attends vos relations avec impatience : elles amuseront celui que vous voudriez divertir par toutes sortes de personnages. Adieu. On m'assure que notre cardinal revient chargé de la confiance du pape , qui lui a marqué une estime particulière.

L E T T R E V I I I.

1701.*à Versailles , ce 16 janvier.*

S I L'ON nous a dit vrai , vous êtes présentement sur des mules , peut-être assez fantasque , pour broncher sous un roi d'Espagne , & encore plus volontiers sous un comte d'Ayen. Cette voiture me paroit assez ridicule , & je le dirois , si elle n'étoit Espagnole : rien ne l'est davantage que ces marches-là quand elles sont sérieuses ; & cependant on ne peut pas toujours rire : on est mouillé , croté , pénétré de froid , & souvent environné de ceux qu'on aime le moins. Votre poëte est

bien aussi embarrassé là , qu'à suivre des cochers : mais vous joindrez les carrosses , & alors votre place si honorable se fera sentir. Notre roi d'Espagne soutiendra tous ces événemens avec son sens-froid , & ne perdra pas cette gravité dont il a été affublé dès le ventre de Me. sa mere. Vous faites très bien d'épargner à la vôtre le louage de ces mules : effectivement cet argent-là n'est pas trop bien employé. Me. la duchesse de Guiche est allée à Fontainebleau au-devant de M. le cardinal. J'espere le voir demain au matin , & dîner ensuite avec lui chez M. de Chamillart , qui ne paroît pas enflé de sa grandeur. Je crains bien qu'elle ne lui coute cher. Vous avez raison de regarder la liberté comme le plus grand bien dont les hommes puissent jouir : ils n'en sont pas toujours les maitres : & ce qu'on peut faire de mieux quand le corps est enchaîné , est de mettre son cœur & son esprit en liberté : j'en use ainsi présentement. Je garde Me. la duchesse de Bourgogne : & pendant qu'elle écrit à M. son mari , j'écris à mon cher neveu , ou plutôt à mon cher ami : ce qui va chez moi bien loin devant les parens. Montrez cet endroit de ma lettre au duc d'Harcourt , & qu'il voie la sérieuse estime que j'ai pour vous.

L E T T R E IX.

ce 29 janvier.

1701.

VOS relations & vos lettres m'ont fait pleurer, en me remettant devant les yeux la séparation que je comprends avoir été bien triste : mais il ne tiendra qu'au roi d'Espagne de donner la joie de le revoir. Il est vrai que je sens une grande tendresse pour lui : vous sçavez qu'elle est désintéressée, & que je ne suis pas flatteuse. Je fis une grande imprudence de le convier à passer les soirées dans mon cabinet : car s'il étoit parti de son aîle, je n'aurois point connu tout ce que je vis en lui de vertu, de bonté, d'esprit, de douceur, & tout ce que vous admirés. Les Espagnols sont fort heureux de l'avoir : & il paroît qu'ils le sentent bien. Remerciez le de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moi. Je voudrois qu'il pût voir l'état de cet appartement qu'il connoit. Les dames lisent votre relation ; l'une pleure de tendresse : & l'autre se réjouit de tout ce qui revient de lui : la D. de Bourgogne rappelle toutes ses complaisances, MONSIEUR, le plaisir qu'il prenoit avec elle. Le roi n'a pas cessé de lui écrire depuis

que sa lettre lui a été rendue. Je vous écris pour vous parler de lui : & je ne pense pas qu'on puisse en être plus occupé. Je suis ravie de tout ce que vous & le duc d'Harcourt m'en dites : & je crois avec vous que ce sera un grand roi. Dieu le bénira , car il l'aime , & le servira toute sa vie. Le roi trouve très bon que vous vous habilliez à l'Espagnole , & que vous fassiez tout ce qui peut plaire au roi d'Espagne. Votre relation n'est point trop longue , & nous ne pouvons entendre trop parler des moindres détails de tout ce qui le regarde. M. le C. de Noailles arriva hier au soir : j'ai dîné avec lui chez M. Chamillart. S. E. m'a dit que la princesse de Savoye est fort jolie : il la trouve petite , mais par la mesure que Me. la D. Royale envoie , elle est plus grande que Me. la D. de B. ne l'étoit à son âge. Je voudrois sçavoir des nouvelles qui pussent réjouir le roi , car il feraravi encore long-tems d'entendre parler de ce péis-ici. On va passer les jours gras à Marly : il y aura trois bals. Me. la D. de B. danse beaucoup mieux que l'année passée : la dame de *carreau* danse très bien : mais elle n'a plus celui qui la menoit : & il n'est pas aisé à remplacer. Mlle. de Bournonville est très jolie : le

roi a condamné la C. d'Estrées à danser au bal par la disette où l'on se trouve. La Pr. de Conti a déclaré qu'elle ne danseroit plus , & les dames de sa cabale suivent son exemple. Est-ce de MONSIEUR que vous me demandez des nouvelles ? car le nom étoit un peu difficile à lire : il est en parfaite santé , & j'en suis plus contente que jamais : j'ai de grandes raisons pour cela. Nous irons peu à Marly ce carême , parce que le roi a de la peine à donner de la viande à tant de gens. Nous irons à Meudon , où les séjours sont plus courts , & pour faire plaisir au seigneur du château , qui en vérité mériteroit de plus grandes complaisances. M. le cardinal nous apporte deux jubilés , qu'on donnera en différens tems : il faut aller à Paris pour gagner celui de l'année sainte. Votre oncle , courtisan alerte , qui connoit la peine que le roi auroit à y aller , a demandé une dispense au pape : il l'a accordée : mais nous ne sçavons encore si elle ne seroit que personnelle , & si la cour n'y a point de part. Il faudroit que nous allassions tous passer quinze jours à Paris : ce qui ne laisseroit pas d'être assez incommode. Le roi a Trianon en tête : la façon de parler n'est pas assez respectueuse : mais elle n'est que

pour vous. Il compte donc d'y aller cet été , & je n'en crois rien. Mes complimens à M. le duc d'Harcourt. Je vous ai donné tout mon tems , dans l'espérance que ma lettre amusera peut-être un moment le roi d'Espagne. Je répondrai au premier jour à M. l'ambassadeur. Dites , s'il vous plaît , à M. le marquis de Sezannes que sa lettre m'a fait plaisir , & que je le prie de continuer. Adieu : il est dix heures , & je suis encore debout : & tout cela , pour ce roi , à qui je desirerai toute sorte de bonheur sans mélange de peine : ce qui n'est gueres possible.

L E T T R E X.

à Marly , ce 6 février. 1701.

TOUT le monde est au bal : & je profite avec plaisir du tems qu'on me laisse pour vous entretenir un peu. J'ai eu l'honneur d'écrire au roi d'Espagne , mais Me. la D. de B. qui lui écrivoit aussi , ne m'a pas laissé le tems de vous adresser nos lettres. Vous voilà tout Espagnol : vous ne quittez pas le roi : & vous avez pris l'habit. Je vous assure que vous faites fort bien votre cour au roi de France , & qu'il est bien sensible à ce qu'on fait pour aider ce prince à s'accoutumer

à des manieres toutes nouvelles poui lui. M. le D. de B. écrit aujourdui pour demander au roi d'aller à la guerre : ne montez pas sur votre mule , à cette nouvelle ; il y en aura assez pour vous , si nous l'avons ; car pour moi , j'en veux douter jusques à ce que M. le duc d'Harcourt , mon oracle , me l'annonce. Le roi n'a point encore dit si M. le duc de Bourgogne ira ; en attendant , il est assiégé par les eaux à Dax. Mandez-moi si nos princes s'écrivent. Que vous dirai-je de la cour ? j'aurois grand besoin de vous dans toutes les nouvelles tracasseries que j'ai sur les bras. Je suis fâchée contre Me. la D. de Noailles , je n'admire plus la C. d'Elfrées , j'ai querellé Me. d'O , Me. d'Hudicourt est brouillée avec moi ; tout cela en un jour. Voilà le fait , Monsieur le Comte , & je n'ai pas le courage de vous en raconter les raisons ; je me flatte que vous seriez assez dénaturé pour être pour moi. Adieu , je vous donne le bon soir ; & je vous prie de faire mes complimens à M. le duc d'Harcourt. Il ne faut pas que M. le marquis de Sezannes se rebute de m'écrire. Me. d'Arpajon n'est pas bien ; mais il en recevra des nouvelles plus précises par sa famille.

L E T T R E X I.

11 février.

M. DE Torcy vient de me dire qu'il a retenu les lettres que je lui avois envoyées pour le Roi d'Espagne pour vous , parce que vous les aurés plutôt par ce courier , que vous ne les auriez eues par la poste. Que je trouve qu'on est longtems sans en avoir des vôtres , & que je suis éloignée d'oublier les absens que j'aime ! Je vous regrette plus que jamais : car j'ai plus de tems pour vous entretenir. Je crois vous avoir dit que j'ai disgracié la plupart des dames du palais ; les sérieuses ne sont point ici ; les autres ignorent ma solitude ; de maniere que je suis assés seule ; je n'aurois pas avec vous la vanité de cacher mon état ; nous aurions quelques conversations aussi agréables que celles que je perds. Je crains que tout ne soit racommodé avant votre retour. Je m'ennuie aussi de ne pas sçavoir tout ce que fait le roi d'Espagne ; & je m'attens à une longue relation. Il doit être content du soin qu'on prend ici de ses affaires ; elles doublent les conseils , & le roi n'en est point fâché. Si après tout cela , nous n'avions point la guerre ,

nous pourrions peut-être nous promener le matin. Nous allons à Meudon, & s'il faut faire le jubilé à Paris, nous passerons quinze jours à Meudon, d'où l'on ira faire ses stations. Votre musique est en faveur. Le duc de B. veut aller à la guerre; & le roi y consent. Le pr. d'Orange ne se porte pas bien, & je prétends, qu'on peut en conscience désirer sa mort; j'y ajoute sa conversion; ainsi il ne doit pas s'en plaindre. Je vous embrasse, mon cher neveu. Mille amitiés à M. le D. d'Harcourt; c'est par discrétion que je ne lui écris pas.

L E T T R E X I I.

5 mars.

C'EST miracle que ce que nous voions entre les Espagnols & les François. Dieu tourne les cœurs comme il lui plaît, & selon ses desseins. Je suis ravie de tout ce que vous me mandez du roi d'Espagne, & je n'en suis point surprise; mais je voudrois bien qu'au milieu de ses grandeurs il ne mourût pas de faim. On mande qu'il n'a ni pain ni vin, & qu'il ne s'accoutumera jamais à la nourriture qu'on lui présente. Je voudrois bien lui en envoyer; car nous comptons pour beaucoup

la bonne chère. Quand reviendrez-vous ? L'entrée se fera-t-elle bientôt ? Songez-vous bien que s'il y a de la guerre , vous ne ferez que passer à la cour ? Vos lettres deviennent si rares , qu'il n'y a plus de plaisir à vous écrire. Notre pauvre D. de Guiche se consume dans la crainte de la guerre , & ne veut point attendre à s'affliger. L'idée que j'ai du duc d'Harcourt est très convenable à tout ce que vous me mandez ; c'est un honnête & habile homme ; adieu , je vous quitte pour lui écrire.

P. S. Mettez-moi aux pieds du roi , & assurez-le qu'il n'a point de sujette plus attachée à lui. Je n'ose lui écrire souvent , quoiqu'il me l'ait permis. Il a écrit une belle & bonne lettre à notre roi , qui me paroît y répondre avec empressement.

L E T T R E X I I I .

11 mars.

IL est tems de fixer votre absence ; je n'aime plus votre commerce , parce qu'il devient trop rare. Vous recevez trois lettres de moi à la fois ; vous m'y répondez ; & je ne me souviens point du tout de ce que je vous ai mandé.

Nous sommes ravis de ce qui nous revient de votre roi ; il est aimé tendrement ici. Je travaille à lui envoyer le portrait qu'il m'a ordonné : voici deux après-dînées que je reviens de St. Cyr pour obliger le roi à se faire peindre. La goutte est venue à notre secours , & sans elle nous ne l'aurions pas tenu trois ou quatre heures. Faites moi bien valoir auprès du roi d'Espagne de l'aimer mieux que S. Cyr , que j'aime pourtant plus que jamais. La tendresse , qui est entre les Espagnols & les François , est un vrai miracle ; Dieu tourne les cœurs comme il lui plaît. Il faut bien les aimer pour leur pardonner la guerre qu'ils nous attirent ; car on n'en doute presque plus ici. Vous n'aviés pas besoin de la faveur pour en connoître les suites. Vous avés été gelé de froid sur un strapontin , pendant que votre poëte étoit dans le fond d'un bon carosse ; je voudrois le servir , mais il faut trouver quelque conjoncture ; je n'ai pas entendu parler de sa famille. Adieu , ne reviendrés-vous pas bientôt ? la joie que j'aurai de vous voir sera bien diminuée , en envisageant un second adieu. Nous avons pensé perdre M. Fagon , & j'en ai été bien alarmée. Le roi d'Angleterre s'en ira , je crois , bientôt en l'autre monde

de , où il sera mieux qu'en celui-ci : & la pauvre reine pleurera seule. Adieu , mon cher comte : je n'ose écrire à M. le duc d'Harcourt par discrétion. Que les grandes places sont éloignées du bonheur & de la paix !

LETTRE XIV.

20 mars

QUEL spectacle nous venons d'avoir , mon cher comte ! MONSEIGNEUR aux portes de la mort , le roi saisi de douleur , toute la cour dans les larmes. Il est très bien revenu , parce qu'il a été secouru très promptement , & M. Fagon est persuadé que cet accident sera sans retour. J'en suis présentement plus malade que lui.

LETTRE XV.

à St. Cyr , ce 14 mai.

ME. la comtesse d'Ayen m'a dit qu'on ne pouvoit vous écrire que très rarement : & je crains que par la même raison vous ne puissés aussi nous donner de vos nouvelles aussi souvent que je voudrois en recevoir. J'en ai d'autant plus d'im-

patience , que M. le maréchal me dit hier au soir que vous vous étiez arrêté dès votre seconde journée. Il faut vous guérir de préférence à tout. Selon ce qu'on nous mande d'Allemagne , M. de Villars est avec M. de Baviere. M. le maréchal de Villeroi a pris Tongres. Le départ de M. le duc de Bourgogne n'est pas encore fixé ; Mad. sa femme s'est véritablement blessée : on dit que la maréchale de Cœuvres est grosse. Je passe mes journées à St. Cyr ; & je suis peu instruite des nouvelles de la cour. Duché m'a fait des reproches de ce que je ne l'emploie pas pour les histoires que je desire : je lui ai mandé de s'en prendre à vous. A T H E N A ï S est fort agréable : je l'ai fait lire pendant mon dîner , plutôt pour mon amusement que pour en faire un examen. Nous irons à Marly le jour de l'ascension ; il n'y viendra aucune Noailles , & le patriarche fera seul ; ce qui est bien triste , aiant le malheur d'une si nombreuse famille ; mais elle va à Paris pour faire une belle entrée au palais pour le procès de Me. la D. de Guiche. La fièvre a changé de conduite ; je ne l'ai plus quarte ; elle vient à sept heures tous les soirs, mais légère & courte. On tue beaucoup de fanatiques ; & on espere en purger le Lan-

guedoc. Adieu , mon cher comte , servés Dieu & le roi , & aimés moi toujours , puisque vous vous y êtes engagé contre toutes sortes d'apparences.

LETTRE XVI.

à St. Cyr , ce 25 janvier. 1701.

IL y aura demain quinze jours que je suis enrhumée & en spectacle aux courtisans , aux médecins , aux princes , caressée , ménagée , blâmée , chicanée , tourmentée , considérée , accablée , drolotée , contrariée , tiraillée. Vous appliquerez , à votre loisir , chacun de ces termes , & vous avés assez de conoissance de mon état pour trouver leur place. J'aimerois encore mieux , mon cher duc , que votre convoi fût arrivé à bon port. Vous voilà donc déjà en mouvement , & aparemment pour longtems ; encore est-ce le mieux qui nous puisse arriver ; car il y a en Espagne des révolutions qui font tout craindre. D'un autre côté , on doit beaucoup espérer de la situation où sont les esprits de Barcelonne , si l'on nous dit vrai. Je crains toujours l'envie qu'on a de dire des choses agréables ; je compterai sur ce qui m'en reviendra par vous. Je ne trouve rien

à vous mander de la cour. Mr. le maréchal de Noailles ne vous laissera rien ignorer. Il quitta hier le roi pour aller voir représenter Joseph ; Me. votre mere n'en auroit pas autant fait , & dès qu'on quitte ce péis-ci , on ne peut plus répondre de ce qui s'y passe. Nous allons demain à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne y dansera , & j'y prendrai médecine ; cependant je ne l'envierai point. Le roi est un peu enrhumé. J'ai entrevû plusieurs fois Me. votre femme. Adieu , mon cher duc.

L E T T R E X V I I .

à St. Cyr , 4 mars.

V O U S connoissez , Monsieur le comte , la passion que j'ai pour St. Cyr ; mais vous ne savés peut-être pas dans quel détail j'entre sur l'éducation des demoiselles. Il faut les occuper dans une classe depuis le matin jusques au soir , & cela n'est pas facile pour les filles qui ont dix-huit ou vingt ans. Vous avés vû tout ce que j'ai imaginé pour remplir leur mémoire de belles & bonnes choses , ou du moins d'innocentes. M. l'abbé de Choisy a eu la complaisance pour moi de faire des histoires , très agréablement écri-

tes , & qui leur donnent des exemples de vertu ; il a fait la vie de David , celle d'Esther ; nous avons , ce me semble , Clotilde , Arsenius , & plusieurs autres dont je ne me souviens pas trop , mais qu'il seroit aisé de vous montrer dans la tête de mes filles. Je vous conjure de vous défaire pour un moment de ce goût exquis qui vous fait dédaigner tout ce qui n'est pas très délicat , de ce desir de perfection que vous voulés en tout & que vous aurés peine à trouver , & de descendre pour l'amour de moi , non à des contes de fées ou de peau d'âne , je n'en veux point , mais à lire *la cour sainte* , (*du P. Caussin*) remplie d'histoires touchantes , agréables , véritables , & telles que je les voudrois , si elles étoient mieux enchassées , ou absolument détachées ; ce qui seroit , à mon avis , le plus aisé ; car il est impossible de lire ce livre , dont le desordre des matieres , la confusion des tems , la grossièreté de certaines expressions , la bassesse des autres , les digressions insupportables & mille autres défauts qui vous feront l'effet de l'émétique , ne permettent pas de faire usage. Pour moi , je n'en ai soutenu que cinq ou six pages ; & je meurs de peur que vous n'en puissies lire davantage. Venons au

fait. N'avés-vous pas sous votre protection quelque bel-esprit qui eut un appétit égal à son mérite , & qui n'eut point un revenu égal à son appétit ? De mon tems , cela n'étoit pas sans exemple. Eh bien ! je voudrois qu'il voulût me faire de petites histoires bien choisies , qui , en divertissant de jeunes personnes , ne leur laissent dans l'esprit que des choses vraies & raisonnables , qui leur montraient le vice puni tôt ou tard , & la vertu récompensée ? Je ne voudrois pas , qu'il y eut du merveilleux ; car je connois le danger qu'il y a de ne pas accoutumer l'esprit à des mêts simples. Je voudrois que vous fussiez le maître du choix des sujets : je voudrois que vous pélassiez ces histoires , à tant la piece , à mesure qu'on les feroit. Je sens bien qu'avec de l'argent , on n'a pas du parfait , & que l'esprit ne se vent pas. Mais vous traiteriez cela de maniere à n'avoir pas à prier un travail mercenaire ; & vous enveloperiez de toutes vos politesses les vues grossières que je vous propose. En voilà assez pour être entendue. Cette petite liste des histoires de la *cour sainte* vous en donnera une belle idée. J'apprends que vous vous portés mieux ; je ne sai si je dois m'en réjouir,

L E T T R E X V I I I.

5 mars.

JE vous envoie cent louis pour Mr. Duché, & le brevet d'une pension de mille francs que le roi lui donne ; & vous y pouvés joindre ma promesse d'une pension de moi de cinq cens francs , si vous jugés qu'il en ait besoin & s'il veut bien la prendre. Bon soir , Mr. le comte ; faites travailler notre bel esprit à Déhora ; il faut l'avoir de bonne heure.

Madame la duchesse de Bourgogne envoie cinquante louis à M. Rousseau ; elle en voudroit donner davantage , & ne veut pas qu'on la remercie.

L E T T R E X I X.

à St. Cyr , 6 mai.

JE VOUDROIS un commerce de lettres avec vous , M. le comte ; mais de quoi feroit-il rempli ? nous n'osons traiter les affaires sérieuses ; nous n'aimons point les bagatelles ; nous en sommes même affés mal instruits ; je ne suis point savante ; vous n'êtes point dans le secret de la conduite de St. Cyr : que pourrions-nous dire ? votre santé va son train ; la mienne décline ;

demandés donc à Mr. de la Valliere quel sujet il veut que nous traitions , car pour moi je n'en trouve aucun. La prudence rend de fort mauvaise compagnie , & la probité attire des méchantes affaires ; je l'ai éprouvé ce matin. M. le duc de Richelieu m'est venu demander mon approbation pour se séparer de Me. sa femme. Je n'ai pû en conscience entrer dans ses sentimens ; il est sorti furieux de mon parloir. Je pourrai vous instruire de la suite de cette tragique aventure ; mandés m'en de plus agréables. Je vous embrasse , mon cher comte , & je vous estime trop pour ne vous pas aimer tendrement.

L E T T R E X X.

1763.

à Marli , 22 mai.

JE reçus hier votre premiere lettre , mon cher comte , qui me fit plaisir en m'apprenant de vos nouvelles. Vous ne pouvés m'en donner trop souvent par rapport à moi ; mais je ne veux pourtant pas abuser de votre complaisance ; & je desire que préféablement à toutes choses , vous conserviés votre santé. On dit qu'il ne faut pas s'appliquer en prenant les eaux , soit en bûvant , soit en se baignant ; & les lieux où elles sont ,

ne peuvent divertir. Il faut esperer en la compagnie , qui , de l'humeur dont je vous connois , fera délicate. Je ne puis vous rendre bon compte de Me. votre femme ; il a fallu la laisser montrer quelque assiduité auprès de Me. la duchesse de Bourgogne , qui prétend avoir été en couche. Je ne puis parler , & je passai hier ma journée en silence au milieu des dames du palais qui ne sont point enrôlées. Je me promenai deux fois avec le roi ; je m'y en vais encore après avoir entretenu M. de Chamillart , qui a bon courage. Il n'y a rien de visiblement sur nos affaires. On est consolé de la prise de Bonn ; on s'y attendoit ; la garnison en est sauvée. Il ne se fait encore rien en Italie , & on laisse reposer les troupes qui sont sur le Danube. Les périsans boivent ici à la santé de M. le maréchal de Baviere , croyant ne pouvoir rien dire de plus. Mr. le duc est parti d'ici avec la fièvre ; Madame la duchesse l'a suivi ; & sur ce que le roi lui dit qu'il ne doutoit pas qu'elle n'allât , en arrivant à Paris, tout droit à l'opera , elle répondit ; » sans doute , si cela me » fait plaisir. Belle réponse qui ne pourroit être assez louée ; mais le roi n'y est

pas accoutumé. Adieu , Mr. le comte ;
voici le ministre.

L E T T R E X X I . *

1703.

à Versailles , ce 27 mai.

M O N frere est mort à Vichy , le 22 de ce mois ; c'est une consolation pour moi d'apprendre qu'il a eu de grands sentimens de piété ; j'espère que Dieu lui aura fait miséricorde. La comtesse d'Ayen , que j'ai vue un moment ce matin , m'en a paru fort touchée. Me. de Noailles l'a emmenée à Paris pour voir sa mere. On ne peut trop tôt finir ces scènes-là , inutiles aux morts & importunes aux vivans. M. le duc de Bourgogne part demain au matin : mais ne vous inquiétés point ; vous aurés le tems d'arriver , avant qu'il se passe rien de considérable ; peut-être y serés-vous assez tôt pour vous bien ennuyer. Je ne puis vous dire combien j'ai reçu de marques de bonté & d'attention de M. de Noailles & de Me. la duchesse de Guiche. Je veux bien leur être obligée , mais je suis fâchée des peines que je leur ai données. Adieu , mon cher comte , j'ai un peu mal à la tête ; du reste je me porte assez bien.

L E T T R E X X I I .

V O U S êtes peut-être un peu cause de ma diligence. Je n'aime point à dire adieu aux gens qui ne me sont pas indifférens , & vous ne me l'êtes point. Allés donc , mon cher neveu ; ce nom m'est plus cher encore qu'il ne m'est favorable : allés sous les yeux de Dieu , qui ne vous abandonnera pas ; vous aurez la bénédiction de notre saint pasteur , & mes indignes prieres. Ecrivés moi souvent , aiés soin de votre santé , comptés sur la tendre amitié que j'ai pour vous ; & revenez comblé de gloire & chargé de lauriers.

L E T T R E X X I I I . *

à St. Cyr , ce 9 Juin.

1703.

J 'A I pleuré M. d'Aubigné ; il étoit mon frere , & il m'aimoit fort ; il étoit bon dans le fond ; mais il avoit vécu dans de si grands desordres , que je puis dire qu'il ne m'a donné , en toute sa vie , d'autre joie que celle d'être mort saintement ; c'est un des grands exemples de la bonté & de la miséricorde de Dieu. Il a tenu des discours très édifiants & qui partoient

de son cœur ; vous savés qu'il n'étoit pas grand parleur. Madame la comtesse d'Ayen a paru véritablement affligée , sans rien exagérer. Je ne puis assez remercier Dieu de pouvoir vous écrire avec autant de liberté d'esprit que j'en ai , malgré une si grande affliction dans le cœur. C'étoit une grande sagesse à votre âge d'être au-dessus des folies du monde autant que vous l'êtiés : mais que cette sagesse soit présentement la sagesse d'enhaut , c'est un bonheur pour vous & pour ceux qui vous aiment , auquel je ne m'accoutume point , & dont nous ne pouvons avoir assez de reconnoissance. Ma santé est toujours languissante ; mon tempérament a toujours été assez délicat ; l'âge & les chagrins ne le fortifient pas ; c'est beaucoup que je ne sois pas réduite dans un lit , où , par la situation où je suis , je souffrirois beaucoup. Ce lieu-ci m'est d'une grande consolation ; j'y suis près de Dieu , loin du monde , en paix , en liberté. Duché m'a fait des reproches de ce qu'il ne travailloit pas pour St. Cyr. Il m'a envoyé une histoire courte & assez jolie. M. le maréchal se ruine en musique pour moi , & contribue au chant des himnes & des cantiques que St. Paul conseille aux chrétiens. J'espère que la piété

vous unira avec notre prince *, quoique jusqu'ici il nous l'ait montrée fort sauvage. Adieu, mon cher comte, je suis bien fâchée de vous aimer autant que je fais, n'étant point à portée de jouir de votre commerce.

LETTRE XXIV.

à Versailles, ce 11. juin. 1703.

MON frere n'a fait aucun testament en forme ; mais il a chargé son confesseur †, fort honnête homme, connu & estimé de notre cardinal, de me dire ses dernières volontés qu'il fit écrire. Cela consiste en 7 ou 8 mille francs distribués à Manseau, à qui il devoit, & à tous ses domestiques. Il y a cent louis à chacun des principaux, & vingt à chaque homme de livrée. J'ai envoyé cette liste à Me. d'Aubigné qui l'a fait paier sur le champ de très bonne grace. Je vous avois regardé d'abord comme l'héritier, & cela ne me fesoit pas craindre de l'embarras ; mais Mr. Voisin, qui a bien voulu entrer dans cette affaire, m'a dit

* M. le duc de Bourgogne.

† M. Madot ; depuis évêque de Châlons sur Saône.

qu'il falloit avant toutes choses :

12 juin.

que Me. d'Aubigné trouvât ses reprises & son douaire. Elle retrouve tout ; ce qui m'a fort surprise , car je croiois qu'il y avoit plus de desordre dans la succession de mon pauvre frere. Il n'avoit mangé du bien de sa femme que douze mille francs. Dans cette occasion , Me. d'Aubigné n'a rien caché ; ellé a remis dans la communauté tout ce qui est chez elle , & même de l'argent comptant. Elle a donc tout ce qui lui étoit dû , & demeure avec son bien , qui va à près de quarante mille écus , son douaire , & six mille francs de pension du roi que je me suis pressée de lui faire donner , croiant qu'elle n'auroit rien. Je ne m'en repens pas ; car outre que je suis contente d'elle , il ne convient pas que votre belle-mere soit dans l'indigence. Mr. le M. de Noailles me fit dire que vous lui paieriez son douaire sur le gouvernement ; c'est une honnêteté dont j'ai été touchée comme je le dois , mais il n'en est plus question. Elle aura plus de douze mille livres de rente ; & c'en est assez. M. Voisin va finir toutes ces affaires. Voilà , mon cher comte , ce qui s'est passé. Je n'y ajouterai pas les dits & les redits des dames sur l'ec-

clérical qui a servi au salut de mon frere autant qu'un homme peut y contribuer ; il a pris de l'argent ; il s'entendoit avec un domestique ; il vous fait un faux rapport des volontés du défunt ; c'est enfin , mon cher comte , toutes les miseres , toutes les injustices , toutes les sottises du monde. Ce valet , dont on parle , est un trésor que je voudrois pouvoir placer. Il est pieux , fidele ; intelligent : c'est sur l'argent qu'il avoit entre les mains , que les dispositions de mon frere ont été péiées ; il y en a encore eu de reste ; & il l'a rendu , pouvant cacher le tout , s'il l'avoit voulu. Ces mêmes dames ont entendu dire qu'il y avoit de l'argent comptant , ou dans un coffre fort , ou chez quelque homme d'affaires. On s'inquiete , on cherche , on les nomme tous pour en faire couper quelqu'un ; & on ne trouve rien. Voici le secret , que je vous demande de garder sans aucune exception. Il est vrai que mon frere m'a envoyé un billet de dix-neuf mille livres , me priant de faire péier quelques dettes à Cognac & quelques restitutions que la délicatesse de sa conscience lui prescrivoit plus que la probité , & d'employer le reste , s'il y en a , en bonnes œuvres & prieres pour lui. Vous pouvés vous y opposer ; mais je

doute que vous le fassiez ; je vous prie donc d'écrire , que je vous ai rendu un compte exact de tout , & que vous ne voulés pas qu'il en soit parlé davantage. Adieu , je suis si lassé , que pour aujourd'hui je ne puis vous dire autre chose.

L E T T R E X X V .

1703.

A Marly , 3. Juillet.

SI JE vous avois écrit , hier au matin , je vous aurois mandé que je me croiois guérie ; mais la fièvre me reprit hier contre toute règle & toute raison. J'ai reçu votre lettre sur la suite de la mort de mon frere. Je ne suis point surprise de tout ce que j'y ai trouvé ; je vous fai le cœur noble & bien fait. Je ne m'en servirai pas , parce qu'il n'y a nulle raison de le faire ; s'il y en avoit , j'en userois avec confiance ; & ce n'est pas peu pour moi ; car l'expérience m'a appris qu'il y a beaucoup de gens prodigues , & peu de desintéressés.

Vous me ferés plaisir de me mander des nouvelles en détail de notre grand duc. On m'en a dit tout le bien que vous m'en écrivés ; mais vous ne m'écrivés pas qu'il se renferme souvent ; on mande qu'il fait merveilles , quand il se montre.

Il nous revient aussi que votre maréchal de Tallard se fait aimer & estimer de tout le monde. Je souhaite qu'il soit heureux dans tout ce qu'il entreprendra. Adieu, vous voyez bien que je ne suis pas en aussi bonne santé qu'à St. Cyr.

LETTRE XXVI.

à Versailles, ce 3. aout.

J'AI grand regret à l'empressement que vous avés eu de partir, & encore plus au consentement qu'on y a donné; car nous ne voions guères d'apparence à la guerre, où vous êtes. Je serois encore plus affligée de votre absence, si je vous voiois plus souvent; mais c'est à quoi il ne faut plus penser. La meute augmente tous les jours; je trouve des relais par-tout; & je suis véritablement aux abois; la figure des cerfs m'a toujours fort touchée en me l'appliquant: & j'en ai une tendresse pour eux qui me met dans leurs intérêts contre celui des chasseurs. Je fus assez hardie, il y a quelques jours à Marly, pour prendre la comtesse de Grammont, Me. de Dangeau, & Me. d'Hudicourt pour me promener avec elles à Choisy & me tirer par-là de ma chambre qui se remplit tous

les jours de plus en plus. A peine eûmes-nous fait vingt pas , que nous voilà au milieu de la chasse ; nous ordonnâmes au cocher de l'éviter ; mais mon étoile fut plus forte que mes ordres , & nous ne pûmes dire quatre paroles sans être interrompues par la joie & par l'ardeur des chasseurs. Il faut renoncer à tout , m'abandonner aux chasseurs , & me renfermer le plus que je pourai à St. Cyr. Je vous assure , mon cher comte , que vous êtes celui qui me donnez le plus de regret à la société. Vous m'en avés réveillé le gout , qui étoit assez amorti ; mais voilà assez donner à mon amour propre ; parlons des autres. Votre roi d'Espagne veut aller à la guerre , & en écrit au roi d'une manière fort pressante & fort noble. J'ai peine à croire qu'on lui ait donné ce conseil ; & si ce sentiment vient de lui-même , il est d'un très bon augure. Le roi en a été ravi , & Mr. Le D. de Bourgogne , très sérieux. J'ai fait pour Duché ce que vous m'aviés demandé. M. de Pontchartrain a été en cette occasion le plus poli de tous les hommes ; il a été chez Duché , qui se trouva trop honoré que Mr. de Pontchartrain vint lui-même le mener à la bastille ; car il ne lui passa pas autre chose

par l'esprit. Je ne doute pas qu'il ne vous rende compte de tout ce qui s'est passé là-dessus. Absalon sera achevé dans quinze jours. Je vous embrasse , mon cher neveu , aussi tendrement que si vous étiez mon fils. Je vous prie de faire mes complimens à votre général.

L E T T R E X X V I I .

2 avril.

J'AI déjà commencé à lire le sermon ; & je le trouve tel que je l'ai entendu ; j'ai beaucoup de reconnoissance de la complaisance que votre ami a pour moi dans cette occasion ; & je vous suis très-obligée , mon cher duc , d'en avoir été le sollicitateur. Me. de St. Geran m'a assurée cet après-dîné , que l'air de St. Germain vous a déjà fait du bien. J'ai peine à croire un effet si prompt : mais j'espère bien que vous y serez mieux que dans votre entresol. Je ferai mon possible pour vous aller voir de Marly. Dans l'état où nous sommes , c'est de vous que j'attends des consolations courageuses. Je ne suis point d'avis que vous demandiez à y venir si vous êtes malade ; vous y aurés plus de peine que de plaisir. Si vous êtes mieux , on dira que vous

vous portés très bien ; vous connoissés les courtisans. Je ne voulois pas répondre devant Me. de Beaumanoir. Bon soir, Mr. le duc, je vous embrasse tous deux. J'ai passé la journée à Versailles, à cause de la médecine du roi. Il y a treize heures que je suis en compagnie : vous n'en avés peut-être pas assés : ainsi sont disposées les choses du monde.

22 avril.

Rien n'est si mal à propos pour tout le monde, que le voiage de Me. de la Vallière : & rien n'est plus triste & plus fâcheux que d'être obligée de se conduire contre la raison. Chacun porte son fardeau. Le roi a bien la goutte, & voici deux nuits sans sommeil. Notre princesse ne se console point. Je me porte assez bien, & je ne changerai jamais pour vous. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X X V I I I.

1701.

à Marly, ce 11 septembre.

MADAME la comtesse d'Ayen nous dît adieu hier ; elle part de tout son cœur, & mérite que vous acheviés d'en faire une femme raisonnable. Elle est en bon chemin, mais elle en a enco-

re à faire. Je vous assure , mon cher comte , que je sens toute ma tendresse revenir à mesure qu'elle revient , & que je suis ravie de la voir digne de vous. Elle a eu envie d'une demoiselle de St. Cyr pour lui tenir compagnie. Me. la duchesse de Guiche l'a encouragée à me la demander ; elle doit en mener une qui en est sortie , il y a déjà longtems ; jugés de l'estime que j'ai pour vous & pour elle de vous confier des filles que je regarde comme miennes. Achevez de vous guérir , s'il est possible ; donnez tout le tems qui sera nécessaire pour vos remedes. La langueur est toujours fâcheuse , mais je la trouve insupportable dans la jeunesse. Il n'y a pas d'apparence qu'on puisse rien faire de plus en Allemagne que ce que vous avés fait. Mr. le duc de Bourgogne aura , je crois , quitté l'armée plutôt que vous ; soiez donc en repos ; & croiez que je vous aime tendrement , parce que je vous estime beaucoup.

LETTRE XXIX.

le 11 mars. 1704.

SI LE P. Maffillon connoissoit St. Cyr
autant que je le connois , il n'auroit

pu choisir un sujet plus convenable ; & s'il avoit parlé devant le roi & toute la France , il n'auroit pu faire un plus beau sermon. Jamais on n'a montré la vertu si aimable , si respectable , ni donné plus d'horreur du vice ; mais quel dommage , mon cher duc , qu'une telle instruction ne dure qu'un moment , dans lequel il prononce avec tant de rapidité , & avec une si prodigieuse quantité de choses à retenir , que les unes font oublier les autres ! Je voudrois bien vous piquer de jalousie en vous disant qu'en parail cas , Mr. le cardinal obtint un sermon par écrit. N'auriez-vous pas bien autant de crédit sur un homme que vous aimez & admirez , & ne répondrez-vous pas sur ma parole que ce sermon ne sera ni vû , ni copié ? Mais après avoir parlé pour St. Cyr & pour moi , il faut songer au bien public ; ces sermons ne seront-ils pas imprimés quelque jour ?

Ne m'écrivés point , si la posture vous fatigue ; mais dites à ma niece de m'écrire tous les jours de vos nouvelles & des siennes. Elle a , ce me semble , assez de loisir pour prendre ce soin-là. Je me porte assez bien présentement.

L E T T R E X X X.

A Marly, ce 27 avril.

1705.

JE NE doute pas que Mr. le Maréchal ne vous instruisse exactement de la santé du roi & de toutes les autres nouvelles. Ainsi je me retrancherai à vous dire des miennes , qui sont assez mauvaises pour mériter aussi bien qu'une autre d'être à Bourbon. Si j'habite encore longtemps la chambre du roi , je deviendrai paralitique. Il n'y a ni porte , ni fenêtre qui ferme. On y est battu d'un vent , qui me fait souvenir des ouragans de l'Amérique. Il faut un peu parler de soi quand on a voyagé. J'ai un rhumatisme dans la tête & sur tout le reste de ma personne ; & comme je n'ai que le tems de mon habillement , je m'en sers pour dicter cette lettre à Nanon. Je serai bien contente , si vous continuez comme vous avez commencé ; car j'ai déjà reçu une lettre de Mlle. de Gralin , une de ma niece , & une de vous. Adieu , Mr. le duc. Je vous recommande M. Treil , confesseur de St. Cyr & de Madame d'Hudicourt , très honnête homme , & que j'aime fort. Faites lui , je vous prie , les honneurs de Bourbon , le mieux que vous pourrez.

L E T T R E X X X I.

1705.

A St. Cyr , ce 3 mai.

LE ROI a toujours la goutte ; mais comme elle est assez douce pour lui laisser la liberté de se faire porter dans ses jardins , il ne peut se résoudre à quitter Marly. D'un autre côté , il voit bien des gens qui s'y ennuient , & pense à aller passer quelque jours à Trianon. Je ne viens plus ici que des momens ; ce qui fait que je n'y trouve guères plus de loisir qu'ailleurs. Je vous assure que si je ne vous écris pas , je n'en pense pas moins souvent à vous , & que je vois mille choses tous les jours qui m'en font souvenir. Ce n'est pas toujours par la ressemblance. J'ai bien plus d'inquiétude pour M. Fagon que pour le roi. Le pauvre homme , pour remplir son devoir , n'a pas dormi depuis quinze jours , & passe toutes les nuits à veiller la plus petite maladie qu'on puisse avoir. Je me trouve aussi assez fatiguée d'une assiduité , qui , me tirant de ma niche & m'exposant au vent , me donne bien des rhumatismes. La patience est une vertu qui nous est bien nécessaire. Portez vous bien , mon cher duc , & ce sera
une

une grande consolation pour moi. Je vous ai déjà recommandé M. Treilh. Madame de Montespan part incessamment pour Bourbon. Ce sont des mérites différens. Je ne vois rien de nouveau , si ce n'est qu'il y a beaucoup d'argent à Paris , & que nous ne sommes pas si mal que nos ennemis le croient , & que nous le disons souvent nous-mêmes. Je n'ai point encore vu le marquis de la Valliere , & j'ai été fâchée qu'on ne lui ait pas permis de venir à Marly. Il m'a envoyé une lettre de M. de Tallard. Je vous embrasse , & mets Me. la marquise de la Valliere avec vous deux.

LETTRE XXXII.

A St. Cyr , ce 6 mai. 1705.

COMME je vous crois bon serviteur du roi , mon cher duc , je songeai hier au soir bien vite à vous sur la bonne nouvelle qui nous est venue d'Espagne. Dieu veuille qu'elle ait d'heureuses suites , & soutenir sur le trône ce jeune roi qu'il y a mis ! Je n'ai point vu une plus grande joie que celle de Me. la duchesse de Bourgogne. Elle aime la reine sa sœur bien véritablement. J'ai reçu un mot de vous sur les bonnes fêtes : vous avez rai-

Tom. V.

C

son de ne me pas écrire de longues lettres : mais j'ai de la peine d'avoir si peu de commerce avec vous. Je me porte bien : un heureux succès en Flandre me rajeuniroit.

L E T T R E X X X I I I.

à S. Cyr, 21 mai.

J'Étois ici bien tranquillement pour y solemniser l'ascension : mais mon étoile pour la cour y a conduit notre aimable princesse , qui promene le plus qu'elle peut son inquiétude. Elle a de la peine à se consoler de Mr. son fils , & elle joint à cette douleur un desir de s'amuser , qui n'est jamais satisfait. Mon-antichambre est pleine de ses dames qui s'ennuient de leur côté : & toute la douceur de St. Cyr ne peut résister à l'amertume que les courtisans , hommes & femmes , traient avec eux. J'ai dit que j'avois à faire , & je suis venue vous écrire ce que je vous dirois si je vous voïois. Heureux , mon cher duc , ceux qui ne cherchent plus rien , & qui ont tout trouvé le jour qu'ils se sont donnés à Dieu , & ont quitté le monde dans leur cœur , quoiqu'obligés à y laisser leur corps ! Vous nous avez un peu allarmés : cependant

la lettre de Me. la M. de la Valliere me rassura d'abord. Pourquoi la duchesse de Noailles se prépare-t'elle toujours à prendre les eaux, & n'en prend-t'elle jamais ? On m'a dit que vous avez Me. de Montespan : comment vous en trouvez-vous ? Je n'entends point parler de Mr. Threil. N'est-il point encore arrivé ? La compagnie de Bourbon est fort mêlée. J'ai parlé encore une fois à M. de Maulevrier. J'ai une grande confiance en lui sur votre compte. Je ne puis traiter en étranger votre ami intime. Vous seriez bien indigné si vous saviés ce que je fai. Les hommes sont bien méprisables, & en vérité, ne valent guères mieux que les femmes. Je ne vous dis point de nouvelles. Je suis persuadée que vous en savez plus que moi. Pourquoi ne dictés-vous pas pour m'écrire de plus longues lettres ? N'avés-vous point le courage de badiner un peu ? M. de Bonrepaux ne vous rejouit-il pas ? Il m'a paru sérieux, & pourtant assez plaisant. Adieu, mon cher duc. Je me porte assez bien. Ne vous inquiétés pas de moi, je vous en conjure. Je ne suis pas trois jours en fanté, & je n'ai point de mal qui dure trois jours : ainsi on ne fait jamais l'état où je suis. Je le trouve très

bon quand j'en vois tant d'autres pires que le mien. Le roi a la goutte sans douleur, & il n'y a pas eu sujet de la moindre inquiétude sur son mal. Mes complimens à vos dames & à M. de Bonrepaux. Je vis hier la harangue de notre cardinal : je n'ai jamais rien lu de si parfait.

L E T T R E X X X I V.

à St. Cyr , ce 6 Juin.

V OUS avés grande raison de ne pas vouloir badiner avec des gens si sujets à occasionner des contretens , & sur-tout dans les conjonctures présentes. Les affaires de la Moselle me donnent de grandes inquiétudes , & je vous connois assez bon François pour ne pas douter des vôtres. Le côté d'Espagne va très mal , & je crains que Me. la princesse des Ursins n'y arrive trop tard. Je ne sai si elle auroit racommodé quelque chose , il y a trois mois : mais il n'est pas vraisemblable qu'elle y reussisse aujourd'hui. Je reçois souvent des lettres de la reine qui sont très surprenantes. On vous aura mandé le voiage de nos princes : ils reviennent aujourd'hui. Notre chere princesse commence à me faire peur : elle a

une grosseur dans le ventre , & devient si maigre , que je crains que son mal ne soit considérable. Je lui dirai tout ce que vous me mandez pour elle : sûrement elle y sera sensible : car vous savez comment elle est pour vous. Le roi a toujours la goutte , mais du reste il se porte fort bien : il est allé aujourd'hui à Marly , & je suis venue ici pour me reposer du délicieux séjour de Trianon , où j'ai enfin une chambre très saine. Du reste , il fait un froid insupportable & bien nuisible aux fruits de la terre. S'il continue , que deviendra tout ce pauvre peuple ? Je me fais une assez agréable idée de votre vie : & je crois que si vous ne receviez point de nouvelles de la cour , vous seriez fort à votre aise. Je serois bien fâchée d'avoir encore à vous prodiguer mes visites : il vous en coutoit trop cher. Mais vous avez assez connu mes sentimens pour vous , mon cher duc , pour y compter pour toujours. Ils sont indépendans de ma conduite , qui est souvent peu conforme à mes inclinations. Mes complimens à M. de Bonrepaux : c'est une lettre de lui qui m'a donné quelque envie d'être à Bourbon : & ne vous en déplaît , ce n'est point Me. de Montespan que j'y craindrois.

L E T T R E X X X V.

à St. Cyr , ce 12 Juin.

MR. DE Bonrepaux d'une part & M. Threil de l'autre m'ont bien dit de vos nouvelles : mais ils ne s'accordent pas tout à fait. Le premier vous trouve fort bien , & le second vous croit mieux. Ils s'accordent davantage sur la grande piété & la merveilleuse conduite de Me. la duchesse. Dieu veuille qu'ils disent vrai , & que ce soit pour toujours !

L'inquiétude de ce qui peut arriver sur la Moselle m'a donné la fièvre : à cela près , je me porterois fort bien. Ce seroit trop grand dommage que la lettre , que je vous envoie , n'eût été que pour moi ! J'en ai presque été aussi touchée que j'aurois pu l'être dans le tems que j'avois de l'esprit : mais je n'ai point la force d'y répondre. Soiez donc mon secretaire dans cette occasion , mon cher duc : & assurez bien celui qui me l'a écrite , que je n'ignore aucune des obligations que je lui ai , & que je ne suis point ingrate.

On m'a dit que vous ne quittez guères Me. de Montespan. Je n'en suis point jalouse : sûrement elle ne diminuera pas votre amitié pour moi.

M. le maréchal ne vous laisse pas manquer de nouvelles : celle , qu'on eut hier d'Espagne , ne sont pas si mauvaises qu'à l'ordinaire. La campagne paroit finie : ce qui peut donner le tems d'avoir quelques troupes pour le mois de septembre. M. Amelot commence à merveilles , & s'accommode très bien du roi & de la reine. Il y a quelque chose sur Me. des Ursins que je ne comprends pas : on ne peut la faire partir. Me. la duchesse de Bourgogne fait beaucoup de remedes , & n'en est pas mieux. Elle est plus inquiète sur la guerre , qu'il n'appartient à une personne de son âge.

L E T T R E X X X V I.

à Marly , ce 5 septembre.

1705.

JE ME flâte que Me. la D. de Noailles se tirera bien de ses couches , & qu'elle sera assez raisonnable pour préférer les conseils des médecins aux impressions de ses fantaisies. Je ne puis l'appeller Me. la D. de Noailles , sans penser quelle place elle remplit , & sans lui desirer un peu de mérite de celle * que j'ai tant aimée & respectée. Je suis ravie de

* Me. la premiere duchesse de Noailles.

vous voir badiner sur une petite fille , qu'il me semble que vous traités fort bien : mais , mon cher duc , je suis bien triste : & j'aurois grand besoin de vos conversations consolantes. Je ne cesse de demander la paix , quoique je comprenne fort bien que quand nous n'aurons plus la guerre d'épée , nous aurons une guerre de plume , & qu'il est plus aisé de defarmer des soldats que d'accorder des docteurs. Nous ne voudrions point de disputes , & nous ne pouvons les éviter. Adieu mon cher duc , je me porte assez bien. Je file ma quenouille en silence de ma part , mais avec un grand bruit. Je ne sai point de nouvelles.

Moreau , musicien de St. Cyr , & avec ce titre-là bien prêt à mourir de faim , sollicite un emploi auprès de M. l'arch. de Narbonne : voiés , mon cher duc , là-dessus M. le cardinal : c'est employer de bien grands personnages pour bien peu de chose !

L E T T R E X X X V I I .

à Meudon , ce 26 juin.

JE ne suis point contente de ce que j'entends dire sur votre santé. On m'assu-

re que vous passerez encore la seconde saison à Bourbon : & encore , ne nous promet-on pas une guérison entière. Que feriez-vous , mon cher duc , dans un si triste état , à votre âge , avec votre ambition , si vous n'aviés toute la sagesse que vous a donnée la nature , & que la religion doit perfectionner ? J'y pensois tantôt en voiant l'ennui qui regne parmi ceux qui ne cherchent que le plaisir : le duc de Noailles , disois-je , malade dans le plus vilain lieu du monde , ne s'ennuie pas tant que nous. Il est inutile de vous dire ce que nous faisons : vous le voiez d'où vous êtes. Est-il vrai que Me. la D. de Noailles soit grosse ? j'en serois charmée , dans l'espérance de vous voir un fils. J'ai entretenu un moment aujourd'hui Me. la M. de la Valliere : elle m'a dit la vie que vous faites : la sienne est exemplaire. Notre duc de Bourgogne a la grande & furieuse passion que vous lui connoissés. Me. la D. de Bourgogne se porte mieux , & pleura hier M. son fils comme le jour de sa mort , parce que c'étoit celui de sa naissance. Vous aurés été content de la démarche de Marlborough. Quoi qu'il fasse en Flandres ne vaudra pas ce qu'il vouloit faire sur la Moselle. Vous aurés appris aussi la vigueur du roi d'Espagne en

exilant Leganés. Nous sommes en peine des nouvelles d'Italie. Nous avons tant de maux différens, que nous ne savons lequel il faut pleurer & guérir. J'ai présentement un rhume qui n'est point sur le compte de Meudon : je me tue de le dire : on ne le veut pas croire. Adieu, mon cher duc : saine ou malade, je suis toujours la même pour vous.

P. S. M. Duché me fait une proposition que je suis fâchée de refuser. J'ai promis aux ministres de ne plus demander de nouveaux emplois, pourvu qu'on conserve ceux que j'ai fait donner : & ils ne sont pas en petit nombre. Si j'avois à sortir de cette règle, certainement j'en sortirois pour votre bel-esprit : témoignez lui mon regret de le refuser : qu'il m'offre d'autres moyens de le servir : il verra quel plaisir j'aurois à lui en faire.

Vous allés à Maintenon : autrefois j'aurois désiré d'y voler : aujourd'hui tous les lieux me sont indifférens : & il n'y a que ce cabaret de Fontainebleau, que je hais. Je voudrois fort que mon château vous plut : vous le trouverés fort dépourvu de tout : vous croiés bien qu'il ne m'en coutera pas un sou pour vous y recevoir : je suis toujours fort généreuse & fort avare.

L E T T R E X X X V I I I .

à Marly , à 6 heures du matin.

J'AI de tems en tems vingt-quatre heures d'une petite fièvre qui me consume : cette fois-ci , elle a été de quarante-huit : cet état de langueur empêche que je n'ose proposer St. Germain : j'en aurois bien la force : mais vous savés comme le roi crie contre moi sur tout ce que je fais pour les autres. La visite de la reine , à laquelle je n'oserois manquer , est encore une raison. Pourquoi , mon cher duc , m'écrivez-vous sans me parler de votre santé ? est-ce une politesse ? je vous conjure , retranchés là de notre commerce : je maudirois mon élévation ; si elle me privoit des douceurs de votre amitié. Vous savés combien je m'intéresse à vous : je ne puis même compter que sur ce que vous me dites : car tout ce qui vous voit , parle de vous différemment.

Le roi a reçu agréablement le remerciement que vous lui faites , & m'a ordonné de vous le mander. Nous n'avons pas achevé de lire l'ouvrage que vous m'avez confié : les soirées sont courtes , & mes fièvres fréquentes.

Rien n'est plus pitoiable que l'état de Me. la D. de Bourgogne , & sans autre remede que son accouchement.

La D. de Noailles est bien heureuse de se porter si bien. J'ai ici la petite fille dont je lui fais présent : je la lui enverrai aussi-tôt qu'elle aura une grisette : on dit qu'elle a beaucoup d'esprit : elle n'est pas belle : & je crois qu'il faudra veiller de près à ses inclinations.

Adieu , mon cher duc , je me porte mieux que je ne le devrois : & je vous aime avec toute la tendresse que vous pouvés desirer : c'est beaucoup dire avec vous : mais je me sens capable de le soutenir.

Je ne connois point du tout Mr. l'archev. de Bordeaux : & je n'ai point encore pris cette hauteur qu'il y auroit à écrire à des gens qu'on n'a jamais vus. De quoi s'agit-il auprès de M. de Bonrepaux , pour le maréchal de Montrevel ? Je ferois pour vous quelque chose de plus difficile que de dicter quelques lettres. Empêchez Me. d'Hétorgues de faire revenir son fils : beau personnage pour un jeune gentilhomme dans le chemin de la fortune de venir s'établir chez une femme qui ne vit que de nos aumônes !

L E T T R E X X X I X.

*à St. Cyr , juillet.**On peut être honnête homme & faire mal les vers.*

En voilà , que je vous prie d'examiner : ils me viennent de Marli , dont le curé est , je crois , meilleur chrétien que bon poëte : je n'ai le loisir , ni la capacité d'en juger. S'ils sont assez bons pour être notés , il faudroit , mon cher duc , faire encore ce présent à St. Cyr. Avez-vous oublié Gabinie ? En cherchant ici des papiers , j'ai trouvé ce que je vous envoie : vous seul pouvés y prendre quelque intérêt : il me semble que de telles naissances devroient être comptées. Voilà le très beau sermon que vous m'avez prêté : j'ai été fidele , & je le serai encore , si le P. Maffillon veut encore m'édifier & m'instruire. J'ai déjà dit pour M. l'abbé de L. tout ce qu'il faut pour le placer : on y a quelque répugnance : je parlerai encore. Le roi avoit déjà ouï parler de M. Crozade pour un évêché ; mais il veut un homme de condition pour Evreux. Si vous voulez que j'aïlle vous voir , je me ferai guinder chez vous vers midi. Envoyez , je vous prie , cinquante louis à Duché ; je vous les rendrai ; mais

de préférence à tout , portés vous bien :
& pour un tems , aiez moins d'esprit.

L E T T R E X L.

ON m'a dit que la veuve de Duché est une femme d'opéra : on craint qu'elle n'éleve sa fille pour le théâtre. Si cela étoit vrai , je ne lui donneroïs pas une pension : non que je croie qu'il faut laisser mourir de faim le vice , mais parce qu'il est juste de ne le nourrir qu'après avoir bien engraisfé la vertu. Vous ré-médiés à la fille en la mettant dans un couvent : il y en a un à Mantes , où elles sont très bien instruites : ce sont des ursulines fort pauvres : ainsi c'est une charité de leur donner des pensionnaires. Ce seroit une affaire que Mlle. d'Osmond traiteroit indépendamment de moi. Nous avons taxé tous les seigneurs , & nous avons fait violence à l'avarice de quelques-uns , qui feignoient d'avoir oublié que Duché les avoit souvent divertis. Sans vous consulter , je vous ai mis sur ma liste : vous donnés 200. liv. payables par quartier : envoiés moi celui de janvier 1705. Le roi m'a accordé une pension de 4000. livres pour Me. de Cailus : elle se consolera de n'être point dame du palais.

L E T T R E X L I.

à St. Cyr , ce 22 janvier. 1706.

JE REÇUS en moins d'une heure la nouvelle de votre seconde fille , & celle de votre entrée en Catalogne. Je ne me trouvai insensible ni à l'une , ni à l'autre.

Oùï certainement j'ai vu le détail de ce que vous avés fait , & j'ai entendu avec joie ce que le roi m'a dit en particulier sur la conduite que vous avés tenue. Répondés à ces heureux commencemens. Il est impossible qu'ils ne fassent une diversion utile aux affaires d'Espagne. Vous voilà donc au siège de Barcelone * : si le succès étoit favorable , ne pourrions-nous pas espérer la paix ?

Je suis fort aise que le duc de Berwick aille en Espagne : j'espere qu'il y fera fort bien : mais je crains qu'il ne soit trop foible. On vous aura répondu sur le siège de Gironne : ainsi je n'ai rien à vous dire là-dessus. Me. des Ursins

* Attaquée & manquée par le roi d'Espagne en personne , après trente-sept jours de tranchée ouverte : ce qui fut suivi de la perte de toute la Catalogne.

m'a un peu grondée de vous avoir recommandé à elle , & prétend être en droit de vous recommander à moi : je ne croiois pas vous aimer si peu. Me. la maréchale m'a amené Mlle. de Noailles , sans exception la plus aimable laide du monde. Elle ne joua pas toutes les piéces qu'elle sçait : son attention se tourna sur le petit Moïse qu'elle apperçut dans ma tapisserie , & à qui elle vouloit donner à teter. Ma santé ne se rétablit point : mon rhume se renouvelle tous les jours par le changement d'habitation , & parce qu'on me fait toujours parler : on passe ici d'une extrémité à l'autre : aujourd'hui on me croit à l'agonie , & demain en parfaite santé.

Il s'est passé bien des choses sur l'ambassade de Rome. Mr. le D. de St. Simon avoit été proposé , & après lui , Mr. d'Antin. Le roi penchoit pour ce dernier , quand il apprit par des gens fort graves , qu'il y avoit deux grandes cabales pour ces deux messieurs : que les Jésuites vouloient Mr. le D. de St. Simon , & les jansénistes M. d'Antin : que Me. de Montespan étoit à la tête de cette dernière cabale. J'avoue que je fus surprise de voir Mr. d'Antin accusé de jansénisme : mais enfin tout ce bruit a réveillé

l'aversion du roi pour tous les ministres qu'on lui nomme : cependant sans exclure ni l'un ni l'autre , il a pris le parti du délai : & l'abbé de la Trimouille sera chargé des affaires.

Il n'est pas difficile de bien faire votre cour à notre princesse. Je lui vois toujours pour vous beaucoup d'estime & d'amitié. Elle est parfaitement bien avec M. son mari : & j'en serois bien contente , s'il n'y avoit point de lansquenets. La pr. de Conti est sur le côté , & ses ennemis triomphent : je ne vois pas que personne y gagne.

Je ne puis encore écrire de ma main : excusez les fautes de mon secrétaire , qui n'entend pas tous les mots de cette lettre. Je vous embrasse , mon cher duc : je continue à vous estimer & à vous aimer.

LETTRE XLII.

ce 1 mars. 1706.

JE CROIS votre commandement fini : & vous avés montré que vous êtes capable de quelque chose : les autres se conduiront - ils aussi bien ? Ce siège de Barcelone est un coup bien important , à en juger par nos foibles lumières : car il

est certain que nous ne savons ce qu'il nous faut. Quand je pense que la mort du prince d'Orange n'a rien changé , je ne sai que desirer. Je desire pourtant bien ardemment la prise de Barcelone : & j'attends avec impatience ce que vous me manderés là-dessus.

P. S. M. le Mal. de Teflé m'écrit que vous avez eu un accès de fièvre , & M. le Mal. de Cœuvres , des accidens qui font craindre la petite Vérole. Votre mal , quel qu'il soit , est la suite de vos fatigues. Le siège de Barcelone me fera donc mal passer mon tems. Il est très inutile de vous conjurer de vous conserver : car vous n'en ferez ni plus ni moins.

L E T T R E X L I I I .

1706.

3 avril.

LE ROI ne peut être que très content de vous , mon cher duc : mais quand il ne le seroit pas , vous avez sans doute assez de vertu pour être content du témoignage de votre conscience , & pour vous faire un bonheur en vous-même , indépendant des rois. Je vois , avec la sensibilité , que vous me connoissés , le retardement de ce qui étoit nécessaire

pour le siège de Barcelone , & les apparences bien fondées qu'on ne le fera pas. On se flatte toujours ici : on eut hier des lettres de M. le C. de Toulouze , qui disent que tout arrive : elle sont du 26 mars. Ne dites pas , je vous conjure , que vous ne m'écrivés gueres , de peur de m'importuner : vos lettres me font un extrême plaisir : mais je comprends , par mon expérience , que notre commerce est trop froid pour être fréquent , & que ne voulant pas écrire ce qu'on se diroit , on ne fait trop qu'écrire. Vous apprendrés la triste fin du pauvre Maulevrier : j'y ai pris encore plus de part , parce qu'il étoit votre ami.

Votre courrier me mit hier en peine , quand j'arrivai à Versailles : on ne savoit ce qu'il avoit apporté : je ne pouvois le demander au roi : ma chambre étoit pleine ; on se parloit à l'oreille ; on me donna votre dépêche ; elle ne m'aprit rien : à dix heures , on me dît tout , après en avoir souffert quatre. Je crains , mon cher duc , que vous n'entarniés ce que vous ne pourrés soutenir , faute de troupes ; vous ferés le mieux que vous pourrés ; mais si le roi ne demande compte que de la conduite , le public rend responsable des événemens.

Je fais de bonne-foi la tentative dont

vous m'avez chargée, je ne vois encore rien ni en bien , ni en mal. Je suis toujours la même pour vous , & toujours la même pour l'état ; je tremble pour votre santé , & je tremble pour la campagne où nous touchons. Votre maître est seul inébranlable. Quoique je ne veuille plus rien vouloir , je sens que je voudrois que vous fussiés auprès de lui.

L E T T R E X L I V.

1706.

à St. Cyr , ce 28 avril.

QUELLE allarme vous nous avez donnée , mon cher duc ! & qu'on a de peine à vous aimer ! J'ai pourtant toujours espéré beaucoup de la chaleur du climat , & j'ai dit : cette maladie sauve mon neveu d'un plus grand péril. Mais l'accablement où je voiois Me. la maréchale de Noailles me fesoit peur ; autant que vous l'avez vue tranquille pendant vos maux passés , autant a - t - elle été frappée & altérée de celui-ci. Je ne vous peindrai point la joie de tout ce qui s'intéresse à vous , lorsqu'on vous sçut hors de danger , & des dames , lorsqu'elles furent rassurées sur votre beauté , dont il me paroît que M. Bouvart fait grand cas. Remerciés le bien pour moi , Mon-

sieur , de ce qu'il vous a conservé ; il a fait plaisir au roi qui compte votre personne ; j'en ai vu ce matin un saint cardinal bien touché. Loparia est une perte : mais mes inquiétudes , après avoir fini sur votre santé , recommencent sur le succès de votre entreprise : nous serions trop heureux d'y réussir après l'action * de M. de Vendôme , qui vraisemblablement aura des suites dont nous attendons le détail : Murçai s'y est distingué. M. de Bervvick a grand besoin de votre secours. Notre Dame de Bourgogne est toute triste de l'extrémité où se trouve la reine sa sœur. Vous savez , mon cher duc , si je vous estimois quand je vous quittai : il me semble que vous n'avez pas démerité depuis que vous êtes parti : j'en ai vu le P. de la Rue transporté de joie.

LETTRE XLV.

à St. Cyr , 29 mai. 1706.

MR. DE Brancas nous apporte une assez mauvaise nouvelle : vous en aurés déjà appris une bien plus fâcheu-

* Bataille de Calcinato , où le duc de Vendôme tailla en pièces l'armée des ennemis , & n'eut que 7 ou 800 hommes tués ou blessés.

se : celle de Flandres * est accompagnée des circonstances les plus accablantes. Vous me connoissés assez pour deviner l'état où je suis. Il faut baïsser la tête sous la main de celui qui veut nous abatre, & qui nous relevera peut-être un jour. Rien n'est plus honorable que la commission dont vous êtes chargé : je conçois pourtant aisément que vous désirerïés qu'elle finisse. Je laissai hier au soir le roi dans l'intention de vous mander de laisser le roi d'Espagne à Pau, & de vous rendre à Perpignan. Le nouvel honneur qu'il vous fait me touche peu ; mais je ne suis pas insensible aux services que vous avés rendus, & à la réputation que vous aquérés. J'espère que vous ne sèrés pas inutile où l'on vous met. Voici le tems où l'affection doit se montrer par d'autres endroits que par les protestations, ou les complimens. Je n'ai pas vû Mr. votre pere, depuis nos malheurs : le roi m'a dit qu'il les pleuroit, & je n'en ai pas été surprise. Vous nous avez donné de terribles inquiétudes, mon cher duc : Me. votre mere ne vivoit pas, & nous vous trouvions bien plus en danger que pendant la petite vérole. Mr. le C.

* La bataille de Ramillies, perdue le 23 mai.

de Toulouze a dit au roi que vous serviés, aiant encore les croutes sur le visage. Il a parlé bien obligeamment de vous, en plus d'un lieu, & sans affectation, & sans air de flatterie pour vous, ni d'égard pour moi ; le maréchal de Tessé en use de même. Je vous quitte pour lui écrire. Adieu, Mr. le duc : les gens, que vous aimés le mieux à la cour, sont les plus affligés.

L E T T R E X L V I.

à St. Cyr, ce 8 juin.

1706.

QUE n'aurois-je point à vous dire, mon cher duc, sur tous les personnages que vous faites auprès du roi d'Espagne, si la tristesse où je suis, me laissoit encore quelque liberté dans l'esprit : je ne vous crois pas plus gai que nous, puisque vous vous intéressez aux mêmes choses : mais vous me manqués beaucoup pour pleurer avec moi, ou pour me consoler. Il n'y a personne à qui je puisse parler : vous croiés bien que je ne suis pas souvent sans fièvre ; mais je la soutiens fort vigoureusement, & j'ai l'esprit plus abattu que le corps. Vous êtes peut-être à l'heure qu'il est dans une

étrange situation. Dieu appesantit son bras sur l'Espagne & sur la France. Tout ce qu'il fait est juste, & même bon. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Nous n'en sommes pas à la manière dont nous ferons revenir le D. de Grammont. Le roi m'interrompt hier, au premier mot que je voulus lui dire : je ne sais si M. de Chamillart lui en a parlé. Le roi dit qu'il a été utile au duc d'Orléans.

L E T T R E X L V I I.

1766.

à Marly, ce 15 juin.

JE VIENS de recevoir votre lettre du 6. de ce mois de Madrid. Aujourd'hui la joie des peuples est sans conséquence : j'aimerois mieux qu'ils donnassent de l'argent : il nous faut des soldats, & non des acclamations. En lisant votre lettre au roi, il m'a dit que vous ne saviés pas encore ce qui s'est passé en Flandres : vous en serez bien touché, & nous pouvons dire présentement que nos affaires vont aussi mal que celles d'Espagne.

Je n'entre point dans le détail de la perte de la bataille & de celle de toute la Flandre Espagnole : Mr. votre pere vous en rendra un meilleur compte que moi. On n'a jamais vû une plus grande re-

révolution en moins de tems. Nous ne sommes qu'au commencement de la campagne, & les ennemis sont en état de faire tout ce qu'ils voudront. Il n'y eut jamais un plus malheureux homme que le maréchal de Villeroi : s'il avoit évité le combat, il auroit été deshonoré, l'on auroit encore plus crié contre lui : mais il a, outre ce déchaînement public, le déplaisir d'avoir perdu nos affaires, & affligé le roi qu'il aime, & dont il est aimé. Cependant ce déchaînement est à un tel point dans l'armée & dans Paris, que je ne crois pas que le roi le puisse soutenir : je suis persuadée qu'il est du bien de son service de donner une nouvelle face au commandement de l'armée : c'est vous dire que si je le puis, je nuirai à un de mes meilleurs amis, & que je suis bien fâchée de ne l'avoir pas fait plutôt. Le roi soutient ce revers de fortune avec un courage chrétien qui attendrit pour lui, mais qui fait pourtant un grand plaisir à ceux qui aiment encore plus son salut que sa prospérité sur la terre.

Pour moi, mon cher duc, j'ai été étonnée, frappée, abattue, indignée, pétrifiée dans le premier moment : j'ai pleuré l'état de mes amis : & je reprends courage, & je me trouve un peu petite-fille d'A-

gripa. La foi vient à mon secours , & me dit , voilà le roi dans le chemin des élus ; dont peu se sauvent , sans souffrir. J'avoue que la souffrance de le voir souffrir & se contraindre est grande , & que j'aurois besoin de vous en ces momens : je ne parle à personne , & on n'en trouve point qui soit capable d'entendre : notre saint cardinal , qui auroit pû être ma consolation , est devenu un de mes sujets de peine : votre famille ne m'aime gueres , & ne pense pas comme moi : je me contente donc de gémir de nos malheurs devant celui qui les ordonne , ou les permet. Votre beau-frere le duc de Guiche * a véritablement fait des merveilles : Biron s'est distingué : on loue le duc de Villars : on en blâme une infinité d'autres. Madame la D. de Bourgogne est ravie de ce que vous me mandés de la reine sa sœur : car vous l'avés persuadée que si elle ne vous plaisoit pas , vous serieés incapable d'en dire du bien , & elle compte plus sur votre approbation que sur tout ce qu'elle en avoit oui dire jusqu'ici : elle est grosse ; mais l'état où nous sommes tous , nous rend peu sensibles à la joie. Elle est dans de conti-

* Colonel des Gardes Françoises.

nuelles agitations pour la Flandre , pour Turin , pour l'Espagne : & nous ne pouvons de tous côtés attendre que de mauvaises nouvelles.

Je vous crois en Rouffillon , ou bien prêt d'y arriver. Mr. Amelot desireroit bien que les ennemis fussent obligés de laisser des troupes en Catalogne. N'êtes-vous pas bien content de Me. la princesse des Ursins & de notre ambassadeur ? Il me semble qu'ils font de leur mieux , & avec beaucoup de courage. Comment pourroit-on n'être pas content de vous ? Vous donnés votre santé , votre vie , vos soins , votre bien pour le service des deux rois : vous serés encore plus récompensé par le plaisir d'agir en homme de bien , qui aime la chose publique , & qui sçaura s'envelopper dans sa vertu , si la reconnoissance des hommes lui manque.

Jugés , par la longueur de ma lettre , mon cher duc , du plaisir que j'aurois à vous entretenir , si l'on peut appeller plaisir le soulagement de parler de nos malheurs avec quelqu'un de raisonnable & qui pense comme nous. Il n'y a plus de ressource pour moi , je ne verrai plus que des peines : pour vous , qui êtes jeune , vous pouvés fort bien voir la Fran-

ce se remettre , & s'affoiblir plus d'une fois.

L E T T R E X L V I I I.

1706.

Ce 11 juillet.

O U I certainement , mon cher duc , je pense souvent à vous & au bonheur que vous avés de penser si différemment de tout ce qui m'environne. Il est vrai que le départ de Marlborough m'a bien soulagée : son arrivée m'avoit donné la fièvre. Il va reprendre Ems : & ce n'est pas une grande perte. Il me semble que l'on ne croit pas que les ennemis fassent rien ni du côté du Rhin , ni en Flandres : c'est l'Italie & l'Espagne qui nous donnent de l'inquiétude. Le grand prieur ne fait rien qui vaille. M. de Vendôme le va joindre , & par-là M. de la Feuillade devient général. On se flatte en Espagne de lever & de péier une armée : si cela se fait , on ne pourra assez récompenser Orry. Le duc de Gramont fait ici une si triste figure , qu'il m'en fait pitié. Il sent bien que le roi ne doit pas être content de lui , & il a toute sa famille sur les bras dans une affaire où il ne peut douter qu'il n'ait tort. Mlle. de la Cour de son côté n'est pas contente. Ce pau-

vre homme vapasser une triste vie. Me. la D. de Bourgogne ne se porte pas bien : on lui fait faire beaucoup de remèdes , qui demanderoient plus de soins qu'elle n'est capable d'en prendre. M. Fagon ne fait pourtant pas grand cas de cette tumeur dont elle se vante : car c'est sa maniere d'aimer à donner de grands noms à ses maux. M. son mari est furieux : on ne peut appeller autrement la passion qu'il a pour elle , & je ne crois pas qu'on en ait jamais vu une si desagréable pour celle qui la cause , & pour les spectateurs. Je n'en parle point en personne prévenue contre lui : car jamais je n'ai eu plus sujet de m'en louer. Il n'y a point d'apparence de grossesse : ces remèdes les empêchent de vivre ensemble : & de-là en partie la fureur dont je vous parle. Vous avés bien jugé que par plus d'une raison je suis ravie de la grossesse de ma nièce. J'epere que Dieu voudra bien vous donner un fils. J'aurois amené la petite nièce ici , sans les continuels voïages que nous fèsons. Nous avons beau faire , nous ne nous divertissons point , je ne dis pas seulement la vieilleffe , mais notre princesse , qui n'y sauroit parvenir malgré ses bonnes intentions. Adieu , mon cher duc , je suis bien aisé de ce que vous êtes un peu

mieux : je ne m'en fie qu'à ce que vous m'en dites vous-même. Je suis bien de votre avis sur les remèdes , mais il faut votre courage pour y renoncer quand on souffre. Comme les autres mêlent beaucoup d'inquiétude à leurs maux , ils cherchent le soulagement. Je me porte assez bien aussi , & pour vous dire mon état , je m'ennuie de vivre , sans pourtant aucune nouvelle mélancolie.

L E T T R E X L I X .

1706.

à St. Cyr , ce 15 juillet.

J'A I reçu votre gros paquet de Perpignan avec des lettres d'Espagne de vieille date. Les affaires y ont bien changé de face depuis ce tems-là. Je me suis trouvée assez de courage jusques ici par rapport aux nôtres ; mais je vous avoue , mon cher duc , qu'il est à bout depuis la crainte trop bien fondée d'une descente en France. Je ne puis y voir les ennemis , sans avoir le cœur dans une étrange situation. Je suis soumise à la volonté de Dieu dans la partie supérieure , pendant que l'autre est dans l'abattement. Ma santé devoit y succomber , & elle est meilleure qu'elle ne l'a été depuis cinq ans. Le roi n'est point insensible , mais

courageux & chrétien. Notre princesse est plus affligée que son âge ne le permet. Tout cela ne me console pas. Je me doutai bien que vous ne sentiriez gueres la joie d'être lieutenant-général : je le dis à votre famille, qui m'en fesoit compliment. Je crois bien vous connoître : vous aimés le roi & l'état. Je n'ai pas la force de vous écrire, quelque envie que j'en eusse, car je ne sçai quel chapitre traiter avec vous. Les plaintes sont inutiles, & on ne peut pourtant perdre de vue les sujets qu'on en a, ni s'amuser à parler d'autre chose. Adieu, mon cher duc.

L E T T R E L.

à St. Cyr, 24 juillet. 1706.

J'A I à répondre à deux lettres de vous, mon cher duc, l'une du 11 & l'autre du 17, & toutes deux aussi tristes qu'il convient à notre état présent. Je ne pourrois le supporter si je ne regardois d'où il nous vient, & que les hommes ne sont que des instrumens entre les mains de Dieu pour affliger un royaume trop heureux, & pour humilier un roi trop grand. Il ne faut point raisonner avec le maitre des événemens, en disant que les rois,

qu'il paroît abandonner, sont pieux, & que nos ennemis sont pour la plupart hérétiques. Dieu ne nous doit point rendre compte de sa conduite : & il est bien sûr qu'il est juste, & au milieu de sa colere plein de bonté. D'ailleurs ce ne sont point les opinions qui prennent les villes, ou gagnent les batailles. Nos ennemis sont pleins de prudence & d'habileté, & nos généraux sont mal-habiles, & notre soldat découragé. Voilà, mon cher neveu, puisque votre amitié pour moi vous fait aimer ce nom, ce que je pense dans ce que St. François de Sales appelle la *fine pointe de l'esprit*, tandis que tout le reste de ce qui est en moi est dans la tristesse, dans l'abattement, & dans un serrement de cœur qui devoit bien terminer cette misérable & trop longue vie : précisément depuis ce tems-là, je me porte mieux.

Le roi est en parfaite santé. Même courage, même soumission à la volonté de celui qui dispose des empires : toujours malheureux, & faisant toujours tout ce qu'il faut pour ne l'être pas. Notre ami M. Chamillart est accablé de travail, & pénétré de douleur.

Les Castillans donnent de grandes marques de fidélité. Il me paroît que

le roi d'Espagne est résolu à donner une bataille aussitôt que nos troupes auront joint les liennes. Je ne crois pas qu'on en puisse voir une plus décisive. Il y va du sort de l'Espagne : & si l'Espagne se perd , quelle perte pour la France !

Les affaires ne prennent pas un bon tour en Italie. Et je tremble pour le succès de Turin. M. de Vendôme ne peut être loué : il a mille choses pour lui , mais il croit aisément ce qu'il désire.

D'un autre côté , nous attendons la flotte. On nous dît hier qu'elle étoit en mer : & je ne doute point que je n'apprenne ce soir , en arrivant à Marly , qu'elle fait une descente en France. La bonne nuit !

Les nouvelles de Flandres étoient que les ennemis assiégoient Menin. Le roi reçut ses trois courriers tous à la fois , qui représentent assez l'état de Job. Dieu lui donne les mêmes peines : qu'il lui donne la même patience !

Si le roi d'Espagne ne rentre bientôt dans Madrid , je ne doute pas que Naples & la Sicile ne se révoltent : car tous les royaumes suivront toujours la destinée de Madrid.

M. de Vendôme ne peut être parti que du 18. Tout retarde : & nous sommes pres-

sez de tous côtés par l'ennemi le plus actif.

Notre chere princesse se porte assez bien , malgré ses inquiétudes surprenantes dans une personne de son âge , de son caractère , de son sexe , & de son rang.

M. le Duc de Bourgogne est toujours amoureux , dévot , scrupuleux , mais tous les jours plus raisonnable.

Non , je n'ai personne à qui parler : & ma solitude m'épargne beaucoup de fautes. Car mes conférences ne seroient ni favorables , ni glorieuses au prochain. Les hommes sont très mal dans mon esprit : & je ne regarde pas les femmes. Adieu , mon cher duc : il n'est pas nécessaire de vous recommander le zèle pour le roi & pour l'état. Vous agissés sur des principes qui ne peuvent changer. Et si vous ne trouvés pas toute la reconnoissance que vous mérités , vous trouverez de solides récompenses.

L E T T R E L I.

1706.

12 août.

JE PENSE tout comme vous , mon cher duc , sur le commerce que nous voudrions avoir ensemble. Vous êtes un

des hommes du monde à qui j'aurois le plus de choses à dire , & à qui j'en ai le moins à écrire. Vous aurés eu plutôt que nous les nouvelles d'Espagne, qui nous réjouirent fort hier au soir. Voilà donc Philippe V. encore retourné à Madrid ! Dieu veuille qu'il n'en sorte plus ! Les Castillans ont été aussi affectionnés , que les Catalans ont été révoltés. Vous avés-là de vilains voisins : ne sont-ils point las de l'archiduc , & ne pourriés-vous point tramer encore quelque trahison avec eux ? On nous assura hier que la flotte se sépare : si cette nouvelle se trouve vraie , elle vaudra bien celle d'Espagne. L'arrivée de Monsieur de Vendôme en Flandres ranime nos troupes : on croit que si Menin * dure un tems raisonnable , sa prise finira cette campagne. Mr. de la Feuillade m'a mandé que Turin sera pris à la fin de ce mois. Le roi se porte parfaitement bien : & nous étions tous bien-aîsés hier de lui voir un éclair de joie. Je n'ai presque pas eu de fièvres depuis l'affaire de Flandres : auriés-vous cru que c'étoit-là le remede qu'il me fal-

* Menin se rendit après 38 jours de tranchée ouverte : & la prise de cette Ville fut suivie de celle de Dendermonde & d'Ath.

loit ? Adieu , mon cher duc , c'est bien sincèrement que je vous aime , parce que je vous aime beaucoup.

L E T T R E L I I .

1706.

à Versailles , 3 septembre.

HE B I E N , mon cher duc , vous faites des merveilles , & on peut juger de ce que vous feriez si vous aviez un peu plus d'étoffe entre les mains. Il est vrai que les affaires d'Espagne vont assez bien , mais nous en avons tant de mauvaises , qu'il nous reste toujours beaucoup d'inquiétude. Le siège de Turin va bien lentement : on espere pourtant le prendre , & je crois que pour le manquer , il faudroit que le prince Eugene eût battu Mr. le duc d'Orléans : ce qui ne paroît pas bien aisé , sur-tout aiant joint Mr. de la Feuillade. La flotte me fait toujours une grande peine , soit qu'elle vienne en France , ou qu'elle aille en Espagne. On fait fort bien dire qu'il faut tout remettre entre les mains de Dieu , mais c'est souvent un langage : on sent bien dans l'occasion qu'on veut ce qu'on veut avec un grand attachement. Vous aurés sû que le voiage de Fontainebleau a été rompu pour notre princesse , & remis pour nous au 23 de

ce mois. Vous avés une sœur qui ne fut pas indifférente à cette nouvelle , & qui me fit une grande pitié ; je me conforme à l'inclination que vous avés pour elle , & plus je la vois , & plus elle me plait. Le roi la traite à merveilles , & elle a aussi beaucoup de gout pour lui. Je m'en vais à St. Germain voir notre triste reine , que je ne suis plus en état de consoler ; car j'ai moins de courage qu'elle , & nous ne sommes pas ici si accoutumés aux mauvaises aventures. Les ennemis de la princesse des Ursins répandent qu'elle est mal avec le roi , & qu'elle sera rappelée encore une fois , rien n'est si faux , & je vous assure que depuis qu'elle est partie , il n'y a pas eu un mot à reprendre dans sa conduite , ni dans celle de notre ambassadeur. Adieu , mon cher duc ; triste ou gaie , je suis la même pour vous , & mes sentimens sont fondés sur ce qui ne peut changer.

LETTRE LIII.

ce 12 septembre. 1706.

IL y a bien des choses, Monsieur le duc, sur lesquelles il n'y a point de remède. Je doute que vous me fassiez un compliment sur la prise de Turin ; tout y lan-

guit ; notre armée est diminuée considérablement ; mais vous savés tout cela mieux que moi. Nous attendons toujours la descente , sans savoir où ; nous n'avons pas même de nouvelle que la flotte ait mis à la voile. Nous partons pour Fontainebleau ; j'y serai bien seule ; car je n'aurai ni la princesse , ni les dames du palais. Je compte y voir quelquefois la marquise de la Valliere , qui ne sera peut-être pas fâchée de respirer avec moi ; je suis affamée de la solitude ; & son cœur me paroît en presse. Me. la maréchale de Noailles me parla hier de vous , comme si vous deviez passer l'hiver en Roussillon. Je ne m'y opposerai certainement pas , si vous y êtes nécessaire pour le service des deux rois ; mais si cela n'étoit pas , je voudrois vous voir. Je me porte parfaitement bien depuis nos derniers & plus grands malheurs. Je n'ai plus de ces fièvres qui me prenoient à toutes les mauvaises nouvelles. M. Fagon dit que c'étoit le changement qu'elles faisoient en moi , que mon cœur étant présentement toujours dans la même situation , il n'y a plus d'inégalité. Vous en croirez ce qu'il vous plaira , mais je ne vous laisse pas la même liberté sur les sentimens que j'ai pour vous.

L E T T R E L I V.

A St. Cyr , ce 25 avril.

TOUS vos bons amis , au nombre desquels je me range , étoient en peine de n'avoir point de vos nouvelles par Mr. le maréchal ; car nul autre ne prétendoit à cet honneur. Vous avés passé mes espérances , mon cher duc , en m'écrivant. Je trouve très bien que ce soit de la main d'un secrétaire , & je pourrai bien vous le rendre quand l'occasion s'en présentera. Les cataplates , qu'on vous met , ne me donneroient pas une si grande idée de votre mal , que de vous voir demeurer tout court. Je connois votre zèle pour le roi & votre amitié pour la France ; & j'ai plus à craindre que vous ne vous pressiés , qu'on n'en auroit avec un autre qui ne se presseroit pas assez. Au reste , vous êtes parfaitement bien avec Mr. le contrôleur général ; je l'ai vu ce matin , & nommai votre nom sans dessein. Il s'est mis sur vos louanges d'un fort bon ton , & prétend être aussi fort bien avec vous ; je l'en ai assuré. Il me paroît déjà chargé de quelque'un de votre famille ; je vous ai mis à part , sans les abandonner. A propos de

famille , n'êtes-vous pas bien-aïse d'avoir un mousquetaire au-lieu d'un abbé ? Me. la maréchale en rit fort ; il va faire la campagne , & à son retour son détournement sera oublié , & on vous le donnera , si nous sommes assez malheureux pour que la guerre dure. Notre princesse s'est blessée , & après plusieurs accouchemens douteux & qui exerçoient la faculté & toutes nos dames , elle en fit un hier au soir d'un véritable enfant , dont elle est très affligée. Je tâche de la consoler pour le passé , & de la faire profiter pour l'avenir de sa propre expérience. Elle doit se trouver bien heureuse de ce que vous n'êtes pas ici ; vous l'auriez bien grondée. Je ne fais plus que languir ; je m'ennuie à Marly , parce que je suis plus exposée au monde , & je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E L V.

à Marly , ce 14 mai.

IL ME semble qu'il y a bien long-tems que je ne vous ai écrit , mon cher duc , & je n'en ai pourtant pas été moins occupée de vous. Mr. des Ursins est ici , & le bien de l'état passe aujourd'hui chez moi avant tous les droits de l'amitié.

tié. Je fus hier enfermée dans mon entresol une heure & demie avec Mr. de Maulevrier. La conversation n'étoit pas aisée ; il ne parle pas mieux qu'il ne faisoit , & j'entends un peu moins. Il falloit remédier à ces deux inconvéniens par une grande application , qui n'est pas trop bonne à ma tête. Il a cru m'apprendre bien des choses ; il n'a fait que confirmer tout ce qui nous a paru de nos ambassadeurs , & nous montrer qu'il dit très vrai dans le compte qu'il rend. Y aura-t-il encore du remède à l'état où se trouve l'Espagne ? Je crains qu'après qu'on aura tiré de lui les éclaircissémens que chacun est bien aise d'avoir , il ne demeure avec un nombre d'ennemis irréconciliables ; il me paroît très-honnête homme & droit : l'estime , que vous avés pour lui , m'a disposée à lui parler ouvertement , outre que de mon naturel je ne suis pas mystérieuse. Il parle de cette jeune reine comme Me. la princesse des Ursins. Je ne regrette point de m'en aller bientôt , mon cher duc ; les hommes sont insupportables , quand on les voit de près. Le roi se porte bien , & je le soupçonne de faire trainer sa convalescence pour demeurer ici , où il fait effectivement très beau. Je voudrois

bien être à Versailles pour regagner St. Cyr , dont j'ai un extrême besoin ; je ne puis soutenir le vacarme de mon cabinet ; il y a plus de cinquante femmes à Marly. Nous avons mangé du beurre , mais vous n'y étiez pas : & les souhaits , que nous fimes là-dessus , ne vous valaient point. Notre De. de Bourgogne ne se console point , quelques efforts qu'elle fasse pour s'étourdir : & cette inquiétude , jointe à sa vivacité naturelle , la rend assez insupportable. Adieu , voici Mr. Chamillart , dont je suis toujours bien contente.

L E T T R E L V I.

à Fontainebleau , ce 27 juin

JE N'AI nul plaisir à vous écrire , mon cher duc , & je n'y vois aucune utilité ; nous en sommes souvent demeurés d'accord , pourquoi donc vous en fâchez-vous ? J'entends parfaitement votre lettre , mais n'allés pas devenir un courtisan inquiet. Faites le mieux que vous pourrez. Assurés-vous du témoignage de votre conscience ; n'attendés rien des hommes ; les biens qu'ils promettent sont peu de chose , & les maux qu'ils font n'ont pas plus de durée ; ils sont légers dans les uns comme dans les autres. Mais où

m'emporte ma *solidité* ? je vous fais une lettre de consolation , quand je ne sai nul sujet de peine pour vous ; il n'y a personne qui soit plus mal instruite de ce qui vous regarde ; on ne me nomme pas votre nom ; je vois peu M. votre pere , qui est celui avec qui je pourrois parler de vous. Il me paroît content sur ce qui vous regarde , & sans chagrin sur les troupes qu'on vous ôte. J'ai cru aussi que vous recevriés tout en grand homme , & que vous fériés ce que vous pourriés , à proportion des moïens qu'on vous fourniroit. Je ne doute pas que le stile ne soit différent quand les intérêts le sont. Je ne sçai où j'en suis là-dessus. Le roi se porte à merveille ; voilà ce que vous desirés. Notre princesse n'a nul sujet de vous craindre ; ses plaisirs sont modérés , & ses soins pour M. son mari très empressés. Elle s'amuse fort avec M. de Mesanges ; & je m'y amuserois aussi , si je me voiois quelques momens à jouir de ce qu'il m'apprendroit. La duchesse de Noailles passe ses journées avec moi , & les soirées avec M. son beau-pere , dont je suis inquiète ; il est souvent assoupi & dans une grande tristesse. Adieu , M. le duc : je suis très lassé de vivre ; peu de choses me plaisent ; les jours sont longs ici ; je ne

suis point fort triste , nous n'en avons point de nouveaux sujets ; mais la mort est préférable à la vie. Ne vous fâchés point de ce discours , il ne vient point de chagrin.

L E T T R E L V I I .

1707.

ce 15 juillet.

MR. LE maréchal de Noailles ne vous aura pas laissé ignorer que le maréchal de Villars s'est un peu trop avancé , & que les ennemis l'ont coupé ; mais il assure fort qu'il conservera la supériorité qu'il a eue jusqu'ici , à moins que les ennemis n'envoiasent un puissant secours. On l'élevoit aux nues , quand il ravageoit l'Allemagne ; c'est le dernier des généraux , depuis qu'il a ignoré la marche des ennemis ; les discours de ce salon (*de Marli*) seront donc éternellement les mêmes ?

Je puis vous assurer que le roi est très content de ce que vous faites , & très persuadé de votre attachement pour lui ; vous agissez sur des principes qui vous soutiendront toujours. Mes inquiétudes sont présentement pour la Provence ; beaucoup de gens les croient mal fondées ; qu'ils aient raison ! Le scorbut est

dans la flotte des ennemis : on dit qu'ils jettent dans la mer tous les jours plus de cinquante hommes : il est bien malheureux d'avoir à s'en réjouir ! Si nos affaires se soutiennent de ce côté-là, nous pourrions avoir la paix.

Votre denier de la veuve a été très bien reçu : vous faites ce que vous pouvez : & on est bien persuadé que ce n'est ni le zèle, ni le courage qui vous manquent. Le mariage que vous savés ne va pas bien : & je crois, par des raisons, que je ne sçaurois expliquer, qu'il seroit mauvais pour tout le monde. Nous avons six Noailles à la cour.

Mes chagrins sur le jansénisme augmentent tous les jours, sans que j'y voie aucun remède. On a commencé à gâter le Val de Grace : & le roi en a un sensible chagrin par rapport à la reine-mère.

Je suis plus que jamais hermite à la cour : & il n'y a personne sans exception à qui je daigne parler : ma vieilleffe me console de tout. Adieu, mon cher duc, je vous estime trop pour ne vous pas aimer. Me. la duchesse de Bourgogne prétend que vous êtes le plus honnête homme de France : elle vous aime & vous estime par des réflexions au-dessus de son âge. Sa conduite est assez folle,

& cependant je lui trouve un fond de raison qui me fait beaucoup espérer pour l'avenir : elle & Mr. son mari sont dans une parfaite union. Il y a dans le régiment d'Artois un sous-lieutenant de la compagnie de Mr. le chevalier de Balincourt : il est sous ma protection : & je vous le recommande, mon cher duc, s'il mérite que je me mêle de lui. Il est parfaitement bien gentilhomme, & frere de la petite musicienne que vous m'avez vûe à Versailles.

L E T T R E L V I I I .

1707.

à St. Cyr, ce 31. Juillet.

J'AI de tems en tems ma petite fièvre. Il s'y en joint quelquefois une autre un peu plus forte avec des vomissemens. L'intervale de ces accidens n'est pas assez long pour me remettre. Et j'en suis fort affoiblie. Je sue, dès que je veux écrire quatre mots. Aussi l'on ne voit presque plus que le caractère de votre cousine. Les affaires de Provence me paroissent bien sérieuses. Et quoi qu'on dise à Versailles, où l'on chantoit victoire hier au soir, j'ai bien de la peine à croire qu'on ne prenne pas Toulon & tout le reste. Je ne saurois me réjouir que je

ne fache M. de Savoye en marche pour s'en retourner chez lui.

Me. la Duchesse de Noailles s'est bien conduite à Marli. Elle y a reçu de très bons traitemens du roi & de Me. la duchesse de Bourgogne. Elle passoit la plupart de ses journées à jouer au tric-trac avec Madame de Dangeau dans mon cabinet, plutôt que d'aller dans le fallon. Madame votre mere m'a assuré plusieurs fois qu'elle étoit bien contente. Elle vint hier ici : & y est encore aujourd'hui. Elle a fait ses dévotions trois fois en assez peu de tems. Elle a pris Mr. Treilh pour son confesseur. Que ces commencemens se soutiennent ! Mais elle est bien jeune pour être si tôt raisonnable. Je vous tiendrai la parole que je vous ai donnée.

Je m'accomoderois fort bien d'avoir quelque commerce avec une de vos sœurs. Mais il faudroit le traiter aussi secretement qu'une galanterie.

Adieu, mon très cher duc ; ne verrons-nous point finir ce malheureux tems par une paix qui vous remette derriere votre maître pour ne le plus quitter ?

L E T T R E L I X .

1706.

à St. Cyr , ce 2 septembre.

JE MOUROIS d'envie de voir par vos lettres la joye que vous avez du départ de M. le duc de Savoye ; quelque téméraire que fut l'entreprise , elle eut réuffi , si on avoit cru les conseils du prince Eugene : quoiqu'il en soit , voilà un grand bonheur.

Il est de l'apparence que vous allez porter le faix des plus grandes affaires , & que les efforts de nos ennemis vont se tourner de votre côté. J'ai toujours dans le cœur que Dieu n'abandonnera pas Nos Majestés : il paroît , comme vous le dites , qn'il a fait lui-même le partage : mais on prétend que les Anglois ne consentiront jamais à ce que Dieu a fait : il faudroit que d'heureux événemens nous missent en état de donner la loi. Voilà un prince des Asturies , qui va redoubler l'affection des peuples : mais on ne peut pas toujours les soutenir : en vérité , il est bien difficile de comprendre comment cette fusée pourra se démêler.

Je voudrois , mon cher duc , vous cacher le déplaisir que j'ai de voir celui de notre cardinal : ses affaires avec le
roi

roi se gâtent tous les jours de plus en plus : je n'y vois point de remède : je n'ose presque lui en parler. Si quelqu'un y pouvoit quelque chose, ce seroit vous : mais nous ne vous verrons de lon-tems : je n'ai pas le courage de passer de cette matiere-là aux nouvelles de notre cour : il faut seulement, pour répondre à votre amitié, vous dire que je me porte assez bien présentement. Je passe mes jours avec Me. votre femme.

L E T T R E L X.

à Fontainebleau, ce 13 septembre. 1707.

NOUS sommes arrivés ici en bonne santé, & toute la cour, très occupée des chasses déjà faites, & des chasses à faire. J'aurois plus d'envie de recevoir de vos nouvelles, que vous n'en aurés d'apprendre des nôtres, au moins de celles qui font l'attention de la plupart des courtisans. Mr. le maréchal de Noailles ne vous laissera pas ignorer les considérables : nous avons celles de la mer. Il est certain que nous avons eu l'avantage : mais nous ne pouvons savoir que par les marins le plus ou le moins de cet avantage. Je cherche une retraite contre la voliere, qui est plus vive, depuis hier, que

Tom. V.

E

je ne l'ai jamais entendue , si elle est fatigante dans les tems où on n'a rien qui afflige , jugez de ce qu'elle sera dans celui-ci , où j'ai un grand serrement de cœur sur ce qui s'est passé , & sur les suites que j'en crains. Je suis soumise à la volonté de Dieu : mais cette soumission n'ôte pas la tristesse : votre état y met le comble. Il faut plus de courage pour la soutenir que pour aller au combat : au combat , on est tué ; & ici , l'on meurt. Quand je pense à cet hiver , qui n'est pas bien éloigné , où l'on se divertissoit dans mon cabinet , & que , de ce qui y étoit , le duc de Guiche & vous , étiez peut-être en langueur pour toute votre vie , & que le marquis de Noailles & Labaume sont morts , je vois le peu de fonds & de projets qu'il faut faire. Il n'y a que moi qui ne saurois mourir. Je vous embrasse , mon cher duc , avec ces tristes réflexions.

L E T T R E L X I.

1705.

à Versailles , ce 16 mars.

OU AVEZ-vous appris , mon cher duc , que je suis affligée des discours des courtisans , vous qui savez que nous vivons d'injures ? J'ai été choquée de ce-

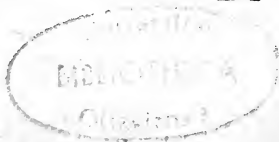
lui d'un de vos amis. vous savez que ce qui est déraisonnable me déplait, & que j'ai peine à comprendre dans ces occasions-là, que l'esprit ne supplée pas au cœur. Si vous étiez prophète, je serois bien consolée par les assurances que vous me donnez, que nos maux sont passés. Nous voici pourtant à la veille d'une campagne bien importante. On s'y prépare avec plus de confiance & de courage que les autres années : & tout le monde convient que les arrangemens sont meilleurs.

Le roi donna hier le gouvernement de Valenciennes au chevalier de Luxembourg. On dit beaucoup de bien de lui. Le comte d'Aubigné me dit en ce moment qu'il est inspecteur. J'en suis très aise, & je voudrois voir ce nom-là se relever.

On parle d'un beau discours que le Ml. de Villeroi a fait, en prenant possession de la place de doyen des maréchaux de France. Il me parle toujours comme un de vos meilleurs amis : Madame votre mere ne le croit pas.

Madame de Caylus est assez mal, pour me donner de l'inquiétude.

Notre princesse se met en pieces pour se divertir, sans y parvenir. Elle n'a j'amaïs été si sérieuse.



Je crois être présentement assez bien avec Madame votre mere. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E L X I I .

1708.

à Marly , ce 3 mai.

J'AI reçu deux lettres de vous presque à la fois , l'une du 22 , & l'autre du 27. Je suis bien affligée de votre état , & par rapport à vous , & par rapport aux affaires du roi. Je sai que vous n'êtes pas sur le ton plaintif : & je juge par-là de l'extrémité où vous vous trouvez : on m'affure qu'on y donne tous les ordres que vous proposés. Mr. le maréchal de Noailles vous instruit de la disposition des armées. Mr. de Vendôme part aujourd'hui , bien content de la sienne , & bien plein de confiance qu'il va faire des merveilles. Il m'est revenu qu'on dit ici que le maréchal de Villars refusera de commander en Dauphiné : je ne le crois pas capable d'une telle sottise : & j'en serois bien fâchée. Nos princes sont ravis d'aller en Flandres. Mr. Chamillart est charmé de Mr. l'électeur de Baviere : mais ce que j'entends dire aux autres me feroit trembler pour l'Allemagne , s'il n'avoit un bon conseil , & Mr. le maréchal de

Bervvick, présentement l'homme à la mode, & digne de l'être.

Mr. le maréchal vous mandera sans doute le très - petit *bisbiglio* dont on a soupçonné Mrs. les maréchaux de France, qui se réduira, je crois, à rien. Mr. votre pere me fit, là-dessus, une réponse, qui a bien fait sa cour. Ecrivés moi toujours par un secretaire : c'est un soulagement pour vous & pour moi : & nous sommes tous deux trop sages pour nous écrire des choses bien importantes.

Votre maitre se porte parfaitement bien. Il est content de vous : & je sai combien vous l'êtes de lui. La D. de Noailles ne me quitte point : & il me semble qu'elle fait fort bien. Elle & Me. de Cailus sont en faveur auprès de notre princesse, & n'en abusent pas. Je vous aime toujours : & je vous le dis avec la séchereisse d'une personne qui ne mesure point l'amitié sur les démonstrations.

L E T T R E L X I I I.

à Fontainebleau , ce 12 août.

1708.

NOUS sommes convenus que notre commerce ne pouvoit être agréable, & je le sens tous les jours. Vous me

taisés tout ce que vous pensés : & comme je serois aussi prudente que vous ; quoique fort tentée de ne l'être pas , je vous écris le moins que je puis. Vous savés l'état où nous sommes : & vous comprenés parfaitement le mien en particulier : vous êtes mieux instruit que moi des affaires générales : car votre gazetier est fort soigneux de s'en informer : ainsi je ne veux vous parler que de Me. la duchesse de Bourgogne , qui passe mes espérances , & même mes souhaits , dans la maniere vive & tendre dont elle aime son mari. Je ne l'aurois jamais cru : & s'il pouvoit le voir , je crois qu'il en mourroit de joye : enfin , vous seriez content , & c'est beaucoup dire. Nous attendons de moment à autre , de voir à quel siège les ennemis se détermineront : Lille & Tournai sont également menacés. Je vois la place prise , bien plutôt qu'on ne pense , si on ne la secourt pas : je vois la bataille perdue , si on veut la secourir : je vois trois princes en danger , dont le moindre est d'assez grande conséquence. Jugés , mon cher duc , si je suis bien à mon aise avec de telles visions , & s'il ne vaudroit pas mieux voir des phantômes. Je ne suis point contente de la santé de M. de Noailles , quoiqu'on

me cite tous les jours des exemples de gens qui ont vécu vingt ans avec de pareils assoupissemens. Tout, en ce monde, est affliction d'esprit, affliction dans les affaires temporelles, dans celles de l'église, dans les grands, dans les petits, dans les hommes, dans les femmes, dans les biens, dans le repos, dans les amitiés, dans les sociétés, dans les familles : tout est affliction d'esprit : tout est plein de contradictions : & pour comble de malheur, on n'est pas en paix avec soi-même. Je ne vous connois de bonheur que votre sagesse : vous êtes absent de tout ce que vous aimez : vous vous dévoués pour le roi & pour l'état : & on vous ôte les moïens d'être utile. Mr. d'Orléans crie miséricorde : Mr. de Villars en fait autant : Mr. l'électeur pense pis & se tait : les puissantes armées de Flandres ne peuvent rien faire : tout est affliction d'esprit. Je vous embrasse. La duchesse de Noailles ne me quitte gueres.

LETTRE LXIV.

à St. Cyr, ce 10 septembre.

1708.

VOUS savés, mon cher duc, que je pense comme vous sur le commerce des lettres, & qu'il y a de bonnes rai-

sons pour les rendre rares entre ceux qui sont tentés de tout dire. Nous sommes dans un état très violent sur les affaires de Flandres : vous en connoissés mieux que moi l'importance : je ne doute pas que Mr. votre pere ne vous tienne instruit de tout. Je voulois attendre qu'elles fussent décidées : mais je n'y vois point de fin : les armées sont pourtant bien près l'une de l'autre. Le roi veut qu'on hazarde tout pour secourir Lille : & il s'y trouve de si grandes difficultés par les postes avantageux que les ennemis occupent , que je suis persuadée qu'on ne pourra les surmonter : cependant on les croit , à tous momens , aux mains : & jamais la cour n'a été dans l'état, où elle est depuis la malheureuse journée d'Oudenarde. Notre roi est le seul qui se possède toujours dans la même égalité d'esprit , d'humeur , & d'occupations. Notre princesse est trop aimable : & je commence à lui trouver trop de mérite. Vous seriez charmé de sa conduite : & je voudrois qu'elle eut des témoins comme vous : car aucun de ceux qui l'environnent n'est capable de connoître le prix de ce qu'elle sent : & je la vois souvent louée très mal à propos : sujets de conversation pour cet hiver , si vous me re-

trouvés encore. Je me soutiens , malgré mon extrême foiblesse de corps & d'esprit , ou , pour parler plus juste , (car on peut vous parler dans toutes sortes de langues) Dieu me soutient & me soutiendra , tant qu'il lui plaira de me faire souffrir. Vous connoissés mes croix : & elles sont imperceptibles aux autres : mais il n'importe : l'essentiel est de les bien porter. Je ne suis pas contente de la santé de M. votre pere : je l'aime véritablement , & je sçai ce que vous souffrirés quand vous le perdrés : il dort souvent & n'a plus d'appétit. On se moque de moi , quand je m'en effraye : je souhaite qu'on s'en moque lon-tems. J'ai fait vos complimens à votre maître , qui les a reçus comme d'un serviteur fidele ; il fait que vous ne pouvés plus rien faire ; & tout est oublié & négligé présentement. On ne pense qu'à la Flandres , & vous , comme les autres , & peut-être , mieux que les autres. Les choses sont disposées , de façon à donner de longs déplaisirs. Il faut que les François & les amis du roi renouvellent de zèle & de courage. J'ai de grandes espérances sur vous , mon cher duc , & bien de l'impatience de vous voir ici. Votre cœur nous dit que nous sortirons bien de l'action de Lille ; cepen-

dant , à parler selon les apparences , nous devons être battus , & tout perdre. Notre cher maréchal de Boufflers fait tout ce qui est possible. Je vous embrasse bien tendrement.

L E T T R E L X V.

1703.

ce 4. Novembre.

L E R O I a ordonné à M. le Ml. de Boufflers de se rendre : je suis dans une grande inquiétude du dénouement de la citadelle : car je crains tout de la supériorité des ennemis : je ferai bien affligée , & pour le mari & pour la femme, si ce merveilleux homme est prisonnier de guerre. Je ne fais rien de nouveau de Flandres : & vous n'en sauriez être instruit par moi ; car mon ignorance est si grande , que je ne puis juger de ce qui nous est bon ou mauvais.

Je vous remercie , mon cher duc , de ce que vous voulez faire pour Me. de Barneval : si vous la logez chaudement , vous lui sauvez la vie. Je me porte mieux qu'il ne m'appartient dans la situation où est mon cœur : les malheurs de l'état ne me laissent pas même le loisir de pleurer les malheurs de mes amis.

L E T T R E L X V I.

3 decembre. 1708.

LISEZ cette lettre, mon cher duc ; & voiez ce qu'on me demande & à quoi l'on m'expose. Que les gens en place sont à plaindre d'avoir à refuser leurs meilleurs amis, ou à faire des injustices !

Si nous faisons la guerre au roi d'Espagne, vous n'en serés point chargé. Vos remontrances ont été trouvées fort justes : & je me presse de vous ôter l'inquiétude que je vous ai vue.

Dites à Me. la maréchale que je n'ai jamais autant senti qu'aujourd'hui le poids de ma fortune & de ma vieillesse, puisque l'une m'ôte le tems & l'autre, la force d'aller rendre à votre famille un devoir, qui est encore plus de tendresse que de bienfaisance.

L E T T R E L X V I I.

à Versailles, ce 28. decembre. 1708.

MR. LE cardinal d'Estrées travaille à raccommoder M. l'évêq. de Chartres & Mr. l'év. de Noyon avec Mr. le cardinal de Noailles. Il y réussit assez

bien ; & j'ai reçu une lettre de votre cher oncle sur ce sujet , pleine de bonté , de douceur , & de cette paix , qui aura encore augmenté en lui , parce que nous ne pouvons douter qu'il ne soit de bonne volonté.

On tâche d'empoisonner votre voyage : c'est le dessein de figurer avec la Feuillade , qui vous le fait entreprendre. On ne manquera pas d'envoyer ces soupçons en Espagne , qui y arriveront avant vous : mais la force de la vérité surmontera la malice des discoureurs.

Me. votre mere est à Paris pour le mariage de Mlle. de Bournonville avec le duc de Duras.

Le maréchal de Villeroi est ici. Il a paru surpris de la santé du roi , & il dit qu'on lui donne mille maux. N'allés pas devenir provincial , & rassurés les autres.

Je verrai notre saint cardinal mercredi : il est mieux de sa goutte. Je ne me cache point , comme vous le savés , de l'estime & de l'amitié que j'ai pour Mr. l'év. de Chartres : mais c'est sincèrement que je regarde aussi les intérêts de Mr. le cardinal dans ce raccommodement. Ils seroient forts , s'ils étoient unis : je crois que vous m'entendrés bien. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E L X V I I I .

à St. Cyr , ce 28 mai. 1709.

JE vous ai écrit une fois , mon cher duc : & je n'ai point encore reçu de vos lettres. Nous sommes toujours comme vous nous avez laissés , & même plus mal , puisque la durée des maux les augmente.

Nos princes ne vont plus à l'armée , elle n'est pas en assez bon état pour les avoir à leur tête. M. le Ml. d'Harcourt a peu de troupes , & aura peu d'ennemis : le Ml. de Villars est très content de l'armée de Flandres , mais très inquiet de sa subsistance : la famine n'augmente pas , mais elle ne diminue point.

Nous sommes toujours dans l'incertitude de la paix ou de la guerre : on ne conclut , ni on ne rompt : nous attendons un courier de M. de Torcy.

On disoit , il y a deux jours , que Me. la Pr. des Ursins étoit chassée : je crois que nous le sçaurions.

J'ai diné chez Me. la D. de Noailles : Milles. vos filles y étoient : l'ainée * est

* Françoise Adélaïde de Noailles , née le 1. septembre 1704 , mariée , le 12 mai , à Charles de Lorraine , comte d'Armagnac , grand-écuyer de France.

embellie , & a tout l'esprit de son âge : la petite vous ressemble. Elles me vinrent voir ici le lendemain , elles ont charmé tout St. Cyr : l'ainée sçut se contraindre pour plaire aux dames : la cadette fut bouffonne , bisarre , naturelle ; elle ne vous en ressemble pas moins : en voilà assez pour un pere qui ne m'a jamais paru affolé.

Je tiens une grande rigueur à Me. votre femme pour l'empêcher de venir ici : elle m'assure que Me. la maréchale & Me. la D. de Guiche y consentent : j'ai répondu que je voulois voir ce consentement par écrit.

Le roi fait à son ordinaire : mais il est triste & enrhumé.

Me. de Mantoue est à Vincennes. Elle verra , je crois , le roi dans ma chambre , quand son exil sera fini : on dit qu'elle est embellie & fort sage : du reste , elle est princesse , Lorraine , & inutile : on commence déjà à la décrier : vous connoissez notre cour.

ce 29 mai , à St. Cyr.

Il n'étoit question , hier au soir , à la cour que de Mlles. de Noailles : l'ainée avoit été diner à Meudon avec Me. la D. de Bourgogne : Mr. le dauphin ne pouvoit tarir sur ses louanges. Mlle. d'A-

yen se contenta d'aller voir M. le duc de Bretagne : il lui prit son éventail & le déchira d'un bout à l'autre ; Mlle. d'Ayen lui en donne un coup de toute sa force ; & le prince le lui rendit par un coup de pié dans le ventre. Me. de Ventadour les sépara , & rendit un éventail à Mlle. votre fille : ainsi finit le combat.

On dit par tout Paris que la paix a été signée le 24 : il n'y a pas d'apparence , puisque le roi n'en fait aucune nouvelle.

L'évêque de Limoges m'écrit que vous vous êtes fait adorer en Limosin. J'ai vu , ce matin , M. le cardinal en bonne santé , malgré deux mille pauvres qu'il s'est chargé de faire subsister. Je mange du pain d'avoine : il est très bon : ce ménage n'est pas considérable : mais cela épargne l'espece du froment : Adieu , mon cher duc.

L E T T R E L X I X.

à Versailles , ce 3 juin.

1709.

ME. LA D. de Noailles , chez qui nous dinons , vient de me donner votre lettre du 24 , la première que vous m'avez écrite. Nos malheurs augmentent tous les jours : nous ne pouvons ni faire la paix , ni faire la guerre : vous apprendrez ce que M. de Torcy nous a rappor-

té, qui a donné de l'indignation à tout ce qui a une goutte de sang François. J'ai vu donner les ordres pour que vous foyez bien informé de tout, & qu'on vous consulte sur les troupes qu'on veut vous donner, & sur l'usage que vous croirez en devoir faire. Le Ml. de Boufflers seche de ce qui se passe ; je n'ose entrer dans le détail, je n'ai pas la force de traiter les bagatelles : ainsi il vaut mieux finir, sans vous dire même, comme je suis pour vous, car vous devez le sçavoir. Vos aimables enfans sont avec nous. Adieu, mon cher duc.

L E T T R E L X X.

1709.

à St. Cyr, ce 9 juin.

JE NE fais si votre courier me fera avertir de son départ : je vais vous écrire comme si je le savois.

Votre situation est en petit ce que celle du maréchal de Villars est en grand. On prétend que le Dauphiné & l'Allemagne sont mieux. Quant à la mauvaise commission que le roi vous fit envisager quand vous partites d'ici, il n'en est plus question. La paix ne se fait point : & quand elle se feroit, le roi d'Espagne ne veut point revenir ; mais le notre,

après avoir lu votre lettre , m'a donné ordre de vous mander qu'en aucun cas vous ne seriez employé pour un tel personnage : il m'effrayeroit très fort ; ce n'est pas un Bourbon qu'il vous convient de détrôner.

Votre lettre m'a paru belle & bonne. On est très persuadé des sentimens qui y sont. Vous ne pouvez croire à quel point ils deviennent rares : & j'en suis si effrayée , qu'à peine comptai-je présentement nos autres maux. Comment sauvera-t-on la France , s'il n'y a plus de François ?

Quand on a su que le roi refusoit les indignes propositions de paix , que les ennemis ont faites à Mr. de Torcy , tout le monde a applaudi & demandé la guerre : mais ce mouvement n'a pas duré , & l'on est bien vite retombé dans cet abattement que vous avez vu , & qui vous indignoit.

Quand vous étiez ici , combien de fois avez-vous entendu dire : pourquoi nous laisse-t-on de la vaisselle d'argent ? le roi nous feroit plaisir de tout prendre. Depuis que les plus zélés en ont donné l'exemple tout est consterné ; on murmure : on trouve que c'est au roi à commencer à se retrancher : on lui plaint toutes ses dé-

penſes : les voïages des Marly ſont la cauſe de la ruine de l'état : on voudroit lui ôter ſes chevaux , ſes chiens , ſes valets : on attaque ſes meubles : en un mot , on le veut dépouiller le premier. Où ſe font ces murmures ? à ſa porte : par qui ? par des gens à qui il a tout donné. Pour moi , on veut me lapider , parce qu'on ſuppoſe que je ne lui diſ rien , comme ſ'il n'ouvroit pas lui même toutes les lettres , & ne donnoit pas lui-mêmes ſes ordres.

Cépendant le roi a diminué ſa table de Marly : il a envoyé ſa vaiffeſſe d'or à la monnoye il met ſes pierreries entre les mains de M. Desmaretz , pour les engager , ſi on le peut ; mais on ne veut compter que ce qu'il ne fait pas. Je vous avoue que de telles diſpoſitions me glaçant le ſang dans les veines , & que vous me ſeriez bien néceſſaire ici.

Le déchaînement contre l'homme , que vous ſçavez , augmente tous les jours , & vient juſqu'au maître : il ne peut ſe réſoudre à le ſacrifier , parce qu'il lui fait pitié , & qu'il ſe met en pieces préſentement pour le ſervice.

Les enfans du roi paroiffent plus ſenſibles à l'état des choſes. Le dauphin parle davantage & écoute : il porte même au roi les plaintes qu'il a reçues : mais

après tout cela , il dit , j'ai parlé , & fait par-là encore plus blâmer son pere.

La D. de Bourgogne est dans une tristesse qui passe la mienne : c'est sa pente naturelle ; & elle connoit trop le fonds & les circonstances de son état. Elle aime le roi , elle aime son mari , elle aime son pere , elle aime sa sœur ; tous ces endroits-là lui fournissent assez de matière à ses chagrins , sans compter ceux de la journée , qui est si longue à passer.

D'un autre côté , Mr. le maréchal de Villars veut se faire valoir , & gronde de n'être pas premier gentilhomme de la chambre. Le maréchal de Boufflers seche d'affection pour le roi , & de zèle pour la France , mais il veut trop de perfection , pout nous convenir ; & à force de demander , il se mettra en état de ne rien obtenir. Je lui conseille un peu plus de ménagement ; mais ses principes n'en admettent point , & sont trop durs pour la foiblesse des hommes. Je serois bien fâchée que vous allassiez à Madrid ; il n'y a plus rien à faire en ce péis-là ; vous vous y perdriez sans les sauver.

Je n'ai pas encore lu le manifeste de Manfera , & je l'ai laissé à Versailles.

Nos princes n'iront point à l'armée : on se trouve trop incertain sur les subsistances.

Le chevalier de St. Georges va en Flandres , si on peut lui donner de quoi partir , & mêmes quand on ne lui donneroit pas : nous ne péions plus la reine : tout est à l'extrémité.

J'ai été des premières à envoyer ma vaisselle ; vous y perdez plus que moi : & vous ne vous y seriez pas opposé ; il y en a pour treize ou quatorze mille francs. S'il n'y avoit qu'à manger sur de la fayance , nous en serions quittes à bon marché.

Le chevalier de la Vrilliere se meurt à Strasbourg.

Les ennemis se sont crus si sûrs de la paix , qu'ils en ont signé les articles avant de se séparer , & ont fait partir six ou sept courriers pour en donner part à leurs allies. Il en passa un par ici pour porter cette nouvelle en Portugal , & il nous demanda un passe-port.

Il me paroît qu'on donne tous les ordres possibles pour les blés : il en est arrivé à Dunkerque ; il en vient de tous côtés ; il y en a beaucoup sur le port à Paris ; cependant le pain ne diminue point ; il y a souvent du desordre dans les marchés. On vient de donner un arrêt pour qu'il n'y ait plus que de deux sortes de pain , & un bis pour les pauvres qui sera un peu cher : il faut consulter là-dessus tant de

gens , que tout se fait trop lentement ; & la jalousie entre les magistrats y contribue encore.

On est un peu scandalisé , à la cour , des caresses que M. le dauphin fait à M. de Vendôme à Meudon ; notre princesse , soutenant son caractère , ne s'est pas pressée d'y aller.

Le roi , pour faire sa cour à M. la D. de Guiche , a gardé son mari ici , le plus long-tems qu'il a pu ; mais enfin il a fallu qu'il partît.

à Versailles , ce 10 juin.

En entrant hier dans ma chambre au retour de St. Cyr , je trouvai sur ma table une lettre de M. de Chamillart , qui m'apprenoit sa disgrâce. Le roi l'a accompagnée de toutes les marques de bonté qui lui ont été possibles. C'est Mr. de Beauvillers , qui lui en porta la nouvelle. Il ira où il lui plaira , pourvu que ce ne soit pas à la cour ; il a une très grosse pension ; une pour sa femme , celle de son fils conservée , il aura la survivance de la charge de Cavoye.

Mr. Voisin est arrivé ce matin ; le roi lui a déclaré le choix qu'il a fait de lui pour cette place ; je le plains plus que son prédécesseur.

C'est MONSIEUR , qui a achevé de déterminer le roi.

Ménagés votre santé , je vous en conjure. Vous n'êtes pas si robuste par le corps que par l'esprit. Adieu , je n'en puis plus. Je compte sur vous , mon cher duc , comptez sur moi.

L E T T R E L X X I.

1709.

à St. Cyr , ce 22 Juin.

LA SUITE vous aura fait voir , mon cher duc , que j'étois mieux informée sur la paix , que votre ami de Rotterdam ; nous ne l'avons point, cette malheureuse paix ; & notre état est encore plus triste , que si nous l'avions. On est bien desespéré de la savoir rompue ; on auroit été bien affligé de se soumettre à de telles conditions ; la guerre vaut encore mieux que la honte.

Je crois que la guerre vous fera perdre deux de vos bons amis , M. le Ml. de Boufflers , & moi , qui séchons de tout ce que nous voyons de lâche , & de tout ce que nous craignons de funeste. J'y pourrois ajouter une personne qui se pique d'être votre amie ; c'est Me. la D. de Bourgogne ; elle est un peu plus triste que moi : il s'y joint un soupçon de grossesse ; & dans l'état où nous sommes, faire des princes, c'est presque faire des malheureux. Je

suis bien de votre avis sur nos princes : tout bien considéré , il est encore meilleur qu'ils n'aillent pas à l'armée que d'y aller : ils la ruineroient & ne la ranimeroient pas.

Je ne crois pas qu'il ne se passe rien en Allemagne. Le Ml. de Bervvick paroît assez tranquille de son côté , & croit avoir fait de bonnes dispositions. Nos grandes inquiétudes sont pour la Flandres : le grand nombre de nos ennemis m'épouvante ; mais je voudrois bien qu'il n'épouvantât que moi , & que les officiers généraux ne recommençassent pas les discours de l'année passée.

Me. la pr. des Ursins n'est point chassée ; mais les choses pourront bien se tourner de façon qu'elle sera obligée de laisser le roi & la reine entre les mains des seuls Espagnols , auxquels elle sera toujours suspecte.

Il me paroît qu'on songe à vous fortifier : vous n'avez pas besoin d'être exhorté ni excité : & je suis bien persuadée que vous n'oublierez rien pour le service du roi : vous sçavez , que dans les grands malheurs , ne faire que son devoir c'est ne pas le faire. J'espère que notre ministre fera autant de vos amis que des miens : il ne sauroit faire aussi mal sa charge , que son prédécesseur qui étoit

tombé dans un abatement, dans un mépris qui le rendoient inutile. Je ne vois personne qui n'approuve ce changement. Le disgracié le porte avec fermeté : je suis persuadée qu'il s'en consoleroit, s'il n'étoit environné d'une famille desespérée : il n'a pas même la consolation d'être content de M. de la Feuillade, comme il le fut quand il quitta les finances : car la Feuillade n'a rien fait qui vaille dans cette occasion-ci.

Me. la pr. de Conti a fait offrir à Me. de Dreux un appartement à l'hôtel de Conti, & sa table, toutes les fois qu'elle voudroit : je ne connoissois point cette grande amitié : ce n'est peut-être qu'une générosité. Le roi se porte très bien : l'extérieur est comme vous le voiez du lieu où vous êtes : l'intérieur n'est pas toujours tranquille : mais le courage & l'occupation le soutiennent, & plus que tout cela, la confiance en Dieu.

Il ne me paroît pas que l'on compte que votre rôle doive être si petit : il est de notre intérêt, autant que de celui de Philippe V, de soutenir l'Espagne, tant que la guerre durera.

Me. votre femme ne me quitte guerre : nous avons six Noailles à la cour : la marquise de la Valliere a été obligée de quit-

quitter Marly , pour aller chercher de l'argent à Paris ; ce qui ne se trouve pas fort aisément. La ressource de la vaisselle d'argent n'a pas été jusqu'ici bien grande ; mais elle étoit absolument nécessaire dans un commencement de campagne ; les quatre cens mille francs de vaisselle d'or ont fourni de quoi envoyer de petits secours ; ce qu'on a porté de vaisselle d'argent va à quatorze cens mille francs ; c'est toujours quelque chose , en attendant que les monnoyes fournissent davantage. La vaisselle que l'on vend fait du bien au roi par le cinquieme qu'il gagne sur l'augmentation des especes ; ce qui me fait espérer qu'à la fin on la défendra tout-à-fait. Que n'en sommes-nous quittes , pour manger toute notre vie dans de la fayance ?

M. le D. d'Orléans paroît dans un très grand chagrin ; les uns disent que c'est parce qu'on ne le consulte pas ; les autres prétendent qu'il voudroit commander en Flandres ; d'autres disent que ce n'est que sur le rang de ses filles , & d'autres n'y croient pas de plus grand mystère , que la contrainte d'être quelquefois à Marli aimant mieux que jamais les libertinages de Paris.

On a été très content du mandement

Tom. V.

F

que Mr. le cardinal a fait pour les prieres publiques.

Le roi nomma hier pour abbesse de Maubuisson Me. de Chateau-morand.

Le chevalier de St. George est parti pour l'armée , avec un équipage au-dessous même de cette dignité ; il a réglé son ordinaire , à une livre de viande par tête ; vous ne l'en estimerez pas moins. Adieu , mon cher duc ; je suis aujourd'hui dans une langueur qui ne m'auroit pas permis d'écrire de ma main. Mon amitié pour vous n'est ni moins vive , ni moins tendre , ni moins courageuse.

L E T T R E L X X I I.

1709.

A St. Cyr , ce 30 juin.

C'EST être trop modeste de ne vouloir pas d'un personnage important quand on est général , & général d'une armée qui sera bien-tôt assez nombreuse. Le roi m'a paru bien aise de vous avoir destiné , à un bataillon & un escadron près , le même nombre de troupes que vous demandés. Il est bien content aussi de vos arrangemens , de votre prévoyance ; enfin il vous a donné des louanges ; & il n'en sort gueres de la bouche des rois.

Me. la D. de Noailles est une vive sollicitieuse des commissions que vous lui donnez ; elle m'importuna bien , hier , sur votre Mr. de Fimarcon ; elle voulut absolument que je le visse au travers de tout ce que vous sçavez qui remplira ma chambre à Marly , le roi , Me. la D. de Bourgogne , le piquet , une médecine , tout cela ne l'arrêtoit point , tout devoit céder à M. de Fimarcon , il arrive ; & nous serons peut-être assez embarrassés l'un de l'autre.

M. Chamillart soutient avec courage le changement de sa fortune. Non , je ne le trouverois pas à plaindre , si sa famille pensoit comme lui ; mais il est le seul de son sang , qui ait quelque fermeté. M. Voisin commence très bien ; & tout ce qu'on dit de son exactitude fait voir que l'autre ne fesoit presque plus rien ; Me. Voisin prétend être fort de vos amies ; je ne sçais si elle se vante ; mais je desire fort que ces gens-là vous aiment & que vous les aimiez ; j'y contribuerai autant que je le pourrai. M. le Ml. de Boufflers ne veut pas absolument qu'ils se parlent ; je le voudrois aussi absolument que lui , mais j'y trouve plus de difficultés.

Tous les bons François ont senti , com-

me vous , la dureté des conditions de la paix qu'on vient de rompre : mais il est difficile de soutenir la guerre , quand on n'a ni blé , ni argent. La famine vient si directement de Dieu , qu'il me semble que c'est une preuve qu'il veut que nous soyons accablés , soit par la paix , soit par la guerre.

Me. la D. de Bourgogne est grosse : C'est encore un contretems dans la conjoncture présente : sa tristesse acheve de me consterner.

On commence à croire que les ennemis n'attaqueront point le Ml. de Villars : il est si bien retranché , qu'ils feroient une imprudence : le parti qu'ils prendront ne nous fera peut-être pas plus avantageux : car on dit qu'une armée demeurera devant la nôtre , & que l'autre entrera en France ; je n'en dirai pas davantage , ne pouvant souffrir que les femmes parlent de guerre.

Vous n'avez jamais vû un tel vacarme dans le salon de Marli , qu'il y en a eu sur l'évacuation des troupes d'Espagne. Je ne sçai par la faute de quel ministre on sçut que les avis avoient été partagés là-dessus dans le conseil , les uns soutenant que la paix ne pouvoit jamais se faire sans le renoncement de l'Espagne ,

les autres , que quand cela seroit vrai , il ne falloit la céder que le plus tard qu'on pourroit. M. le D. d'Orléans , M. le maréchal de Boufflers soutenoient ce dernier parti , & Mrs. de Beauvilliers & de Chevreuse étoient pour le premier : car M. de Chevreuse s'est fourré plus avant que personne , à ce voyage-ci , dans toutes fortes d'affaires , & si fort dans le monde , qu'il a joué après minuit avec Me. la D. de Bourgogne dans le salon.

Je n'ai pas fait de même , & je n'ai jamais eu moins de monde : quoique notre séjour de Marli ait été bien long , je suis presque toujours demeurée dans ma petite chambre , où il n'est guere entré que notre languissant piquet & *les princesses de mon sang* : mais à propos de ces princesses , n'oubliez pas que Me. de Caylus fait un grand personnage , & tient intimement à nos deux principaux ministres.

J'avois proposé , dès que vous étiez ici de voir Me. votre mere à St. Cyr : je n'en ai pas eu la force. Nous ne vivons pas , dans l'attente continuelle des nouvelles de Flandres : le M^r. de Villars s'y conduit fort bien jusqu'ici , & est très approuvé , hormis de quelque officier général qui n'approuve rien.

La petite armée d'Allemagne a pensé

être noyée : elle a été bien vite à Strasbourg : & on alloit le lendemain en bateau dans le camp. M. le Ml. de Ber-
vvick ne paroît pas inquiet de sa situation. Le chevalier de St. George commence bien : il se fait aimer de tout le monde.

Il n'est pas nécessaire , mon cher duc , de vous recommander de faire le mieux que vous pouvez : je suis sûre que vous irez plus loin que nos idées ; vous devez être content de ce que votre maître pense sur vous : il soutient les revers avec courage , & juge des services avec discernement.

MONSEIGNEUR entre dans les affaires , & s'en occupe plus qu'il n'a jamais fait. Le roi & le public le voient avec plaisir : aussi ira-t'on diner jeudi à Meudon : je ne serai pas de cette promenade : il n'y a plus que St. Cyr , qui convienne à mon âge , à ma santé , & à mon humeur.

L E T T R E L X X I I I .

à Versailles , le 10 juillet.

1709.

MR. DE Fimarcon m'a paru content du nombre & de la qualité des troupes qu'on vous donne , & je vous trouverois bien , si vous aviez de quoi vivre ; c'est ce qui manque par-tout ; car nous avons de bonnes armées. Le Ml.

de Villars voudroit encore quelque infanterie ; M. le Ml. d'Harcourt ne demande rien ; & M. le Ml. de Bervvick est content ; mais cette disette est partout.

On ne comprend rien à ce qui se passe à Paris ; il n'y eut jamais tant de blé sur la riviere , ni dans les marchés ; & cependant le pain augmente tous les jours , & le peuple , par conséquent , toujours prêt à se mutiner. On y apporte tous les remèdes qu'on imagine ; & jusqu'ici , ces remèdes ont aigri le mal. Les magistrats ne sont point d'accord. Il n'en a pas été ainsi à Rouen , où il y a eu une sédition. Le premier président , l'intendant , & l'archevêque se sont unis , pour aller au bien ; M. de Luxembourg les a secondés ; tout paroît fini , de ce côté-là , pourvu qu'on soutienne une manufacture , dont la chute est la cause de la révolte.

Nous croions aussi que tout sera bientôt apaisé en Languedoc.

La paix sera plus difficile à établir dans la *cour* à M. le D. d'Orléans. Le pauvre Longe-Pierre a perdu son procès ; mais ce qui vous surprendra , c'est que Mlle. de Seris a pensé comme Mr. le C. de Noailles , qui m'a dit ce matin que le précepteur , qu'elle a protégé , est un saint.

Mr. Chamillart tient des discours admirables : il dit que le roi ne pouvoit faire que ce qu'il a fait , & que le déchaînement du public étoit trop grand & trop général pour y résister : il demande à voir le roi en particulier , & lui écrit des lettres fort tendres : cependant il fait ses visites dans Paris avec le comte de Bergneich , qui doit y demeurer quinze jours pour les affaires d'Espagne.

Mr. de Polignac a épousé cette nuit Mlle. de Mailly : il ne sçait pas les tendresses que vous avez pour elle : on ne peut être plus jolie qu'elle l'est : Dieu veuille qu'il la possède en paix ! Notre princesse a été bien aise d'avoir une nôce , qui lui a donné le plaisir de veiller toute la nuit.

Le siege de Tournai me fait respirer : on prétend que c'est ce qui pouvoit nous arriver de mieux : il est à desirer qu'il dure long-tems : la garnison n'est pas forte : il y a bien des munitions de guerre & de bouche : l'argent manque : on y fait de la monnoye. L'évêque fait des merveilles : l'inondation va bien : Surville * fera son possible pour imiter notre Romain † :

* Le marquis de Surville ne se rendit que faute de vivres.

† Le maréchal de Boufflers.

mais il sera plus rudement assiégé : on ne croit pas qu'il soit secouru.

On vous aura mandé la petite action d'Artagnan *. Il me paroît qu'on est content des beaux commencemens de M. Voisin : Me. sa femme est en passe d'être ma favorite : je lui ai présenté & recommandé la D^e. de Noailles.

Le roi nous donna lundi à dîner à Trianon : vous y aviez trois sœurs , & une femme. Les caresses , que M. le dauphin continue de faire à M. de Vendôme , scandalisent tout le monde : il lui donne un logement marqué à Meudon , dans ce nouveau palais qu'on montre à tout ce qui y va : de sorte que c'est une occasion qui se renouvelle tous les jours.

La voix publique de l'armée dit beaucoup de bien du M^r. de Villars : il y a toujours quelque envieux , qui chante un couplet insolent.

Il faut finir par ce qui vous plaira le plus : c'est que le roi est en parfaite santé , & je vous assure , fort content de vous. Jeme porte affés bien pour mon âge : plus je vois les hommes , plus je vous estime :

* Depuis maréchal de Montesquiou. Il força 1600 hommes retranchés à Varneton , en prit 800 , & n'en perdit que 2.

je suis très fâchée , qu'il y en ait si peu qui vous vaillent.

L E T T R E L X X I V .

1709.

à St. Cyr , ce 28 juillet.

JE CROIS que votre courage vous trompe , quand vous espérez des ressources ; si vous faites réflexion aux malheurs qui nous sont arrivés à la guerre depuis plusieurs années , & à la famine présente qui y met le comble , je ne comprends point qu'on puisse éviter une paix aussi affligeante , que celle qu'on nous offre. La disette de blé & d'argent met à bout les sentimens les plus courageux , & toute la capacité de nos héros. Le Ml. de Villars , par sa bonne conduite , a arrêté les ennemis , & a changé leurs desseins ; mais il se voit toujours prêt à périr , faute de subsistance. Vous éprouvés , de votre côté , la même extrémité. Il est pourtant bien vrai que nos affaires changeroient de face ; si la recolte des petits grains fesoit diminuer le prix du blé , s'il n'arrive rien en Flandres de plus fâcheux que la prise de Tournai , & même de quelque autre place , & si vous vous soutenez un peu en Espagne.

Tout le monde est persuadé qu'il y a

plus d'argent à Paris , qu'il n'y en eut jamais. Si Mr. des Marêts , par l'anéantissement des billets de monoye , pouvoit rétablir quelque crédit , nous aurions le tems de nous arranger pour la campagne prochaine. Je suis persuadée que M. Voisin servira très utilement. M. Chamillart a tout perdu par son opiniâtreté ; il vouloit absolument compter sur la paix , & n'avoit fait aucun préparatif pour la guerre ; c'est ce qui nous met dans la dangereuse situation où nous sommes. Ce pauvre homme n'est bon que dans le commencement de toutes choses ; il ne conduit pas mieux sa disgrâce que sa fortune ; il veut voir le roi ; il se pare de la bonté qu'il lui a marquée ; il se donne , ou se laisse donner l'air d'un retour qui n'est pas prêt ; mais qui ne laisse pas de nuire à ceux qui sont en place ; de là , ces changemens continuels de nos ministres , qu'on fait à Paris. Vous croiez bien que Me. de Bourgogne a vu l'article de votre lettre qui la regarde , & qu'elle n'y a pas été insensible ; elle est présentement dans son lit pour quinze jours , parce que c'est le tems qu'elle se blessa la dernière fois.

Je ne sçais ce que c'est que cette lettre , que la reine d'Espagne a écrite à M.

le duc de Savoie : ce prince commence à s'ébranler : M. de Bervvick n'en paroît pas inquiet. Les Espagnols ne sont pas des traîtres : & je compterois beaucoup sur l'affection qu'ils ont pour leur roi , s'ils n'étoient sans argent , aussi bien que nous : ils perdront en M. Amelot , qui m'a paru bien habile dans tout ce qui s'est passé , depuis qu'il est ambassadeur. Me. la pr. des Ursins ne revient pas encore : mais elle pourra bien devenir suspecte aux Espagnols : on se déchaîne contre elle : mais je suis témoin que sa conduite a été bien droite & bien noble.

Un évêque de Normandie , je crois que c'est M. de Lizieux , (il s'appelle Nêmond) aiant sçu que trois bataillons passoient , & se trouvoient sans subsistance , il a envoyé mille francs à chaque bataillon. Mon archevêque de Rouen s'est jetté bravement au milieu de trois mille séditieux , & a contribué à les appaiser : mais , ce qui est encore plus beau , c'est que le gouverneur , l'archevêque , le premier président , & l'intendant sont très unis pour bien servir le roi. Il n'en est pas de même à Paris : nos magistrats sont de différens avis sur ce qu'il y auroit à faire pour le pain , dont le prix augmente tous les jours : le peuple est toujours prêt.

à se mutiner. Je sèche à vue d'œil : mais je ne me porte pas trop mal : je suis un peu moins triste : & j'espère davantage : le siège de Tournai va son train : la garnison fait des sorties vigoureuses : l'inondation va à merveilles.

Adieu, mon cher duc : oui, certainement, je compte sur votre sincère attachement pour moi, & je vous regarde comme le meilleur de mes amis. Nous en avons un qui est en mauvais état, c'est notre maréchal de Boufflers : il ne guérit point : l'agitation, où il est continuellement, suffiroit pour le tuer.

LETTRE LXXV.

à St. Cyr, ce 31. Juillet. 1709.

JE COMPRENDS aisément, Monsieur le duc, que vous avez bien des affaires : un général en a, quand les choses sont dans le train ordinaire : à plus forte raison, quand il faut penser à tout, prévoir tout, craindre tout, réparer tout, & faire toutes sortes de métiers : on est bien persuadé ici, que vous ne négligés rien.

Les troupes, laissées en Espagne, ont partagé tout le monde : les uns prétendent qu'en les retirant, nous nous attirons encore une guerre avec l'Espagne : les au-

tres croient , que nous n'aurons jamais la paix, qu'en abandonnant l'Espagne de bonne-foi , & que cette paix est d'une nécessité absolue & présente.

J'ai souvent fait la même réflexion que vous sur le siège de Tournai : il faut être bien mal pour sentir un tel soulagement ! mais enfin Dieu a voulu nous réduire à cette extrémité. Cependant je ne serois pas sans espérances , si nous avions de l'argent : mais il n'y a plus de crédit : & je crois qu'il ne peut se rétablir , que par d'heureux événemens qui ne sont pas vraisemblables , ou par une paix qui ne paroît pas s'approcher.

Notre cour est toujours fort triste : & dans ce salon, où l'on ne parloit que de milliers de louis jettés sur une carte , de carosses , de chevaux , on ne parle plus que de blé, d'orge, & d'avoine. On est fort occupé du soulagement des peuples : mais jusqu'ici ce qu'on fait pour eux les irrite : il y a des gens de mauvaise volonté , qui les excitent au murmure. Me. la D. de Bourgogne est très mélancolique : elle est grosse dans un mauvais tems : elle est si sensible ! Vous voiez ce qu'il en coute à la reine d'Espagne : en quelque pitoiable état qu'elle soit , je suis fâchée de la mort de l'infant : c'étoit encore un engagement pour les Espagnols.

Le roi est plus mécontent que jamais de son archevêque : il vous désiroit , il y a quelques jours , pour lui parler : & je ne vous désire point du tout pour une telle commission : c'est toujours sur la même matiere. Adieu , mon cher duc : je suis assez bien depuis hier : je ne pourrois pas vivre plus lon-tems que je fais , quand j'aurois une forte santé & toute sorte de bonheur. Ne faites point de vœux pour moi : ils ajouteroient, peut-être , quelques jours à ma vie.

LETTRE LXXVI.

à Versailles, ce 2 septembre. 1789.

NOUS sommes souvent convenus ensemble des raisons que nous avons de nous pas écrire souvent : & je crois l'amitié, qui est entre nous, trop solide pour avoir besoin de ce secours pour se soutenir. Je conçois que vous ne respirez pas : & j'aimerois bien mieux, Monsieur, que vous donassiez quelques momens à l'amusement, qu'à vous fatiguer à me lire ou à me répondre.

On nous annonce souvent ici la mort prochaine de l'archiduc ; mais , outre qu'il ne faut désirer la mort de personne , il n'est pas bien décidé, que celle-là nous fut avantageuse.

Dieu nous a protégés du côté de Mr. d'Harcourt : il paroît qu'il y avoit un grand concert entre nos ennemis, pour entrer chez nous par ce côté-là : on parle d'une cassette de M. de Mercy , qui nous apprendra, avec l'almanac, qu'il y a bien des trahisons en campagne.

à St. Cyr , ce 3 septembre.

Vous ne serez pas surpris, mon cher duc, que je commence ma lettre dans un lieu , & que je la continue dans un autre : je ne fais où elle s'achèvera.

Dans cette intervalle, nous avons appris que la citadelle de Tournai a capitulé , le dernier jour d'août. Le Ml. de Boufflers soutient , le plus qu'il peut , la défense de M. de Surville : & M. le Ml. de Villars l'attaque hautement : quand on a pour soi le défenseur de Lille , on n'est ni à plaindre ni à blamer.

Comme il y a bien craindre une bataille , le roi a envoyé le Ml. de Boufflers à Bavai pour les accidens qui pourroient arriver au Ml. de Villars. Notre ami s'offre à être l'aide de camp de son cadet : Villars ne devoit pas être fâché que Boufflers fut à une aîle : je ne fais comment tout cela se démêlera. Nous jouerons gros jeu dans cette bataille, mon

cher duc : il n'y a que Dieu, qui sache ce que nous allons devenir.

La misère viendra bientôt jusqu'à nous : on n'a pas un sou : le blé enchérit tous les jours : vous seriez pénétré de la douleur du roi & de son courage.

Le respect que je dois à M. le D. d'Orléans fait que je ne dis pas un mot sur son affaire. Je vois avec déplaisir le tort qu'elle lui a fait dans le monde. D'un autre côté, il mène une vie scandaleuse & publique : le roi en souffre, par amitié pour lui, par aversion pour le désordre, & par la délicatesse de conscience. Votre projet a été trouvé bon & beau, bien détaillé : mais les moyens manquent de tous côtés. Je ne fais ce qui est le plus à plaindre, ou de servir de loin avec les peines que vous avez, ou de voir de près l'état où nous sommes.

On vous aura mandé la triste aventure de Me. de Beaumanoir : elle va aux eaux de Bourbon : Me. de Champeron la suit. Il me paroît qu'elle n'est gouvernante de Mlle. de Noailles qu'*ad honores* : bagatelle, en comparaison des autres peines qui nous accablent.

Vous aurez appris la désolation de la duchesse d'Albe. Je suis très contente de Me. de Châtillon : & il me semble que la

De. de Noailles s'en accomode fort bien; au reste, elle fait la vie du monde la plus innocente; elle passe les jours dans sa chambre, ou à St. Cyr; elle travaille; elle chante, & il me paroît qu'elle aime mieux être chez elle, que dans le monde.

Le roi reçoit très bien vos complimens: il est persuadé de votre attachement pour sa personne, & de votre mérite. Me. la D. de Bourgogne se piqué d'être la meilleure de vos amies. Je n'ose parler de moi après de tels personnages; vous sçavez à quoi vous en tenir.

L E T T R E L X X V I I.

à St. Cyr, ce 14 septembre.

1709.

LA nouvelle de votre petite victoire * arriva hier à Versailles, un quart d'heure après celle de la perte de la ba-

* M. le D. de Noailles, aiant fait en Catalogne une marche secrete, pour surprendre deux régimens des ennemis qui étoient dans Figuières, les trouva sortant de ce quartier. Il les chargea, à la tête de six escadrons, & les tua, ou les prit tous. Le 2 septembre, il surprit dix-huit cens chevaux campés entre Palau & Santa Eugenia, à demi portée du canon de Gironne: il en tua deux cens, & mit le reste en fuite: le général de la cavalerie palatine fut fait prisonnier.

taille * en Flandres. Vous jugez bien, mon cher duc, qu'on fut plus sensible à la douleur qu'à la joie ; cependant j'entendis dire au roi, que ce que vous aviez fait étoit bien pensé, bien conduit, & bien exécuté. M. Voisin m'en avoit écrit à peu près de même, en m'envoyant ici le détail de cette action.

Vous croirez aisément que je suis un peu abatus des scènes que j'ai effuïées depuis trois jours ; l'intérêt général ne m'est pas indifférent ; & je ne suis gueres moins sensible à celui des particuliers.

J'ai été témoin de la désolation de la plupart des meres & des femmes des tués ou blessés, qui jusqu'ici ne sont pas en grand nombre, pour une bataille qui a duré huit heures, & qui s'est passée de part & d'autre avec un courage qui alloit à l'acharnement.

De la manière dont on compte le détail, nous l'aurions gagné sans la blessure de Mr. le Ml. de Villars ; l'aîle, qu'il commandoit, plia dès qu'il l'eut quittée ; on y envoya de l'infanterie ; & par-là on dé-

* De Malplaquet, entre Mons & Bavay. Le champ de bataille couta aux alliés trente-mille hommes tués ou blessés : „ encore une victoire, „ telle que celle-ci, dit un Hollandois. & nous „ sommes perdus.

garnît un endroit que les ennemis occupèrent bien vite. La blessure est dangereuse , & j'ai grand'peur , que nous ne le perdions : je n'ai pas entendu ni à la cour, ni à l'armée, qu'on ait donné un seul blâme à toute sa conduite : il avoit reçu le Ml. de Boufflers d'une manière , qui a bien augmenté l'estime que j'ai pour lui , je veux dire pour le Ml. de Villars : car celle , que j'ai pour l'autre , est au comble , depuis Lille.

Il s'est battu, comme s'il avoit eu une réputation à commencer : il s'est aquis une gloire dont assurément il n'avoit pas besoin : point de régiment, à la tête duquel il n'ait donné. Il alloit à la charge avec la férocité d'un lion , & donnoit ses ordres avec le sang-froid d'un philosophe en robe de chambre.

Mr. d'Artagnan * a eu trois chevaux tués sous lui : & sa conduite a égalé son courage. La fièvre n'a pas empêché le roi d'Angleterre de faire des merveilles.

Le Ml. de Boufflers a écrit une lettre au roi, dont on m'a dit qu'on donnoit des copies : quelqu'un vous l'enverra avec la liste des tués ou blessés, qui sera sans dou-

* Il fut fait maréchal de France , & prit le nom de maréchal de Montesquiou.

te plus longue , quand on aura su un plus grand détail.

Je suis bien affligée de l'état de Me. de Dangeau : il n'y a guere d'apparence que son fils * en revienne.

Vous serez sans doute instruit de tout ce qui regarde mrs. vos beaux-freres. Notre princesse a rempli dans cette occasion , comme en toute autre , la bonne opinion que vous avez d'elle.

Vous croiez bien que je suis un peu languissante & que j'ai eu besoin de la main de Mlle. d'Aumale , pour vous faire une si longue lettre : votre adresse me paroît bien longue. Vous me seriez un secours , & une consolation. Dieu ne le veut pas ; mais il veut bien que je vous aime avec une grande estime & beaucoup de tendresse.

Le Ml. de Boufflers appelle l'action, qui vient de se passer, *illustre & malheureuse*.

L E T T R E L X X V I I I .

à Marly , ce 10 octobre.

1709.

VOTRE courier m'annonce qu'il va partir ; je suis dans le bain. Je ne

* M. de Courcillon , pere de Me. la P. de Rohan : il en fut quitte pour une jambe.

vous écrirai donc qu'un mot, mon cher duc, pour vous dire que tous les déplaisirs qui m'accablent, ne peuvent m'empêcher de sentir quelque joie, en aprenant que vous revenez bientôt. Venez nous aider à supporter tout ce qui nous arrive. Il n'est non plus question de paix, que si l'on étoit au commencement de la guerre. Maréchal arrive en ce moment : il vient de sauver la vie au maréchal de Villars. Tous nos blessés vont bien, & comptent tous d'être ici vers la Toussaint. C'est tout ce que j'ai le tems de vous dire, en vous assurant d'une amitié, trop bien fondée pour finir jamais.

L E T T R E L X X I X.

1709.

à St. Cyr, ce 6 decembre.

VOILA donc la reine d'Espagne en France, pour aller prendre les eaux de Bagnères, qu'on lui a conseillées pour ses glandes qui augmentent tous les jours ! Je n'aime point cette situation pour elle ; les Espagnols ont témoigné quelque crainte que nous ne la gardassions ; nous sommes bien éloignés d'un tel désir. Elle a écrit au roi la plus belle lettre, qu'une femme puisse écrire, pour lui demander l'approbation de son voyage, & la per-

mission d'entrer dans son royaume ; elle mene avec elle M. le P. des Asturies.

On nous avoit mandé d'Espagne que les ennemis avoient abandonné Toledé ; & nous savons que M. de Staremborg s'y fortifie ; ce qui fait bien ou mal raisonner nos politiques , qui ne peuvent comprendre qu'il ait mis assez de subsistance dans cette ville pour pouvoir y demeurer.

Cependant l'archiduc avec mille chevaux va se renfermer dans Barcelonne ; nous voudrions fort qu'il vous rencontrât.

Le maréchal de Villars est à la cour ; il se porte bien ; le chirurgien dit qu'il ne fera ni estropié , ni boiteux.

Le Ml. d'Harcourt & tous ses amis disent qu'il est mieux , qu'il n'étoit avant d'aller en Flandres ; cependant il ne suit le roi que rarement. Le maréchal de Boufflers avoit, hier, le bâton ; le roi s'occupe plus que jamais de ses affaires ; ses enfans s'amusent, le plus qu'ils peuvent , entre Meudon , Marly , les chasses , la comédie , & le jeu , où l'on voit , à ce qu'on dit beaucoup d'or.

On croit qu'on fera , cet hyver , le mariage de Mr. le Duc avec Mlle. de Conti , & celui du P. de Conti avec Mlle. de Bourbon ; c'est Me. la Princesse , & ensuite Me. la Duchesse , qui en ont parlé au

roi: elles esperent finir par-là les procès de la famille. Je ne fais qui conduit la D. de Noailles ; mais elle n'a pas encore été à un seul plaisir. Je vous embrasse bien tendrement , mon cher duc , bien effrée sur la campagne prochaine , & de ce qu'on ne parle plus de paix.

L E T T R E L X X X.

1709.

à St. Cyr , ce 16 decembre.

NO U S attendons de vos nouvelles , Mr. le duc , avec impatience : toute l'attention est présentement pour l'Espagne ; & tout ce qui n'est pas capable d'une profonde politique , désire que l'archiduc soit chassé , & nos princes en repos.

J'y voudrois ajouter qu'ils nous envoyassent de l'argent , des troupes , & des généraux : on regarde ici le voyage de la reine à Bagneres comme un contre-tems : & il se répandoit , hier , un bruit , que les Espagnols n'avoient pas voulu consentir que M. le prince des Asturies passât en France.

Votre maitre se porte très bien, quoiqu'il se plaigne souvent : il a peine à comprendre la moindre différence entre un estomac de trente ans & un de soixante-douze.

Me. la D. de Bourgogne aura dorenavant

avant la disposition des charges de sa maison : le roi lui en a remis le gouvernement : elle est en tout dans une grande faveur : & je commence à espérer que mes projets pour elle réussiront.

Je dinai hier chez M. Desmaretz ; je lui vis des espérances sur le dixieme : on prétend que les Hollandois en sont fâchés , & outrés de ce qu'on a fait sur le commerce.

Il me semble que je ne suis point mal avec Me. la maréchale de Noailles : j'en eus hier deux billets à sept heures du matin.

Nos généraux clopinent assez sagement : j'attendois plus de démêlés : peut-être aussi ne viennent-ils pas jusqu'à moi : qui suis plus farouche que jamais. Adieu , mon cher duc , j'entretiendra jeudi M. d'Aubigny , qui m'apporte une lettre de créance de Me. la princesse des Ursins , avec laquelle je suis encore en commerce. Je me porte bien , rien ne pourroit me faire plus de plaisir , que de vous voir revenir avec de grands services rendus à vos maîtres , dussiez-vous aller labourer vos terres , n'en sortir jamais , n'éprouver que l'ingratitude des rois , & n'avoir d'autre récompense que la gloire sans les honneurs.

L E T T R E L X X X I.

1710.

à Marly, ce 14 mai.

I L ME paroît, mon cher duc, qu'il y a assez lon-tems que vous êtes parti, pour commencer à vous écrire : & il s'est même passé assez de choses nouvelles, pour que je ne sois pas en peine de remplir ma lettre. Le roi a appelé dans des conseils Mrs. le maréchaux de Boufflers & d'Harcourt, & le maréchal de Villars, dans l'intervalle qu'il s'est trouvé ici : il n'y a fait qu'une apparition. M. le dauphin paroît entrer plus qu'à l'ordinaire dans les affaires avec le roi : & il a eu plusieurs conversations avec ces maréchaux de France. L'extrémité de nos affaires se fait sentir de plus en plus ; les ennemis les connoissent, & veulent en profiter sans aucune mesure ; les conditions de la paix sont plus affligeantes que quand vous étiez ici. Cependant je crains que Marlborough, qu'on attend, ne rompe encore cette triste paix, qu'on est contraint de desirer. Le roi d'Espagne y met encore de nouveaux embarras. On ne peut comprendre comment tant d'intérêts différens se concilieront. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est la douleur intérieure

re où est le roi , qui me fait tout craindre , malgré son merveilleux tempérament ; il fut purgé hier , & se porte très bien.

Le blé a diminué à Paris ; les marchés s'y sont passés tranquillement ; & la dernière déclaration produit de bons effets.

Notre Romain ne se porte pas bien ; il sent les conditions de la paix avec ce grand & bon cœur que vous lui connoissés. Le séjour de Marly aiant été prolongé , j'ai rendu une visite à Me. la D. de Noailles. Vous la savez d'humeur à n'avoir pas été insensible à mon empressement. Je la trouvais dans le plus aimable , le plus digne , le plus honnête établissement où une femme puisse être ; elle avoit très bon visage ; son deuil rend son habillement modeste avec une négligence convenable à une convalescente : une vieille dame auprès d'elle ; deux filles travaillant dans sa chambre ; un bel appartement , un très beau jour ; assez de domestiques dans l'antichambre ; enfin j'en fus si frappée , qu'à mon retour , je le contai à bien des dames , qui ne m'en parurent pas si touchées que moi. Notre princesse y vint aussi , & me trouva couchée dans ma niche , & tête-à-tête avec Madame votre femme , qui l'avoit ainsi

desiré , quoiqu'elle n'eût rien à me dire : mais il faut la contenter par ces petites complaisances. Elle me promet fort de ne pas jouer , & me dit ce que vous lui aviez recommandé , qui est très raisonnable : j'y tiendrai la main , autant qu'il me sera possible : elle me persécute pour venir passer la pentecôte à St. Syr.

A St. Cyr , ce 15 mai.

Il ne me fut pas possible d'achever cette lettre.

Le Ml. de Villars partit hier. On disoit que M. le P. Eugene venoit à Lille : mais il est allé à la Haye , dès qu'il a sçu que M. de Torcy y étoit. Je ne doute point que lui & Marlborough ne rompent la négociation qui s'y fait. Le maréchal d'Harcourt est assez embarrassé entre l'envie de partir pour Strasbourg , dans la crainte que les ennemis ne s'assemblent , & la peine de n'être plus ici à solliciter les moyens nécessaires pour faire la guerre : le roi lui a dit d'attendre encore trois jours.

M. Chamillart paroît fort abattu. Je crois y avoir contribué par cette franchise , dont tant d'années , passées à la cour , n'ont pu me deshabituer.

Me voilà bien sortie de ma circonspection sur les écritures : car je n'aime-

rois pas trop , que cette lettre fut vue ; mais , voilà ma dernière imprudence ; j'ai cru encore vous entretenir. Je me porte bien , malgré mes peines , qui augmentent tous les jours par l'état où je vois le roi.

L E T T R E LXXXII.

à St. Cyr , ce 1 juin. 1710.

QUE je suis lassé de vous mander , tous les couriers , que ce n'est point par oubli que je ne vous écris pas , que j'aurois bien des choses à vous dire , mais que je n'en ai guère à vous écrire ! Vous n'êtes pas sans commerce ici , & vous savez mieux que moi ce qui se passe en Flandres. On ne croit pas qu'il y ait de bataille , pour secourir Douai *. Les ennemis sont retranchés , & feront les mêmes manœuvres aux autres places. Albergotti fait , à ce qu'on dit , une belle défense , & aura tenu autant , & plus qu'il ne falloit pour secourir la place. Nos ennemis ne veulent point de paix : les pléni-

* Défendu par le comte Albergotti , lieutenant général , & rendu après 51 jours de tranchée ouverte. Albergotti fut récompensé du cordon bleu & du gouvernement de Sar-Louis.

potentiaires ne reviennent point encore, & passent mal leur tems. Notre cour est comme vous l'avez laissée, les nouvelles tables réussissent à merveilles; & tout le monde est ravi de la liberté que le roi leur a donnée; notre princesse est fort occupée de la sienne, & en fait bien les honneurs; MONSEIGNEUR se partage; il dina avant-hier chez Me. la Duchesse, hier chez Me. de Bourgogne; il est allé aujourd'hui à Versailles dîner avec Me. la princesse de Conti; il va demain dîner à Meudon; c'est ainsi qu'il distribue ses graces, & tient tout alerte, à qui l'aura le plus souvent. Mr. le duc d'Orléans est le plus triste & le plus ennuié; mais un mariage le consolera de tout. Il faut bien vous parler aussi un moment de mon personnage; il est assez abandonné, depuis qu'on ne vient plus chez moi attendre les heures du roi; je me retranche à Me. de Caylus, & aux femmes des ministres, qui me manquent même assez souvent. Je deviens un peu l'objet de la générosité; & il me paroît qu'on se fait assez bon gré quand on me vient voir. Je porte jusqu'ici cette humiliation avec assez de courage: elle sied mieux à ma foiblesse, que la foule qui ne me laissoit pas respirer. Me. votre femme avoit grande envie de ve-

nir à Marly ; elle a souffert mon refus avec une grande douceur. Finirai-je ma lettre , sans dire un mot de M. le C. de Bouillon , fils de souverain , grand prince , & tenant dans le monde la seconde place après la suprême ? sa famille a paru devant le roi ; elle l'excuse sur ce que la tête lui tourne depuis quelque tems ; on vous aura envoyé sa lettre , qui en effet n'est pas bien arrangée ; mais le fond du cœur doit faire pardonner le mauvais stile ; il habite présentement le palais épiscopal de Tournai. La politique devrait s'opposer toujours aux grandes élévations des particuliers , dont on n'est jamais assuré ; cette sottise affaire peut avoir des suites embarrassantes. Adieu , mon cher duc.

LETTRE LXXXIII.

à Versailles , ce 9 juin. 1710.

JE CONNOIS trop votre cœur , Monsieur , pour douter de vos peines & de vos chagrins ; votre situation n'a rien d'agréable. On crie miséricorde à Madrid sur la force que vous donnez à l'archiduc , en ne lui opposant rien ; le roi d'Espagne ne se trouve plus en état d'espérer des conquêtes. De notre côté , nous voudrions bien encore avoir en Flandres le peu de trou-

pes que vous avez. C'est ainsi que tout est forcé par-tout ; nous allons perdre Douai , & attendre ce que les ennemis voudront faire ; & ce qu'ils voudront faire , il nous fera difficile de le parer.

Nous avons pourtant véritablement & réellement une armée belle , bonne , nourrie , péiée , & brave ; & cela n'est plus contesté , même de ceux qui ont prédit tout l'hiver qu'il n'y en auroit pas ; mais cette belle armée est inférieure d'un nombre considérable à celle des ennemis ; ils sont sages , & prennent autant de précautions , que si nous étions puissans ; c'est ce qui a mis le Ml. de Villars hors d'état de rien entreprendre , après les avoir tournés de tous les côtés ; ce général souffre quand il monte à cheval ; je crains qu'il ne nous manque tout-à-fait. Le Ml. de Bervvick va en Dauphiné ; ont dit que Mr. de Savoye ira cette année à l'armée.

Nous ferons des nôces * , mais sans joye & sans dépense , au moins sans joye publique ; car on ne peut en voir une plus grande , que celle de Mr. le duc & de M. la D. d'Orléans , & celle de Mlle. leur fille.

* De M. le duc de Berry avec Mademoiselle.

On croit que le *ministre* d'Antin n'a pas été content de ce mariage , & qu'il auroit eu besoin de la petite consolation de faire Me. de Lesdiguières dame d'honneur ; le roi y étoit tout disposé ; & les ordres étoient donnés au ministre pour aller persuader le mari , quand il vint un avis , que cette dame est du parti qui nous fait tant de peur , & conduite par le chef du parti ; le contre-ordre ne tarda pas. J'étois prévenue d'une grande estime pour cette femme ; & vous sçavez , sur la parole de qui ; j'ai admiré , depuis , mon imbécilité de n'avoir pas soupçonné ce qui nous est revenu ; j'en suis véritablement fâchée , & de la destinée de ne pouvoir attirer à la cour une personne d'un mérite sans tâche.

On ne donnera ni apanage , ni maison au prince ni à la princesse ; on nommera seulement la dame d'honneur , & la dame d'atour qui ne sont pas encore déterminées , & dont vous ne vous souciez guères. M. le D. d'Orléans , croiant , & disant par-tout , qu'il m'est obligé , m'a refusé avec une fermeté très louable de mettre Mr. de Longe-pierre auprès de Mr. le D. de Chartres ; il convient de son mérite ; mais il ne veut pas donner cette marque de foiblesse & de re-

connoissance : il est fort le maître : il fait bien qui il refuse , & qu'il est plus aisé de m'offenser que de m'exciter à la vengeance.

Me. votre femme a un visage , qui promet un garçon bien sain , selon les lumieres des dames.

Votre maître se porte très bien , mais souvent trop sérieux. Il n'y a nulle apparence de paix.

L E T T R E L X X X I V .

1716.

à St. Cyr , ce 13 juin.

NOUS n'avons point encore appris la prise de Douai. Mr. d'Albergotti acquiert beaucoup de gloire : mais il faut bien se rendre , quand on ne peut être secouru.

Le Ml. de Bervvick revient demain : on le croit nécessaire en Dauphiné : il seroit devenu inutile & à charge en Flandres , par la différence de ses pensées avec celles du Ml. de Villars : ils ont très bien vécu ensemble , soutenus par l'espérance de se quitter bientôt.

Nous rentrerons , après la perte de Douai , dans les mêmes embarras pour une autre place : & tout le monde est persuadé qu'il faut une bataille : le succès

n'en fera pas indifférent. Nos plénipotentiaires demeurent sans rien avancer. Paris vit toujours dans l'espérance de la paix : tout y est paisible , parce qu'on y a la comédie & du pain.

Nous attendons la dispense de Rome , pour marier M. le D. de Berry : il y auroit bien des choses à vous mander là-dessus ; mais il est tems d'avoir un peu de prudence. On ne fera ni fête , ni réjouissance , ni dépense : tout se passera avec une économie & une tristesse convenable à l'état des affaires : notre joie insulteroit le peuple , qu'il faut respecter sans le craindre.

J'avois proposé & prôné Me. de Lesdiguières sur votre très périlleuse parole : mais des gens , plus alertes & moins crédules que moi , ont découvert une direction intime du P. de la Tour : M. d'Antin en est au desespoir : il souhaitoit passionnément cette affaire. Me. de Cailus a eu la même exclusion sur la charge de dame d'atour : il faut que ce Pere soit bien aimable , s'il peut consoler , de telles pertes , des femmes qui tiennent encore au monde !

Notre grande Pr. de Conti est affligée de Me. la D. de la Vallière. Elle a été desolée de ce que le roi n'a pas été là-dessus : mais il a cru ne devoir pas

renouveler le souvenir d'une faute , dont il se repent tous les jours ; du reste , il l'aime toujours tendrement. La princesse ne peut plus cacher sa pitié , & donne un grand exemple à la cour , avec beaucoup de raison & de courage. Nous irons à Marly , aussitôt après le mariage. J'ai quelque impatience d'y voir deux petites chambres , auprès de la chapelle , que le roi me donne pour aller me reposer quelquefois , & me dérober à l'importunité des visites du matin.

Me. la D. de Bourgogne devient tous les jours plus raisonnable : elle sera chargée de la nourriture & de l'éducation de Me. la D. de Berry , qui de lon-tems n'aura rien chez elle ; on commence pourtant à dire qu'on ne peut faire de contrats de mariage sans donner un apanage ; le roi peut prendre ce qu'avoit Me. de Guise. Jamais on n'a vu un si bon ménage que celui de M. & de Me. d'Orléans ; ils ne se quittent plus , & prennent tous leurs plaisirs en famille. On croit que la D. de St. Simon sera dame d'honneur ; la dame d'atour n'est pas nommée. Il n'est question que de la chapelle ; on accourt de tous côtés pour la voir ; elle est magnifique ; je n'ai pas assez bon gout pour juger du reste.

Me. votre mere m'a écrit pour avoir un rendez-vous, & n'a pas mis le pié à Versailles, depuis cetems-là Me. de Gondrin est des repas particuliers de Meudon : & Mr. d'Antin va chercher Me. la D. de Bourgogne à la ménagerie.

J'ai par-dessus tous mes maux un petit mal de dents, qui ne me rend pas gaie : j'ai toujours bon courage, dans l'espérance de la vicissitude des choses de ce monde. Adieu, Monsieur le duc.

LETTRE LXXXV.

à St. Cyr, ce 19 juillet. 1710.

JE VOUDROIS, mon cher duc, pouvoir me souvenir de la disposition de cette lettre qui vous a tant plu : j'en recommencerois une, à peu près de même stile : car j'aime fort à vous plaire : mais vous sçavez que si je vous plais par-là, ce n'est que par hazard ; ce que je dis part du sentiment ; & ce que j'écris est sans art & sans étude. Si vous y trouvéz quelques traits vifs ou solides, n'en faites point honneur à mes lumieres : attribuez les à ce naturel, qui même a été peu cultivé. Telle que je suis, personne ne vous aime, & ne vous estime plus que moi. Je ne fais comment vous recevrez de loin

la dernière réponse de nos ennemis. Le roi l'a entendue, non avec l'indignation d'un homme qui se souvient de ses anciennes victoires, mais avec le sang-froid d'un homme, maître de la guerre & de la paix. Nos princes, nos grands seigneurs n'ont pu se modérer ainsi : je ne les ai jamais vus moins courtisans & plus citoyens. Pour moi, si j'ose vous parler de moi en si bonne compagnie, j'ai été moins vive qu'eux : je n'ai rien appris de nouveau : je n'ai jamais espéré une paix raisonnable, & n'ai jamais cru que le roi en acceptât une honteuse. Il faut donc songer à la guerre, & défendre notre terrain & notre roi jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Je suis préparée à tout ce qui nous peut arriver de pis.

Nulla apparence, qu'on attaque Mr. de Villars dans ses retranchemens, qu'on dit très bons ; la nouvelle d'avant-hier marquoit que les ennemis alloient faire le siège de Béthune ; & je crois en trouver, à mon retour, la confirmation. M. le D. de Savoie a été à l'extrémité, de la rougeole ; il a reçu tous ses sacremens. M. le maréchal d'Harcourt est revenu, mais abbattu, mais tout-à-fait raisonnable ; ce n'est plus cet homme dur & inhumain, qui demandoit sans cesse pour lui-

même , & qui mordoit également & généraux & ministres ; il ne veut pas qu'on parle du passé , mais qu'on prenne les choses dans l'état où elles sont , qu'on s'unisse pour soulager le roi , pour le soutenir , & qu'on meure avec la France & avec lui ; il conseille d'animer le peuple à son devoir par toutes sortes de moïens ; il n'admet aucunes aversions particulières ; il veut que tout cède au bien public , & que le maître se serve de chacun , selon ses talens. Il a eu une longue conversation avec le roi sur ce ton-là ; il vient les matins , & retourne se reposer à Pontalie.

Il y a lon-tems , que je n'ai vu notre ami Boufflers. Il m'a demandé , ce matin , un rendez-vous. La D. de Guiche est à Marli , par politique , pour être plus à portée des nouvelles ; car ce n'est assurément pas pour son plaisir ; elle est hors d'elle , à chaque courier ; un siège la mettra un peu plus à son aise. Me. la D. de Berri est en soupçon de grossesse ; je crois que M. le D. de Berri s'en fera aussi bon gré , que deux hommes que j'ai connus. Notre princesse gouverne sa belle-sœur , avec autorité sans en abuser , & avec tendresse sans mollir. M. le dauphin est souvent avec ses belles-fil-

les : c'est à qui lui donnera les dinés les plus élégans : car notre misère nous borne aux délicatesses du gout , & nous défend les profusions de la magnificence. M. & Me. d'Orléans sont de tout & ne se quittent plus. Madame la Duchesse est dans son antre obscur & humide , ne se montrant gueres , dédaignant nos plaisirs , insensible à nos malheurs , méditant sans doute notre perte à tous. Je la vois sortir , au bout de son année , plus aimable & plus redoutable que ses ennemis. Notre princesse tâche de s'étourdir : elle court à pié , à cheval , en carosse , & ses inquiétudes avec elle : vous seriez bien charmé , mon cher duc , de lui voir la dignité de la première femme de l'état , les sentimens d'une Romaine pour Rome , & ces agitations d'une ame qui veut le bien avec une ardeur qui n'est pas de son âge.

On rompt , on efface les fleurs de lys & les armes que le cardinal de Bouillon fait mettre à St. Denys dans la chapelle d'Evreux , pour confondre quelque jour le nom de Bourbon avec le sien : on laisse seulement les armes de M. de Turenne sur son tombeau. Plus on approfondit tout ce qui a rapport à ce pantalon Suisse , plus on trouve de preuves de son in-

croiable vanité : M. de Bouillon ne se porte pas bien : il est pourtant à Marli.

Les gens de bon sens croient qu'on devroit envoyer quelqu'un au roi d'Espagne, pour le persuader, qu'en refusant un équivalent, il perdra tout, & sera réduit à Versailles : c'est-là une mauvaise commission, quoique le sujet n'en soit que trop vraisemblable.

On se trouve mieux que jamais à Marli, depuis cette liberté de courre les tables. Me. de Caylus a été considérablement malade. Je me porte très bien, pour mon âge : je suis toute courageuse, au moins en ce moment : car je vous avoue que j'en ai de mauvais & de moins braves.

Je ne voudrois point vous savoir à une triste défensive dans l'état où nous sommes. Adieu, mon cher duc : j'espère toujours un comte d'Ayen.

L E T T R E L X X X V I.

à Marly, ce 1 août.

1710.

JE vois avec plaisir, Monsieur, votre vivacité pour M. de Brancas. Il y a long-tems que je l'aime & l'estime : je voudrois de tout mon cœur lui en donner des marques solides. Il y a bien des pré-

tendans présens pour les charges de M. le duc de Berri ; on vendra tout ce qu'on pourra vendre ; M. de Beauvilliers a des droits. Toutes ces raisons-là rendent ce que nous desirons difficile à l'égard d'un homme , qui n'a que du mérite & point d'argent.

Nous ne pensons plus ici qu'à la guerre ; nos plénipotentiaires sont revenus. Je ne puis vous dire les ressources qu'on trouve en Mr. Desmaretz ; plut-à-Dieu que nos militaires eussent autant de courage, qu'il a, lui, d'habileté ! le roi a commencé à travailler avec lui & avec M. Voisin , pour régler les fonds. Il a été résolu de donner tout ce qu'il y a de plus sûr & de plus présent à l'extraordinaire de la guerre. Ces assemblées se feront toutes les semaines ; il en naîtra peut-être le bonheur de l'état.

Le roi, en m'apprenant la descente * , des ennemis en Languedoc , me dit, qu'il croioit que vous auriez pris sur vous d'y envoïer des troupes , & qu'à tout hazard il vous en donnoit l'ordre. Je ne sai si l'on se flatte sur cette affaire : on ne croit pas qu'elle ait des suites ; pour moi, selon

* Vingt-cinq vaisseaux de guerre s'emparerent du bourg & du fort de Cette.

ma bonne coutume, je ne puis voir sans effroi ces Anglois en France.

On travaille maintenant pour la subsistance présente : on fait des magasins de sègle, pour empêcher le siège d'Arras à la fin de la campagne ; on arrange tout pour la campagne prochaine, & pour être aussi-tôt prêt que nos ennemis, morfondus aux sièges de toutes ces places, qui leur content plus qu'à nous.

Quoique les grands vents aient fait quelque desordre dans les blés, on compte sur une année abondante ; & il en arrive, tous les jours, des péïs où l'on en avoit demandé, quand on craignoit la disette.

Par les projets que je vois faire, je n'espère pas vous voir si tôt. Mais je vous connois assez, pour croire que vous seriez consolé d'être loin de nous, si les affaires prenoient une meilleure face, & que vous pussiez chasser l'archiduc.

Marli est un séjour délicieux, depuis l'établissement des tables particulieres ; on se donne à manger tour à tour. On est quelquefois conviés par quatre personnes à la fois ; nos princes sont ravis de changer de mêts ; MONSIEUR dine un jour chez la duchesse, un autre, chez notre princesse, qui lui donne souvent des

retours de chasse : on mange tard : on est trois heures à table : rien ne presse : on s'habille ensuite : Mr. d'Antin donne de grands repas , & fournit à tout.

Le roi est ravi de manger seul & en liberté à diné : il soupe , le soir , en compagnie : comme les princes ou les princesses manquent souvent tour à tour , il y a sept ou huit places pour des particulières que Madame la duchesse de Bourgogne choisit , & qu'elle fait avertir quelquefois un peu tard : M. le Moine est son ministre dans son département.

Il me semble que Mesdames d'Estrées, de la Valliere , & de Gondrin ne brillent pas beaucoup , à ce voiage-ci. La duchesse de Villeroi l'emporte pour l'éclat , & Mer. d'O , pour les grandes choses. On prétend même que Me. de Lévi n'est que la troisieme. Me. la D. de Guiche a beaucoup de part à l'estime & au goût : mais elle ne va pas plus loin : & je crois qu'elle n'a nul regret là-dessus.

J'allai diner hier à la Marche : je menai Mesdames de Lévi & de Caylus. Me. Desmaretz me fit la galanterie d'y convier Me. de Dangeau, qui étoit à Paris. Tout se passa très bien : & je suis tout-à-fait contente de ces gens-là.

La grande princesse fait souvenir de

Me. sa belle-mère : elle arrive à l'église , avec une suite presque aussi modeste & recueillie qu'elle : elle soutient , sans embarras & sans ostentation , son nouveau personnage.

Me. la D. de Bourgogne se conduit à merveilles en tout. Elle prend soin de Me. la D. de Berri , comme si celle-ci étoit sa fille : on tâche de tous côtés de troubler cette union ; & l'on se déchaîne contre cette jeune princesse , qui jusqu'ici n'a ni mérite ni démerite.

M. le D. & Me. la D^e. d'Orléans sont à St. Cloud pour huit jours. Ils ont ramassé vingt-trois ou vingt-quatre personnes , dont les principales sont Me. la duchesse de Villeroi , & Me. la maréchale de Villars.

Mlle. de Chouin a été malade , & n'a pu aller au dernier voiage de Meudon. Madame la princesse de Conti y a toujours demeuré , disant qu'il n'y a qu'à la prendre , ou à la laisser.

Nous irons , le 20 de ce mois , à Marli pour trois semaines. Je n'en suis pas fâchée , depuis que j'ai une chambre auprès de la chapelle , où je vais me mettre en solitude , quand je suis lassé du bruit. La duchesse de Guiche est en faveur , & réveille tellement le roi , que ma jalousie

auroit tout à craindre sans leur grande vertu.

Le roi continue toutes les semaines à travailler avec messieurs Voisin & Desmaretz ; il est content de l'un & de l'autre ; & je crois qu'ils seroient très bien ensemble, s'ils n'avoient point de femme.

La pauvre Madame de Châtillon est dans une grande douleur d'avoir perdu sa fille , mariée à Toulouse ; elle a voulu aller à Chaillot , où elle a une parenté ; & M. le cardinal vient de l'y envoyer. Je voudrois bien qu'elle n'y demeurât pas long-tems ; c'est un trésor pour vous , auprès de Madame votre femme ; il me paroît qu'elle fait à merveilles les honneurs de la maison ; elle a soin de la santé de la duchesse ; elle est très bonne compagnie ; & certainement Me. de Noailles voit trop de monde pour être seule ; elle en aura besoin dans ses couches : je ferai mon possible pour lui rendre une si utile personne.

J'ai laissé à St. Cyr deux lettres que je voulois vous envoyer ; l'une de M. Desmaretz , l'autre de M. de Bâville. Je suis contente de ce qu'ils disent de vous.

Madame la marquise de Laval se meurt de la maladie de quatre-vingt douze-ans. On dit que le cardinal de Bouillon va

à Rome , & que la mort de son neveu dérange un de ses plus beaux projets , qui regardoit Liege & Cologne.

Me. la D. de Mantoue est dangereusement malade ; elle ne feroit point mal de mourir ; elle est , & embarrassée & embarrassante ; avec cela , a-t'on des raisons de vivre ? Adieu , mon cher duc , je me porte assez bien ; & je vous estime de tout mon cœur.

L E T T R E L X X X V I I .

à St. Cyr , ce 2 août.

1700.

MA lettre ne pût s'achever hier à Marli ; je n'y suis pas lon-tems en repos. Je suis un peu inquiète aujourd'hui ; M. le Ml. de Villars marcha hier ; & si les ennemis veulent une bataille , elle est donnée présentement ; jugez avec quelle impatience on attend ce courier , qui doit nous apprendre notre mort ou notre résurrection. Cependant les hommes disent , que les Hollandois aimeront mieux nous miner sûrement que de se commettre à une action qui est toujours incertaine.

Nous retournons à Versailles ; M. le dauphin, déjà dégouté des affaires, va pour deux jours à Meudon , & y mene diner notre princesse avec la duchesse de Berri.

Toutes les autres prennent leur parti , soit pour s'étourdir, soit pour se défennuier : & le roi sera seul avec M. Voisin, & avec ceux qui ne peuvent se dispenser de le suivre.

La santé de Mr. le maréchal d'Harcourt revient , depuis qu'il se repose : on croit qu'il ira en Flandres , à la fin de ce mois , que le Ml. de Villars est obligé de passer aux eaux d'Aix-la-Chapelle.

Il y a une grande cabale , pour ôter le maréchal de Villars du service : sa conduite me paroît plus droite , que celle de ceux qui l'attaquent.

Je reviens du parloir voir M. l'évêque de Chartres. Vous ne sauriez croire combien ces différens objets émoussent le peu de vivacité qui me reste. Adieu, donc , mon très cher neveu. Je m'en retourne de bonne heure , pour voir Madame votre femme , dont la santé me promet un comte d'Ayen.

L E T T R E L X X X V I I I.

à Versailles , ce 5 aout.

QU E puis-je vous dire , mon cher duc , sur ce que vous venez de faire ? Vous avez rendu un grand service

* Une flotte de vingt-cinq vaisseaux de guer-

à l'état , vous avez fait un extrême plaisir au roi , vous aquérez une réputation qui est le plus grand bien des héros , vous avez ravi tous vos parens , vous avez consolé ma vieilleſſe , vous avez rempli mes eſpérances , vous m'avez ôté la confuſion d'eſtimer ſi ſérieuſement un ſi jeune homme.

Le roi vous fait bon gré de ce que vous avez fait , & ſe félicite de l'avoir deviné : il admire votre diligence & celle de vos troupes : mais il avoue , qu'il ne peut comprendre celle de votre canon. Vous ſavez qu'il eſt juſte , & point flatteur. Le peuple de Paris dit , que ſi vous êtes arrivé le jour que l'on marque , le diable

re avec pluſieurs barques ayant fait une deſcente à Cette , le duc de Noailles , ſur le premier avis du duc de Roquelaure commandant en Languedoc , partit en poſte , ſuivi de neuf cens chevaux commandés par le marquis de Caylus , de mille grenadiers ſous les ordres du brigadier Planque , & de douze pieces de canon : les troupes arriverent en trois jours , ſe repoſerent cinq heures , allerent à l'ennemi , qui , chaffé d'Agde & de Cette , ſe rembarqua avec perte de fix cens hommes : le duc de Noailles ne perdit qu'un grenadier & quatre chevaux. Ce succès , dû à ſa diligence , étoit important : ſi l'Anglois avoit eu le tems de ſe fortifier dans le port de Cette , il auroit pu recevoir , du port , des ſecours , & en tirer même du péis , où les feux de la guerre des fanatiques n'étoient pas encore éteints.

vous a porté : admiré ici , là vous passez pour magicien.

J'ai reçu bien des complimens : & j'ai été surprise de la vivacité de celui de M. le D. de Beauvilliers , avec qui je ne vous croïois pas si bien : il m'a parlé comme vous connoissant. M. Desmaretz m'écrivit de maniere à mériter de vous envoyer sa lettre : mais je ne l'ai pas ici : & il faut que celle-ci parte. Notre maréchal de Boufflers est à Paris : je m'attends à des démonstrations d'une joie bien sincere.

Madame la maréchale de Noailles me fit aller hier chez M. Desmaretz pour l'affaire des rentes sur la ville : nous conclumes tous deux , qu'il ne seroit pas de votre goût , qu'on en parlât dans ces circonstances.

M. Voisin envoya votre lettre à la De. de Noailles : elle n'a pas été insensible à cette attention : nous dinâmes hier ensemble chez Me. Voisin. Elle est bien fiere de ce que vous avez fait : sa santé est très bonne , quoi qu'elle puisse dire. Notre princesse a eu , en tout ceci , une conduite si obligeante pour vous , qu'elle doit vous raccommoier pour long-tems. Mesdames vos sœurs ne vous la laisseront pas ignorer. Adieu , mon cher duc :

j'ai tant à répondre sur tout ce que vous m'avez attiré, qu'il faut que je songe à ce que vous avez fait, pour vous le pardonner. Je ne laisse pas dans ma joye d'être en peine de l'excès des fatigues que vous venez d'essuyer : l'esprit est prompt &c.

L E T T R E L X X X I X .

à St. Cyr, ce 15 août.

1710.

IL n'y a pas long-tems que je vous ai écrit au long, mon cher duc : mais je veux vous envoyer cette lettre que je viens de retrouver dans mon porte-feuille.

Je crois que Bethune * n'ira plus guères loin. M. de Vendôme a toujours la goutte à Anet. Les dissensions d'Angleterre augmentent tous les jours : Dieu prépare peut-être quelque chose de ce côté-là. Le roi n'a pu se confesser, parce que son confesseur s'est trouvé mal.

DE M. DE BAVILLE.

J'ai eu l'honneur, Madame, de vous

* Elle fut très bien défendue par M. du Puy-Vauban, qui ne la rendit qu'après 35 jours de tranchée ouverte, quoiqu'il n'eut qu'une petite garnison.

écrire en gros la descente des ennemis : voici ci-joint le détail de leur rembarquement. M. le duc de Noailles nous promet un grand général : il entre dans des détails infinis : il communique son application & son activité à tout ce qui reçoit ses ordres : voyant d'abord tout ce qu'on peut voir, il prend vite son parti : les troupes l'adorent, & feront toujours sous lui avec joie ce qu'elles ne feroient pas sous un autre sans murmure : mais il lui fera bien difficile de rendre à l'état un service plus important, que celui qu'il vient de rendre à cette province. Des officiers prisonniers m'ont dit aujourd'hui, qu'ils ne s'étoient embarqués dans ce projet, que sur l'assurance d'être soutenus par plus de vingt mille hommes qui devoient les joindre. C'est ce qu'il a prévenu par cette marche si vive & si extraordinaire, dont vous ne pouvez bien juger dans l'éloignement. Je serai toute ma vie avec le respect de mes jeunes années &c.

De Montpellier, ce 1. août 1710.

L E T T R E X C.

*à Versailles, ce 17 août.*1710.

Vous croiez donc , Monsieur le duc , que nous sommes des imbécilles en ce péis-ci , & qu'il n'y a personne qui ait entendu toutes les merveilles , & toutes les délicatesses de votre conduite ! Quand on reçut votre lettre , simple , courte , Césarienne , » le roi dit : » il » n'a pas voulu rendre compte de ce qui » s'est passé : il veut laisser au commandant & à l'intendant à mander le détail « . Cette lettre fut donc pesée dans toutes ses circonstances : & la fin ne fut pas ce qui plut le moins : vous priez si tendrement le ministre de la guerre d'envoyer de vos nouvelles à vos parens : j'aurois été bien offensée , s'il y avoit eu quelque chose de plus pour moi. Quand le courrier , ou officier de M. de Roquelaure me présenta deux lettres , je dis qu'elles seroient de M. de Roquelaure & de M. de Bâville , & qu'elles ne pouvoient être de vous : vous voyez , Monsieur , qu'on a du discernement , & qu'on vous connoit un peu. Jamais on n'a plus donné de louanges à un homme , que vous

en avez reçues. Ne point attendre l'ordre , prendre son parti sur l'heure , ne consulter que le bien de l'état , aller servir en subalterne , donner d'abord les ordres , les exécuter avec la même diligence , pourvoir aux rafraîchissemens des troupes avec vigilance , attaquer l'ennemi avec la même promptitude , ramener sur le champ en Rouffillon un soldat qui ne sent point les fatigues qu'un général, qu'il aime , partage avec lui : tout a été considéré : & je n'ai point encore eu de coup à parer. Je ne dis rien de votre courage : vous en seriez offensé : mais on a parlé de celui des deux freres. Faites mon compliment au chanoine : il n'auroit point si bien fait à Notre-Dame. J'ai été si contente , que j'ai été diner chez Me. de Noailles.

M. de Vendôme est retenu par la goutte : on croit qu'il ne trouvera pas les affaires en fort bon état en Espagne : & que le dernier combat ne s'est pas passé heureusement pour le roi. On ne parle ici que de notre union avec l'Espagne : & les dames, en mettant leur rayon , agitent, s'il faut faire un traité , ou non : ce fera bien autre chose à Marly.

Je suis plus solitaire que jamais : je vis hier le pere de la Rue , qui vous vou-

droit connétable : il vous aime passionément.

L E T T R E X C I .

à St. Cyr, *ce 3 septembre.*

1710.

COMME l'incertitude est pour moi le plus grand mal, je ne pouvois ces jours passés avoir le courage de vous écrire : j'attendois toujours la confirmation de la mauvaise nouvelle d'Espagne *. Enfin, elle arriva hier, mais avec un reste d'espérance de rallier encore une petite armée : vous savez bien qu'on a la funeste maxime de n'affliger les rois qu'à demi. Apparemment on presse fort l'arrivée de M. de Vendôme, qui produira plus que toutes les promesses. On nous presse fort de Madrid de leur envoyer des troupes pour faire quelque diversion : je ne doute pas qu'on ne le fasse quand on le pourra : la marche sera longue & le mal est présent.

Bethune est pris après une résistance qui a surpris tout le monde : voyons ce que nos ennemis voudront faire. On mande de l'armée que ce sera le siège de St. Ve-

* La bataille de Sarragoëse, où les Espagnols d'abord vainqueurs avec un grand avantage, firent ensuite battus par M. de Staremberg.

nant, & que l'on ne croit pas qu'ils entreprennent si tard celui d'Aire : nous en ferons éclaircis dans peu de jours.

M. le Ml. de Villars est très incommodé : mais il renvoie toujours son voiage aux eaux : il veut voir finir la campagne, & sans doute il voudroit bien y finir lui-même. Je crains qu'il ne se mette hors d'état de servir l'année prochaine : il est véritablement mal : & son seul courage le soutient.

M. le Ml. d'Harcourt obéira à tout ce qu'on lui commandera : mais il n'est point remis, & il ne pourra point remplir, ni les devoirs d'un général, ni ceux d'un soldat : notre situation est triste de tous les côtés : & il n'y a que l'habitude de l'envisager depuis long-tems, qui puisse nous la faire envisager sans trembler : je suis aussi mécontente des officiers généraux, que je l'étois l'année passée à force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, les foiblesses des philosophes, les bêtises des politiques, la fausseté des devots, je suis parvenue à ne les pas plus estimer que les femmes, qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables.

Les tracasseries, qui étoient autrefois resserrées dans les maisons des particuliers,

font aujourd'hui à la mode parmi les grands, mais tracasseries qui emportent la piece, & qui communiquent le découragement aux mieux intentionnés, & qui déchirent la réputation. De quel côté qu'on se tourne, on ne voit que sujets de peines : il me semble que de mon tems il y avoit encore une espece de générosité & de franchise dans les malices mêmes de l'envie.

Oui, certainement, mon cher duc, le roi est très content de vous : il dit, que les Noailles ne lui manqueront jamais : il compte sur vous pour les plus mauvaises, comme pour les meilleures commissions.

La pauvre Me. des Ursins triomphoit, dans sa dernière lettre, d'un petit avantage remporté le 15 d'août : elle voit présentement que les batailles ne sont pas toujours avantageuses : il y a des gens qui ne savent ni se réjouir, ni s'affliger.

On n'a point voulu que vous allassiez à Madrid : vos raisons étoient pourtant bonnes. Vous aurez de la peine à bien arranger vos projets avec M. de Vendôme, outre que cette dernière affaire change fort l'état de l'Espagne. Faites de votre mieux : & ne vous attendez à rien de parfait.

M. Voisin se conduit parfaitement, &

tout le monde le loue. On se déchaîne assez contre M. Desmarets. Il me paroît qu'il travaille beaucoup & avec un grand courage : sa besogne est difficile : il s'agit de contenter le roi , & de point aigrir le peuple , de nourrir des soldats , & de ne pas ruiner des péfians : on lui demande des millions , & il n'a pas le sou : il ne peut que fournir des moïens d'en avoir : & ces moïens irritent , parce qu'ils sont aujourd'hui tous violens.

Le roi est très occupé de ses affaires : il les suit : il entre dans le détail : il travaille plus que jamais : & sans le flater , on ne peut trop admirer la fermeté de son courage & la sincérité de sa résignation. Le roi d'Angleterre est languissant : il a des hémorroïdes si douloureuses , qu'il ne peut presque plus monter à cheval : il sera obligé de revenir à la fin de la campagne. J'irai vers le soir à Versailles pour voir Me. la D. de Noailles , qui aura , je crois , bien des choses à me dire : car sa couche ne se tourne pas selon son projet : j'ai bien envie qu'elle ait un comte d'Ayen.

Plus je vieillis , & plus j'ai d'afflictions : plus j'ai d'afflictions , plus ma santé se rétablit : il y a bien long-tems que je ne m'étois aussi bien portée. Je fais que

vous le désirez ainsi : & l'idée de vous plaire me console un peu du chagrin de me déplaire à moi-même.

Je vous embrasse , mon cher duc , en vous assurant de ma parfaite estime & de ma tendre amitié.

P. S. Je viens de recevoir la lettre de Me. des Ursins : elle me mande que l'affaire est moins fâcheuse qu'on ne l'avoit cru d'abord : elle se recrie fort sur la fidélité & l'affection des peuples : il n'y a pas lieu d'en douter , & c'est un grand bien : mais il faudroit des troupes & de l'argent , & nous n'en avons point , & c'est un grand mal. Le gouvernement de Vincennes a été demandé par toute la cour : on croit que Me. la D. de Bourgogne l'a fait donner à M. du Châtelet : elle se fait bien des amis & des ennemis. Adieu , Monsieur le duc. M. Desmarets vous aime toujours , & est toujours aimé de moi.

LETTRE XCII.

ce 31 octobre.

1710.

ME. la maréchale me vint voir le lendemain de votre départ : elle étoit si froide, que j'irois lui rendre sa visite ,

si je pouvois aller dans un lieu où je n'ai pas une niche. Je n'ai rien vu de plus aimable que mesdemoiselles vos filles : je vous les promets parfaites , si elles sont élevées pour les mœurs comme pour les graces.

Me. votre femme veut aller à Marli : je lui ai déclaré qu'elle ne pouvoit pas y aller toujours : que le roi est embarrassé pour les logemens : qu'elle ne peut contribuer au plaisir présent des princesses , qui est de monter à cheval & de jouer : il me parut qu'elle ne goutoit pas ma discrétion : mais un voyage à St. Cyr l'a consolée.

Il n'est pas étonnant , Monsieur , que j'aie oublié à vous recommander M. de Pelleport , qui a épousé la fille de ma favorite Me. de Villefort , & M. du Perrou , frere de la supérieure de St. Cyr , qui ne m'est pas indifférente.

Le roi & M. le cardinal sont toujours en querelle : c'est une négociation , qui ne peut vous manquer quand vos affaires seront finies : celle-là vous fera plus de peine que d'aller de Madrid à Versailles en poste.

Il m'a paru qu'on goutoit assez le cardinal en Espagne : on en parla au conseil : on croit que l'amitié de la France

peut lui être encore utile à Rome.

Les nouvelles d'Espagne marquent que les affaires se raccomodent tous les jours, & que l'archiduc est embarrassé. Me. la princesse des Ursins me mande que si l'on vous met en état de faire une diversion la guerre finira bientôt : elle pourroit bien se trop flatter, & nous nous trop desespérer.

Le roi n'avoit pas encore hier au soir la nouvelle de la prise d'Aire. Nos chers officiers trouvent que la défense est trop longue & qu'il pleut beaucoup.

Les amis de M. le Ml. d'Harcourt disent qu'il se porte fort bien. Le maréchal de Villars se loue fort des eaux. Le maréchal de Berwick doit arriver demain. Le maréchal de Boufflers est allé planter : je crois que ce Cincinnatus ne seroit pas fâché qu'on allât le chercher à la charrue pour commander l'armée : en attendant il nous a tous chargés de penser à lui, s'il vaque quelque chose pendant son absence, qui doit être de quinze jours. Je voudrois que nos ennemis craignissent nos généraux autant que moi : ils me desespéreront cet hiver, & je n'aurai point celui qui me consoleroit : je ne vois que des courtisans, & pas un capitaine. M. le duc d'Orléans se démit hier l'épaule

à la chasse : son cheval se renversa sur lui : tout est bien remis. Adieu, mon cher duc : les gens, que vous aimez le mieux, se portent fort bien & vous estiment fort. Je vous prie de remercier M. le comte de Muret de la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire sur ce qu'il va servir en Catalogne. Rien n'est plus obligeant, & pour vous & pour moi.

L E T T R E X C I I I.

1710.

à St. Cyr, ce 9 novembre.

JE suis en peine de votre santé, mon cher duc, & je ne serois point surprise que votre corps ne pût fournir à l'activité de votre esprit & à l'ardeur de votre zèle. Conservez-vous : ce sera un service que vous rendrez au roi : vos jours seront utiles à son successeur. Je ne fais de vos nouvelles que par le ministre : mais je ne suis point rassurée, quoique vous continuiez votre voiage.

Nous sommes occupés, & trop publiquement, d'un parti de cinquante hommes qui a passé quelques rivières, & qui a dessein d'enlever quelque personne considérable : les nouvelles, qu'on en reçut hier de Soissons disent que ces cinquante

hommes sont à pié. On dit que, si cela est, ils ne nous enleveront pas, & que c'est peut-être pour faire contribuer, en menaçant du feu.

La défense d'Aire surprend tout le monde, & donne grande envie qu'on pût la secourir. Les ennemis ont beaucoup perdu devant toutes les places qu'ils ont prises, sur-tout devant celle-ci : & il y a de fâcheuses maladies dans leur armée, qu'on assure être fort diminuée. Je crois que M. le maréchal d'Harcourt fera tout ce qu'il pourra, & qu'il pourra très peu. On dit qu'il y a des maladies aussi dans notre armée ; mais elles ne sont pas si dangereuses.

M. le maréchal de Berwick est revenu. M. de Savoye fait des propositions qui ne sont pas recevables : il est assez mal depuis quelque tems : sa perte ne nous seroit pas avantageuse, à ce qu'on dit. Le fils du comte de la Mothe a été tué à Aire, après y avoir fait des merveilles.

à St. Cyr, ce 12 novembre.

M. de Guébriant mande qu'il peut encore venir, si cela est nécessaire : vous entendez bien ce qu'il veut dire. Je ne saurois croire, que le maréchal d'Harcourt manque une si belle occasion, si le secours est praticable.

Je dinai, hier, chez M. Desmarets, & je l'entretins ensuite : il ne me parut pas si chagrin qu'on me l'avoit dit. Il espère beaucoup du dixième denier, & croit que la recette se fera fidèlement : il est ravi de la défense d'Aire. Nous ne nous séparâmes pas, sans parler de vous : je le crois de vos amis. On est rempli d'espérance en Espagne, & ravi du secours qu'on y envoie. Dieu veuille accomplir toutes vos prophéties ! Adieu, mon cher duc.

LETTRE XCIV.

1710.

à Versailles, ce 18 novembre,

VOICI la troisième lettre que je vous ai écrite, mon cher duc, sans en avoir reçu de vous : tous vos parens ne s'accommoderoient pas d'un plus long silence : il faut un mot qui rassure sur votre santé notre tendresse alarmée.

Les armées sont apparemment séparées : on ne voit que lettres des courtisans qui annoncent leur retour. Leurs discours d'hiver seront comme ceux de l'été, & tous très décourageans, & très préjudiciables au service.

Je ne vois que le duc d'Albe & le

comte de Bergneich , qui appronvent la taxe du dixième : c'est peu , que d'avoir le suffrage des étrangers. M. Desmarets en espere pourtant beaucoup : il prétend que les Hollandois en ont été fâchés. Le débordement des rivières cause encore une grande ruine. Le pont de Moulins , chef d'œuvre du grand Mansard , a été emporté. On découvre , tous les jours , combien ce grand homme a trompé le roi : il ne m'a jamais trompée.

Le duc d'Albe est toujours très mal : Me. sa femme n'est plus grosse : Me. la De. de Mantoue n'étoit pas encore morte hier au soir. Le maréchal d'Huxelles me paroît d'autant plus mal , qu'on dit que ses jambes sont desséchées : rien n'est plus dangereux. On chante déjà victoire à Vittoria : l'Archiduc est en marche pour se retirer soit en Arragon , soit en Catalogne : comme je suppose que l'armée du roi le suivra , je me fais une agréable idée , peut-être est-ce une chimere , de voir M. de Staremberg entre M. de Vendôme & vous.

Le petit Cailus a fait de grandes sollicitations pour aller à Gironne servir d'aide-de-camp au général : j'approuvois fort ce dessein : le roi ne l'a pas voulu : sa mere est toujours très languissante. Mon

compliment, je vous prie, à M. le marquis de Brancas, sur ce que M. son frere est aumônier du roi : je le vis hier : sa figure est noble & modeste : je le vois déjà un bon évêque, à tout ce que j'en entends dire. M. de Guebriant arrive, au premier jour : je crois qu'il sera chevalier de l'ordre avec une pension. La dernière lettre de Me. la pr. des Urins étoit pleine de marques d'estime, & d'amitié pour vous : je le disois, hier au soir, au roi, qui me répondit, que LL. MM. CC. vous avoient de grandes obligations, & que vous vous mettiez en pieces pour leur service. Si votre confiance étoit dans les princes, je vous plaindrois pourtant : mais vous avez appris de bonne heure à les servir en dépit de l'ingratitude, & à n'attendre de récompense que de vous-même.

Me. de Champigny, dame de St. Louis, veut que je vous recommande son frere, colonel d'un régiment nouveau.

LETTRE XCV.

1710.

à St. Cyr, ce 25 novembre.

ENFIN j'ai reçu une lettre de vous, du 14 de ce mois, toute remplie

de plaintes. Le roi ne doute point que votre zèle & votre intelligence ne remédient à tout : mais Me. la duchesse de Bourgogne & moi entrons dans vos peines : nous connoissons que votre stile n'est pas larmoiant : & nous jugeons que votre état est encore plus triste, que vous ne nous le dépeignez.

Cependant vous avez le beau tems que vous desirez : ainsi j'espère que vous sortirez de vos premiers embarras : mais il en viendra d'autres. La cour de Vittoria s'étoit flattée, selon sa coutume, que l'archiduc se retireroit : ce qui ne se trouve pas vrai. On dit que M. de Staremborg attend les troupes que les ennemis envoient à Barcelone, & en Portugal.

Nos bonnes têtes d'ici sont toujours persuadées, que nous n'aurons jamais la paix en gardant l'Espagne, & que tout bon François doit desirer que Philippe V. se contente d'un partage, en attendant des conjonctures plus favorables. Ils prétendent, que le roi devoit exiger de Me. la princesse des Ursins d'entrer dans cette vue, & d'y travailler peu à peu : ils croient, que c'est la chose du monde la plus aisée de persuader à un roi, qu'il doit se détronner lui même, & à une favorite qu'elle doit s'ôter son crédit. Je n'a

encore vu M. le maréchal d'Harcourt, qu'en présence du roi : il me parut, le visage un peu étonné : je dois le voir demain ou après demain : il a pris le bâton : le duc de Villeroi est allé à Paris, & reviendra jeudi pour suivre le roi à Marly, & M. d'Harcourt prendra deux ou trois jours de repos.

M. le maréchal de Boufflers na point demandé à me voir depuis son retour. M. d'Albergotti m'a paru aussi vif que jamais : aussi dit-il que son mal n'étoit rien de considérable. M. de Guebriant sera chevalier de l'ordre, & aura une pension, en attendant le gouvernement vacant. Nous allons voir bientôt l'effet du dixième : il y a des provinces qui murmurent un peu. Le roi dit que les gardes du corps sont en très bon état. M. le prince de Conti sera chevalier de l'ordre au premier jour de l'an. Notre princesse a commencé à tenir une cour chez elle, le soir, depuis sept heures jusqu'à six : M. le duc de Bourgogne y tient une table de jeu. On veut quelques bals à Marly : tout cela m'inquiète pour une personne qui paroît sur sa bonne foi, & qui jusqu'ici en use bien. On est fort attentif sur la destinée de M. Marlborough, qui est retourné en Angleterre. Si tout ce qui s'y passe n'apporte point

d'autre changement que celui de ce général, il me semble que c'est peu de chose : nous sommes trop mal, pour qu'un seul homme puisse nous rétablir ou nous sauver. Votre maître se porte très bien, & la santé de votre très humble servante est meilleure qu'elle ne l'a été depuis dix ans.

Me. de Mantoue vivoit encore hier au soir.

L E T T R E X C V I .

à St. Cyr, ce 27 décembre.

1710.

VOUS ne devriez pas m'écrire, mon cher duc, quand vous n'avez à me mander que ce que vous écrivez au roi : il m'en fait part, & vous êtes accablé d'affaires. Je ne cesse de vous recommander à Dieu pour qu'il vous conserve. Songez que vous êtes général, & général très nécessaire.

Vous savez combien on juge à notre cour d'après les événemens : toutes les fautes de M. de Vendôme sont oubliées, & c'est un héros : il n'auroit aucun talent, s'il étoit malheureux : notre jalousie ronge toujours le mérite, & ne laisse pas même en paix le malheur.

Paris & la cour sont dans la joie : les habiles croient que nous ne gagnons pas à ce qui se passe en Espagne : il n'y a que Dieu , qui sache ce qui nous en doit revenir , & ce qu'il veut faire de nous.

On est très occupé du rétablissement de l'armée de Flandre : les officiers sont plus qu'on n'avoit espéré : les recrues arrivent : on connoit la nécessité de la diligence : l'argent seul nous arrête. Je suis persuadée que si vous étiez ici , vous nous procureriez encore quelques millions : mais vous n'y êtes pas : & c'est ce qui me tue : vous faites du bien où vous êtes : & c'est ce qui me console.

Pourquoi ne vous servez-vous pas de toute votre autorité sur le marquis de Noailles pour le renvoyer ici ? Il est toujours malade : l'air de Rouffillon lui est mauvais : celui de Paris est excellent pour la poitrine , qu'on dit qu'il a très foible. Je tremble que vous ne le perdiez. On croit Me. la De. de Noailles grosse : elle soutient qu'elle ne l'est pas : si elle l'est , elle aura besoin de consolation : & il est vrai qu'elle passe une triste jeunesse , & qu'elle souffre bien des maux. Adieu , Monsieur , notre amitié est trop véritable & trop solide pour nous faire des complimens : laissons-les aux traitres , ou aux desœuvrés.

L E T T R E X C V I I .

à Marli , ce 12 janvier.

1711.

LEs affaires d'Espagne sont maintenant l'objet de notre joie , & de notre application : nous ne les séparons point de celles des Catalans : & nous trouvons fort mauvais que nous n'ayons pas de vos nouvelles à tout moment : on ne s'aborde plus , sans se demander des nouvelles d'Espagne : il est encore du bel air de vous louer.

Nous apprimes hier qu'on diminue tous les jours le train de M. de Staremborg : je vous plains , si le manque de subsistance vous empêche de le joindre ! Nous vous fessons souvent aller bien vite avec un morceau de pain dans la poche , battre Staremborg , le prendre prisonnier , nous l'envoyer : nous traitons assez de même M. l'archiduc : mais , encore une fois , vous serez bien fâché , si nos projets deviennent impossibles , & je n'en serai pas surprise.

Paris est ravi de l'état de l'Espagne : le plus grand nombre en ce pèis-ci pense de même : mais *ma solidité* est persuadée que nous en pâtissons. Il ne faut

pas vous en dire davantage, de peur de vous mettre en colere. Encore un mot. On ne croit pas que le siege de Barcelone soit possible, ni qu'il vous fut avantageux de chasser l'archiduc. Si votre ingénieur dit vrai, vous êtes dans la ville de Gironne. Vous avez tant de commerce, qu'on vous aura mandé, beaucoup mieux que je ne le saurois faire, tout ce qui regarde la guerre du Nord. La pente, que j'ai à la défiance, ne m'empêche pas de voir, que de tous côtés, il y a des mouvemens dont nous pourrions bien profiter : mais j'ai peur que nous ne puissions attendre leurs effets. On dit que nos ennemis commencent à faire de grands efforts en Flandres, & qu'ils sont bien piqués de ce qui se passe.

M. Desmarets & M. Voisin me paroissent fort occupés à mettre l'armée en état de prévenir nos ennemis : nous avons un peu d'argent : & je vous avoue que j'admire M. Desmarets de le voir dans l'espérance de pouvoir soutenir encore une quatrieme campagne : je l'ai vu aujourd'hui, non sans parler de vous : il me paroît bien véritablement de vos amis.

M. Voisin marie sa fille au jeune comte de Châtillon. Le duc de Fronzac va épouser votre cousine : jamais homme n'a
mieux

mieux réussi à la cour , la première fois qu'il y a paru : c'est réellement une très jolie créature.

Je vis hier la De. de Noailles à St. Cyr, avec la contenance qu'auroit eue Mlle. de Lamoignon en pareil cas, pénétrée d'une douleur tranquille , inquiète de vos nouvelles , comprenant le péril où vous êtes , priant instamment qu'on lui dise tout ce qu'on apprendra de vous.

Il y a assez de nouvelles ici sur le tapis , pour faire parler le salon : mais le jeu , qu'on y joue depuis le matin jusqu'au soir , fait une grande diversion , & nous épargne bien des sottises.

M. le Ml. de Boufflers a fait un grand raccommodement entre M. d'Harcourt & M. de Torcy : il n'y a pas eu grande peine : car ils en avoient tous deux envie. J'aime la paix , & j'ai souhaité celle-ci , parce que je la crois utile aux affaires du roi. M. d'Harcourt veut demeurer brouillé à jamais avec M. le D. de Beauvilliers. Le roi a permis à M. d'Antin de faire juger le procès qu'il a pour le duché d'Epéron : ce qui fait grand bruit à Marly. Il faut si peu de chose pour nous occuper.

Je vous embrasse , mon cher Duc : je suis inquiète pour vous : je ne me porte pas bien. J'entends avec grand plaisir

chanter vos louanges : la table , que vous donnez aux ingénieurs , fait grand bruit : elle me ravit : mais je voudrois la De. de Noailles dans un couvent avec cent écus de pension.

Il ne faut pas finir , sans parler de notre princesse , qui s'attire présentement beaucoup de louanges & de considération : nous ne vous oublions pas dans nos entretiens. Ma nièce n'est point ici : je ne fais pour quoi.

*Notre brillante duchesse
Ne feroit-elle pas mieux
De nous montrer ses beaux yeux ,
Que de rester à Lutece ,
Et laisser notre grand roi
Entre sa cousine & moi ?*

LETTRE XCVIII.

1711.

à Versailles , ce 20 janvier.

VOS prophéties sur l'Espagne sont accomplies : & je vois même des apparences favorables pour celles que je vous ai vu faire sur la France : cependant nous touchons à ce mois de mars , qui doit décider notre sort.

J'ai vu avec plaisir que vous pensez comme le roi sur le siege de Barcelone. Je

crains que M. de Vendôme ne se rende pas : il me paroît pourtant , par leurs projets , qu'ils veulent faire ce que vous proposez. Notre maréchal de Boufflers a été bien malade de sa poitrine : il est à Paris : M. Fagon n'y croit pas de danger : mais il ne le voit plus. Me. la Maréchale de Noailles me paroît bien contente de Me. votre femme , & de tout ce qu'elle a fait à Paris pour vos affaires. Il a fallu , bon gré malgré , voir M. d'Oremieux : mais , après avoir dit un mot de vos intérêts , nous nous sommes mis sur vos louanges. Vous êtes son héros , & nous croions que vous le ferez de bien d'autres.

Je crois Gironne pris , mais il faut encore bien des jours pour en sçavoir des nouvelles. Vous faites fort bien votre cour : je connois vos sentimens , & je crois qu'ils ne changeront pas. La D. de Ber... a bien fait des imprudences : on s'en est lassé : & Me. la De. d'Orléans a pris le timon. Elle est en pénitence & gouvernée : elle fait tout ce qu'on veut : ceux , qui l'avoient abandonnée , ont plus de tort qu'elle. Notre princesse s'établit une grande réputation de prudence : la jeunesse commence à la craindre : & véritablement tout le monde est charmé d'elle , & a lieu d'en être charmé. Nous

parlons souvent de vous , & nous n'avons point de dispute. Le roi est en parfaite santé : c'est ce qui vous paroît le plus important & à moi aussi. Je ne puis , mon cher duc , vous dire à quel point je vous estime & je vous aime : je suis persuadée que vous avez de l'amitié pour moi.

LETTRE XCIX.

1711.

à Versailles, ce 25 janvier.

JE suis bien fâchée de toutes vos tribulations , mon cher duc : mais grâces à Dieu , vous avez de toutes sortes de courages : & vous sçavez mieux que moi , qu'il y en a plus à souffrir des contradictions , qu'à prendre des villes.

Il est certain qu'on vous a fait voler au-devant de M. de Staremborg pour l'empêcher de rentrer dans Barcelone : on l'a fait venir dans quatre jours : d'autres ont fait marcher le roi d'Espagne si vite , qu'il a pris M. de Staremborg avec toute son armée. Gironne a été d'abord une grande entreprise : ensuite on a parlé d'une muraille sèche pour toute défense : on vous a fait laisser une partie de vos troupes pour la prendre , & vous , avec l'autre , défendre le passage de l'Ebre. Je n'ai

jamais vu le roi douter que M. de Staremborg ne seroit point pris , qu'il arriveroit à Barcelone , & que vous ne quitteriez point Gironne qu'il ne fût pris.

L'ingénieur , qui avoit écrit que vous feriez les *vois* dans la ville , a un peu contribué à l'impatience du public : mais les gens sensés , au nombre desquels je me range , ont bien remarqué que vous ne le mandiez pas , & que vos espérances étoient du 5 au 20 , de sorte que nous n'attendions de vos nouvelles que le 25 ou le 30. Vous êtes si solide , que vous ne compterez guères tous les discours , & que vous ne songerez qu'à finir votre entreprise , sans daigner même songer à faire rougir les discoureurs. Deux raisons empêchoient le roi de croire que vous ne l'abandonnassiez : l'une , l'impossibilité de marcher sans subsistance , & l'autre , que vous étiez d'humeur à achever ce que vous aviez entrepris , avant que de passer à une autre idée.

Le siege de Barcelone a fait faire aussi beaucoup de raisonnemens : les uns le vouloient , le croiant possible : les autres soutenoient qu'il y auroit de la folie de l'entreprendre , & quelques-uns ont cru qu'il ne vous seroit pas avantageux de l'avoir , parce que les ennemis ne pourront le soutenir sans beaucoup de soin , de dépenses

& de peines , qu'ils tourneroient toutes contre vous. Le roi a été très aise que vous vous soyiez trouvé de son avis là-dessus : & il me semble même que du côté d'Espagne on n'en parle plus.

Nous sommes ici fort occupés du rétablissement de l'armée : on croit que les arrangemens pour la subsistance sont faits : les recrues vont mieux qu'on ne l'osoit espérer de la pauvreté des officiers : mais leur bonne volonté ne suffit pas : on les aidera par des milices. Le maréchal de Villars part pour la frontiere , & M. de Guebriant , pour St. Omer. Je vous pardonne d'être plus occupé de Gironne que de nous : la De. de Noailles m'avoit déjà dit , que vous lui mandiez que toute votre passion étoit pour cette place : apparemment vous jouirez enfin de votre maitresse au hazard d'être incestueux *. Il faut bien vous dire un mot de notre De. de Bourgogne , qui , malgré tout son mérite , est un peu trop engouée , de la danse , des bals , & des mascarades : le mariage de Mlle. Voisin en a fourni un : c'est dommage que celui de M. de Fronzac se fasse à Paris ! Il ne faut pas finir cet article , sans vous dire que de Lorme , ma femme de

* Le premier maréchal de Noailles avoit pris Gironne , le 29 juin , 1694.

chambre , épouse Baptiste. Je suis dans mon lit avec une fluxion sur la tête , qui m'empêche de vous écrire moi-même , mais qui ne m'empêche pas de vous aimer de tout mon cœur.

L E T T R E C.

à Versailles , 26 janvier.

1711.

J'ENTENDIS lire hier au soir toutes vos lettres : & j'ai vu le détail de toutes vos souffrances : je les comprends dans toute leur étendue : & je les partage avec amitié : j'espère qu'elles sont finies , à l'heure qu'il est , & que nous aurons à la fin du mois la nouvelle de la prise de Gironne. Dieu veuille vous conserver , au travers de tant de périls pour votre vie & pour votre santé ! Il faut être bon françois pour servir dans le tems où nous sommes : il faut avoir un grand courage pour surmonter tant d'obstacles que vous n'avez pas ignorés , même avant que de partir.

Quand l'entreprise de Gironne sera finie , vous entrerez dans d'autres peines. J'étois bien mal instruite ; quand je croyois qu'on ne pensoit plus au siège de Barcelone. M. de Vendôme ne se rendra pas aisément , & je crains que la différence de

vos sentimens ne trouble l'intelligence qui est entre vous. Le roi est pour vous : mais on ne manquera pas de publier en Espagne , qu'il ne veut pas que la guerre y finisse. Je vois , par une de vos lettres , qu'on vous a donné quelques chagrins sur la pancarte du roi catholique. Je dirois à un autre , qu'il ne faut jamais fâcher les gens éloignés , parce qu'ils voient les choses pires qu'elles ne sont : mais j'espere que votre esprit supérieur vous les fait voir à peu près ce qu'elles sont en effet. Enveloppons-nous dans notre vertu , mon cher duc : j'en ai un besoin présent , & vous en aurez besoin toute votre vie : heureusement vous aimez le bien pour le bien : le témoignage de votre conscience vous satisfait : bon sujet & bon citoyen , vous aimez également l'état & le roi : vous connoissez la nécessité de vos services : c'en est assez pour vous faire passer par-dessus bien des choses désagréables. Il est très sûr que vous êtes très bien avec le roi , & que je n'ai point encore vu le déchaînement de l'envie contre vous : mais patience , cela viendra : & il faudroit que vous fussiez bien malheureux pour n'être pas envié. Ce qui surprend le plus ici , c'est la fidélité de vos Catalans , qui marque que l'archiduc n'est pas leur véritable roi.

Nous avions espéré qu'ils se rendroient à nous pour être à jamais dans leur devoir. Adieu, mon cher duc, continuez toujours à m'écrire l'état de votre esprit & de votre santé : je sçais par vos lettres au roi les autres détails. Il est inutile de finir les miennes par des protestations : je ne puis croire qu'elles soient nécessaires.

L E T T R E C I.

à Marli, 6 février.

1711.

J'AI beaucoup de joie : & je l'ai achetée par beaucoup de peine, non des fots discours que j'entendois sur la levée du siege, mais par beaucoup de raisons, comme le retardement que le déluge vous apportoit, la diminution de vos vivres, la difficulté d'en avoir, le peu d'habileté de vos ingénieurs, la capacité de M. de Staremberg, la rage des peuples, vos inquiétudes, vos fatigues : tout cela, mon cher duc, m'a fait passer de mauvaises nuits : je me suis souvent mise à votre place : & je la trouvois la plus mauvaise du monde.

Enfin Gironne est pris : & tout ce qui en fesoit les difficultés fait aujourd'hui votre gloire. MADAME, qui sort de ma chambre pour m'en faire compliment, m'a assu-

rée que vous étiez encore aimé & loué de bon cœur : & nous avons conclu que si vous continuez, vous pourrez bien être haï & blâmé de bon cœur aussi.

On nous annonça M. Voisin, en même tems que le capitaine des gardes avertit pour la viande *. Vous sçavez qui est dans ma chambre à cette heure-là. Nous crumes d'abord que ce seroient des nouvelles de Gironne. M. Voisin entra, suivi d'un homme dont la taille étoit fort petite, & dont la barbe étoit un peu plus grande. Ce petit homme commença son récit d'un ton & d'un accent qui charma nos princes. La joie fut extrême, quand on sçut que les forts étoient rendus : car on n'avoit compté que sur la prise de la ville. Je ne vous dirai pas le compte que M. Planque rendit de toutes les attaques, tenant un plan à la main : le roi y prenoit un singulier plaisir : & je veillois sans peine pour le partager. Ce que j'ai le mieux retenu, est ce qui fut dit de vous. » J'ai servi, dit M. » Planque, sous tous vos généraux : vous » n'en avez point, qui ait plus promis que » celui-ci : il a la prudence & la prévoian- » ce de Turenne, la valeur & la vigilance

* Du tems de Louis XIV, on annonçoit les repas du roi en ces termes : *sire, la viande, que Votre Majesté a commandée, est prête.*

» de Créqui , l'intelligence pour l'artillerie de la Freselliere , & le détail de » Jaquier «. On alla souper : pour moi , je demurerai assez long-tems réveillée agréablement : & j'eus ensuite une fort bonne nuit.

Le lendemain matin , le roi me dit que votre dépêche étoit merveilleuse : qu'il n'avoit jamais vu tant d'ordres , & si bien donnés : qu'il n'y avoit pas un seul officier , qui ne sçut ce qu'il avoit à faire : & que vous aviez poussé la prévoyance jusqu'à marquer aux soldats de ne pas entrer trop avant dans la ville , parce qu'ils trouveroient des retranchemens. Nous attendons un courrier de vous , qui nous apprendra ce que vous allez faire. Je suis bien persuadée , que vous ne vous brouillerez pas avec M. le duc de Vendôme par les rivalités que prétendent les dames du salon : mais je craindrois la diversité de vos sentimens sur le siege de Barcelone , & qu'on ne se prit à vous en Espagne de l'opposition qu'on trouvera dans le roi , qui très naturellement pense en cela comme vous.

Je vis avant-hier M. le M^r. de Villeroi , qui professe une grande estime & amitié pour vous : il a été des premiers à m'écrire sur cette affaire-ci : M. Desmaretz le fait aussi , & parle fort bien sur votre sujet.

J'ai fait des complimens là-dessus à Me. la maréchale , & à M. le cardinal : & j'ai reçu ceux des autres... *Me. de Maintenon* (c'est le secretaire qui parle) prit la plume & écrivit ce qui suit... Le roi commençoit à être inquiet sur Gironne : il a été ravi : & sans rabais , il est bien content de vous. Il me semble qu'il a fait tout ce que vous avez désiré pour les officiers : quant à vous , cela viendra : & j'ai fort assuré que vous seriez satisfait , & qu'il le fera lui-même : on craint de petits embarras : j'ai répondu ce que vous auriez répondu vous-même : & je vous connois assez pour sçavoir ce que vous penserez. Je suis ravi de ce que vous mettez M. de Brancas en train d'avoir des graces : je vous prie de lui faire mes complimens de celle qu'il vient de recevoir. Me. la De. de Noailles doit venir ici à quelques bals : mais jamais elle n'a paru moins empressée. Adieu , mon cher duc , j'étois venue au lieu du repos , pour vous écrire avec plus de loisir : mais le froid m'en chasse : vous ne voulez point ma mort , & vous avez raison : car certainement vous y perdriez une amie qu'on ne retrouve guère. Voici une lettre bien écrite & bien vraie.

DE M. L'ABBÉ DE POLIGNAC.

MADAME , quand ce ne seroit pas l'in-

térêt de l'état qui doit aller avant tout , la seule gloire de M. le D. de Noailles m'engageroit à vous féliciter sur l'heureuse fin du siege de Gironne. Vous savez l'estime & la tendresse que j'ai pour lui : vous savez aussi quelle doit être ma reconnoissance de toutes les obligations que je lui ai , dont la plus grande est de m'avoir attiré vos premieres bontés. Il y a long-tems que j'ai prévu , par le caractère de son esprit & par sa façon de penser , tout ce qu'il devoit être un jour. Il est impossible de réfléchir sur tout ce qu'il a fait depuis un an , ses courses , ses négociations , ses exploits militaires , sans être affligé de ce que le roi a si peu de serviteurs comme lui. Les dangers les plus pressans ne font qu'exciter sa diligence ; & les plus grandes adversités ne font qu'animer son courage. Le roi d'Espagne doit sans contredit au dernier voiage , qu'il a fait à la cour , son rétablissement sur le trône & la ruine de l'archiduc. J'espère aussi qu'un jour nous lui devons la paix , puisqu'il n'y avoit aucun pas qui put nous y conduire plus sûrement , que celui qu'il a fait en portant la guerre dans le cœur de la Catalogne. Pardonnez-moi, Madame , si je m'amuse à vous dire tant de bien d'un homme que vous

connoissez encore mieux que moi : je n'ai pu, dans l'excès de ma joie, me refuser au plaisir de vous en parler, & de me réjouir avec vous de ce que les ordres de S. M. ont eu tant de succès entre ses mains.

L E T T R E C I I.

2711.

à Versailles, ce 23 février.

M. Voisin m'avertit qu'il vous envoie ce soir un courrier : je ne puis le laisser partir, sans vous écrire un mot, n'ayant pas la force d'en écrire davantage, & mademoiselle d'Aumale n'étant pas avec moi. Je suis ravie de tout ce que vous faites : tout retentit aujourd'hui de vos louanges, à Paris, dans les provinces, & partout où vous n'êtes pas envié : mais, au milieu de tant de triomphes que les poètes chantent & dont ils m'accablent, je sens vos peines & le peu de secours qu'on vous donne. On va vous ôter M. de Barillon, malgré le nom qu'il porte : & vous aurez M. de la Neuville, qui paroît alerte. Adieu, mon cher duc : votre bonheur consiste dans votre manière de penser : je souhaite de tout mon cœur, que vous ne vous en départiez jamais.

L E T T R E C I I I.

à St. Cyr, ce 27 février.

1711.

JE vous assure , mon cher duc , que si je vous écris rarement & succinctement, ce n'est pas manque de matiere : demeurons-en là. On vous ôte M. de Barillon : vous m'avez écrit sans ménagement pour le fils d'un de mes amans : & j'ai pressé son rappel avec une grande ingratitude. M. de la Neuville paroît plus vif. Il est certain que la grande estime, qu'on a pour vous, tourne à votre dommage, & que l'on attend de vous des choses impossibles. Du reste, vous avez trop de bon sens pour compter les discours de Versailles pour quelque chose. On ne croit point ici que vous chassiez l'archiduc, mais que vous ferez la guerre avec supériorité : ce n'est pas assez pour nous, qui aurions besoin de secours, au lieu de pouvoir en donner. Voici encore des inondations, qui perdent quatre ou cinq provinces : vous perdez aussi le batteau que vous aviez à Maintenon : le parterre est emporté : il y a deux ou trois pieds d'eau dans la salle. Vous & moi voudrions bien que la France en fut quitte pour de pa-

reils malheurs : & l'on a l'effronterie de se moquer de vous & de moi , quand on nous voit penser ainsi. Je suis persuadée qu'on ne vous brouillera point avec M. de Vendôme, quelque soin qu'on en prenne à notre cour. Le roi attend de vos nouvelles pour se décider sur votre grandesse : je lui dirai bien pour vous ce que vous lui manderez : la reine d'Espagne m'en écrit du ton le plus obligeant , & me dit , de la part du roi , que je ne serai pas si aise que lui de la prise de Gironne , parce que je ne saurois vous aimer autant qu'il vous aime. Ces gens-là veulent être adorés , & ils le seront : car pour l'être , les princes n'ont qu'à le vouloir. Je ne vous dis point de nouvelles de notre cour : il me semble que tout ce que nous sommes , tout ce que nous tâchons d'être , tout ce que nous faisons , tout ce que nous voudrions faire vous paroît bien petit. Le roi se porte bien : c'est tout ce qui vous intéresse : il fait tout ce qu'on dit sur ses généraux : & ce qu'on en dit n'influe point sur ce qu'il en pense : vous vous en apercevrez.

L E T T R E C I V.

à St. Cyr , ce 1 mars.

1711.

JE fais, Monsieur, ce que vous pensez sur ce qui se passe : je connois la vérité de votre vertu, & qu'elle n'est pas en paroles : je fais que vous connoissez les hommes : & toute ignorante que je suis, je fais que la lecture donne une assez grande expérience, pour n'être surpris de rien. Après cela, allons notre chemin, & faisons le mieux que nous pourrons en tout & partout. Je suis plus sensible à vos travaux, qu'au retardement des honneurs, parce que je suis assurée que les uns vous accablent, & que vous aurez un jour les autres. Il faut prendre votre parti là-dessus, après avoir proposé ce que vous croiez nécessaire : car ce qui s'appelle vos travaux, est de manquer de ce qu'il faut pour le service. Il ne m'est pas revenu un mot de votre famille : la petite vérole l'a dispersée : & je me cache de plus en plus. Le roi est très content de votre belle lettre : il est délicat en fait de stile, & le vôtre l'a satisfait. Je n'ai point encore bien vu comment est pour vous, celui à qui vous donnez de l'obéissant, & qui n'auroit que

de l'*affectionné* sans son maître. Je ne fais si vous vous souviendrez de ce que vous me mandez là-dessus. Le roi me dit hier que M. Voisin venoit de lui lire votre lettre : que c'étoient des demandes de ce qu'il vous faudroit : voilà tout ce que j'en saurai. Me. la De. de Bourgogne a reçu & lu votre lettre fort sérieusement : elle m'a dit seulement qu'il n'y avoit nulle raillerie. M. de Brancas m'écrit vivement sur ce qui vous regarde : je ne montrerai pas sa lettre : je ne puis lui en savoir mauvais gré. Adieu, mon cher duc, & plus cher que je ne le puis exprimer. Je prie le ciel de vous conserver & toute votre maison ! je suis charmée de votre lettre : elle part du cœur : l'esprit ne pourroit fournir tout ce qui y est : & on y sent la vérité.

Je reçois en ce moment une lettre de Me. votre mere, désespérée de ce que le roi ne déclare pas votre grandesse, j'ai répondu ce que je crois vous convenir, & qu'on vous obligeroit fort de se taire.

LETTRE CV.

1711.

à St. Cyr, ce 7 mars.

LA peine est toujours mon partage : j'en ai senti dans vos succès, parce

que j'ai compris ce qu'ils vous en avoient couté : & je sens aujourd'hui le triste état où vous mettent, & votre desespoir & votre zèle. M. de Vendôme se trompera toujours par son extrême confiance. Me. la princesse des Ursins se flatte aussi beaucoup : je ne sai si elle croit tout ce qu'elle mande, ou si elle veut seulement nous persuader pour nous exciter à donner de plus grands secours. On nous a parlé de vous joindre, de serrer Barcelone, de l'assiéger après avoir pris Sarra- gosse, de chasser l'archiduc, & de nous envoyer quarante mille hommes pour reprendre ce que nous avons perdu en Flandres. Quoiqu'on n'ait jamais cru ici, que la guerre pût finir si-tôt, on a de la peine à voir cette jonction retardée, & vous, réduit à renvoyer votre cavalerie chercher à vivre en France. Cependant on voit très bien, qu'il n'y a pas d'autre parti, & que les affaires ne sont pas disposées à toucher des contributions. Nous prenons si aisément les agréables idées, qu'il est dangereux de nous les présenter : mais elles nous viennent du côté d'Espagne, d'où l'on mande toujours, que tout dépend de nous, & que si nous le voulions, la guerre y finiroit bientôt. Le roi ne l'a jamais cru : il a été ravi, & le

fera toujours, quand il y aura d'heureux événemens en Espagne : mais il est certain que ne pouvant fournir à tout, il préférera ce qui peut garantir la France & en éloigner les ennemis.

Il n'est pas nécessaire de vous exhorter à faire de votre mieux pour le service des deux rois. Il sçait ce que vous pensez là-dessus, & en quel rang vous les mettez : mais je vous conjure de ne vous point pénétrer de déplaisir, & pour m'expliquer plus élégamment, de n'être pas le valet du diable.

Je fais qu'on m'accuse d'être indifférente sur les affaires d'Espagne : il est pourtant très vrai, que je souhaite ardemment que Philippe demeure sur son trône : mais je ne crois pas, que les affaires d'état se conduisent par les sollicitations des particuliers : mais je ne crois pas, qu'où il s'agit de bien public, il faille écouter ses sentimens : je ne crois pas que pour affermir la couronne sur la tête du petit-fils, on doive engager le grand-pere à se dépouiller. Me. votre femme vouloit aller chez tous les ministres, de porte en porte, les persuader de ne point faire revenir les troupes du Dauphiné : ce qui marque plus de zèle que de capacité. On dit que vous voulez aller en Espagne.

& revenir ici : ces voïages ne feroient pas approuvés. Je suis inquiète de votre santé : comment se rétablira-t-elle au milieu de tant de peines d'esprit ? car pour celles du corps, je crains que vous n'en aiez pas autant que vous le voudriez, & que votre guerre ne devienne une chicane.

Comme je ne reçus, hier au soir, votre lettre, qu'après que le roi fut entré dans ma chambre, je ne fais point encore sa réponse sur la grandesse : je l'aurai, ce soir : & je m'attends à trouver tout le monde renversé sur les affaires d'Espagne, & disant que tout est perdu.

M. le maréchal de Boufflers a interrompu ma lettre : il est bien foible, pour la santé, & toujours bien grand pour la vertu : il comprend vos peines sur les mécomptes que vous trouvez de tous les côtés : il espere que nous ne ferons pas si malheureux, cet été, que les autres : il convient de nos arrangemens & du courage que l'on reprend partout, & voit dans l'air de quoi prédire de grandes révolutions.

M. le duc a perdu son procès : Me. la Duchesse est très affligée, & ceux, qui s'intéressent à elle, sont sérieux. M. le D. du Maine n'a point voulu recevoir de complimens.

L E T T R E C V I.

1711.

à St. Cyr, ce 8 mars.

ENFIN le roi m'ordonna hier au soir de vous mander d'accepter la grandesse : je lui lus l'endroit de votre lettre sur cette matiere-là. J'ai bien cru que vous ne seriez pas engoué de ce nouvel honneur. Je dois rendre justice à votre famille : il n'en est pas revenu un mot sur tout ce qui s'est passé par rapport à vous depuis quelque tems : je crois cependant qu'on y sera très sensible à la grandesse : on peut porter ses vues sur des cadets, sur une fille. Je crois qu'avant de vous rien proposer, on vous donnera le tems d'avoir quelques garçons : mais les projets, là-dessus, trouveroient des difficultés sur l'esprit du maitre, à qui je fais que vous ne voulez jamais déplaire.

Le procès de M. d'Antin va commencer tout de bon : je crois qu'il se terminera par devenir duc : tous vos confreres le desirent, pourvu qu'il prenne la queue, & non la tête.

On continue à publier ici que M. de Vendôme & Me. des Ursins sont brouillés : je ne le saurois croire. Je suis plus

en peine de nos deux ministres , quoi-
qu'ils soient sages l'un & l'autre. Je crains
leurs femmes : & il faut convenir que les
affaires sont assez difficiles , pour se cha-
griner , quand l'un a toujours à demander ,
& quand l'autre ne peut donner que le
tiers de ce qu'on demande , & le quart
de ce qu'il faudroit.

Adieu , mon cher duc , tâchez de vous
guérir. Vous ne pouvez rien faire , si vous
êtes malade : je ne connois rien de plus
pressant pour vous que ce motif-là. Le
roi se porte très bien : tous ses capitaines
des gardes sont sur le côté. Le duc de
Villeroi crie miséricorde sur le froid , la
pluie , la neige & le vent : & le roi n'en
sent rien.

Notre princesse est accablée de fluxions :
elle péye l'excès des plaisirs du carnaval.
Me. la De. de Berry est grosse.

L E T T R E C V I I .

à St. Cyr, ce 22 mai.

1711

ON va vous envoyer notre petit pro-
dige , qui n'est plus prodigieux : on
donne autant sur lui présentement , qu'on
le louoit au dernier voiage de Marli :
je ne sai pourtant rien de positif , qu'

d'avoir donné dans un panneau qu'on lui tendoit sur le jeu : il a perdu vingt ou trente mille francs au quinze , tête à tête avec un homme qu'on prétend qui avoit bien des moitiés. Quoi qu'il en soit , mon cher duc , le fardeau retombe sur vous. M. le duc de Richelieu a cru , qu'après cette équipée il falloit l'éloigner , encore plus qu'il ne le feroit en Flandre : que le marquis de Noailles , qui est à présent le sujet de son admiration , auroit soin de lui sous vous : que Fronsac apprendroit parfaitement son métier : & qu'il étoit bien juste qu'il profitât du bonheur d'avoir un tel cousin-germain. J'ai trouvé tout cela très bien pensé : & j'espère que Fronsac ne vous embarrassera pas plus que de raison : c'est la plus aimable poupée qu'on puisse voir.

Me. la pr. des Ursins m'écrit toujours sur la facilité & sur l'utilité du siege de Barcelone : on ne pense pas de même ici.

Nous sommes bien persuadés ici , que les ennemis ne nous préviendront pas en Flandres : le général ne se presse pas d'y aller , de peur d'entamer trop tôt nos magazins.

La finance & la guerre ne s'accommodoient pas encore : il y a eu un peu de bruit : on m'assure qu'il n'ira pas plus loin.

Je suis plus affligée que jamais sur ce qui touche votre cher oncle : il a des ennemis, il leur donne beau jeu pour le brouiller tout-à-fait avec son maître.

Je suis plus séquestrée que jamais : je ne puis m'accoutumer à tout ce que je vois : & je deviens très insupportable à tout ce qui environne notre princesse : elle est plus âpre aux divertissemens qu'elle n'a jamais été : je vais à St. Cyr, le plus que je puis. On n'a pas envie de vous voir, parce qu'on vous trouve un ardent solliciteur. Je vous assure, Monsieur, que je ne pense pas de même.

LETTRE CVIII.

à St. Cyr, ce 4 avril. 1711.

JE comprends parfaitement votre voiage de Saragosse, & que rien n'est plus nécessaire que de concerter ce qu'on veut faire, avec ceux qui doivent en faire la moitié. Je crains que vous ne trouviez de grandes opositions dans l'esprit de M. de Vendôme, qui veut, à ce qu'on dit, le siege de Barcelone, qui, d'ici, est regardé comme très téméraire & dont le mauvais succès ruinerait les affaires. Je ne comprends pas moins le reste de votre lettre.

Tome V.

K

Vous connoissez très bien toutes choses, & les gens avec qui vous avez à faire. Il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont, puisqu'on ne peut les changer. Votre vertu ne vous manquera jamais : & n'avoir point tort, est une grande ressource. J'ai bien cru que nous ne vous verrions de lon-tems : ce qui est bien triste pour moi, qui suis un peu pressée : mais il faut vouloir ce que les circonstances veulent, & servir nos maîtres à leur mode. Nous allons entrer dans nos inquiétudes ordinaires pour la campagne. Belle armée : peu d'argent. Ce que vous aimez le mieux à la cour se porte très bien. Adieu, mon cher duc.

L E T T R E C I X.

1711.

à Marli, ce 27 avril.

JE n'oublierai point votre nom, mon cher duc : je l'entends prononcer trop souvent. Et je crois, en vérité, qu'on vous loue trop. Vous augmentez mes inquiétudes sur le mal de la reine, qui déjà me paroïssoit considérable : nous en attendons des nouvelles avec impatience : & j'espère que nous en recevrons par le courrier que vous devez envoyer. Il me paroît que M. de Vendôme & vous, êtes d'accord : c'est

à quoi je ne m'attendois pas : je suis charmée de m'être trompée.

Vous aurez appris la mort de **MONSEIGNEUR** , dont j'ai fait la relation à Madame la princesse des Ursins. M. d'Antin s'est distingué par ses empressements auprès de lui pendant sa vie , & Mrs. de la Roche-Guion , de Rouffi , & de Ste. Maure , par leur douleur après sa mort. M. le dauphin & Me. la dauphine font le plus grand personnage : notre princesse exprime cela & autre chose , en disant qu'elle se sent croître à tout moment : mais les événemens l'agitent si fort , qu'ils altèrent sa santé & changent ses traits. Il vous passera bien des choses par la tête sur la mort de l'empereur. Je me flatte , que Dieu a voulu nous donner la paix : mais ce ne sera pas sitôt que je le voudrois.

Les jansénistes , les jésuites , M. le C. de Noailles , M. l'archev. de Cambrai , plusieurs évêques font un grand bruit : si vous vouliez savoir mon avis là-dessus , je vous dirois qu'ils ont tous beaucoup de tort. M. le C. de Noailles a demandé la permission de venir ici mercredi , pour faire ses plaintes en forme : j'ai grande peur que cette audience ne fâche beaucoup celui qui la donnera , & celui qui l'a demandée.

Rien n'est égal à la douleur de Me. la Duchesse : aussi tombe-t'elle de son haut. Me. la P. de Conti a toujours été malade depuis la mort de MONSEIGNEUR. La mort de la De. de Villeroi a si fort augmenté la fraïeur des dames , qu'aucune n'ose sortir de chez elle. Me. la De. de Noailles est enfermée dans son appartement , ne voulant voir personne , & ne sortant que pour aller à la messe le dimanche : St. Cyr lui est interdit : parce qu'il y a eu cent vingt filles avec la rougeole. Je m'imaginais que Me. la De. de Guiche ne vous laissera pas ignorer l'état de M. & de Me. de Boufflers, qui ressemble fort à celui de Job.

Nos bonnes têtes prétendent qu'il faut se tenir en paix fort sagement pour profiter des événemens du Nord & de l'Allemagne : nos armées sont pourtant en présence avec quelque rivière entre-deux. Dieu veuille bénir ce que vous allez entreprendre ! vous n'avez pas besoin d'être exhorté à faire de votre mieux. Je vous prie seulement de vous souvenir , qu'il n'y a que Dieu , qui mérite le sacrifice que votre philosophie fait aux rois.

L E T T R E C X.

*à Marli, ce 5 mai.*7111.

JE vois avec bien de la joie que vous êtes d'accord avec M. le D. de Vendôme, & que vous avez fait des projets ensemble qui paroissent pleins de sagesse. La mort de l'empereur va vous fournir de belles idées : les miennes ne sont guères plus gaies qu'à l'ordinaire : je vois l'archiduc empereur, & tout le reste comme il est depuis tant d'années, si ce n'est que nous avons encore moins d'argent, & que je tremble toujours pour la subsistance de l'armée. J'ai dit au roi tout ce que vous me marquez par rapport à ce que M. de Vendôme lui écrit sur ce qui vous regarde : il l'a reçu, j'ose dire, comme il le devoit : car du moins faut-il bien recevoir des sentimens pareils aux vôtres : & le malheur d'être roi ne donne aucun droit à l'ingratitude. Je vous connois si courageux & si vrai, qu'en ces occasions délicates, je répondrai toujours de vous : vous êtes persuadé que c'est peu d'avoir, & que c'est tout de mériter. Je suis dans une grande inquiétude sur la maladie de la reine. Me. la princesse des Ursins n'écrit à personne, & nous ne l'avons ja-

mais vue manquer. Me. la dauphine souffre beaucoup. Nous attendons à tout moment l'arrivée du courrier, qui vous apporte la triste nouvelle de MONSEIGNEUR. Il nous est revenu que le duc de Savoye a paru très affligé de la mort de l'empereur, & qu'il s'est enfermé tout un jour, inaccessible à ses plus intimes confidens : on croit ici que c'est pour pleurer son allié, & moi, pour réfléchir sur le parti qu'il doit prendre. Je suis fort aise des services, que vous rendez à nos rois : je trouve votre personnage meilleur que celui que vous feriez à Marli : mais je vous avoue, que je sens beaucoup de peine de n'avoir personne à qui parler franchement. Les deux princesses de mon sang * sont toujours malades & affligées.

Je ne vous mande point les petites nouvelles de notre cour : la cour est si indifférente à ceux qui sont occupés de l'état ! Le Ml. de Boufflers s'est abîmé dans la douleur & dans les maladies. Le Ml. d'Harcourt a toujours un mauvais estomac, & pourtant une bonne tête : il partira dans cinq ou six jours pour l'Allemagne, & passera par Bourbonne. Je ne vous parlerai plus de M. le cardinal : j'ai fait ce que j'ai pu pour adou-

* Mesdames de Noailles & de Caylus.

cir tout de part & d'autre. Je déplais aux deux partis, parce que je ne suis d'aucun : on voudroit m'y entraîner : mais les matieres en question me passent. J'ai résolu de n'en plus parler : je vous dirai seulement que la lettre des évêques est publique & insoutenable, que le roi indigné en vouloit faire raison à M. le C., & que sans attendre le jour de l'audience, il se l'est faite lui-même.

L E T T R E C X I.

*à Marli, ce 9 mai.*1711.

J'AVOIS laissé cette lettre à St. Cyr, attendant les nouvelles d'Espagne par le courrier qui vous avoit porté celle de MONSEIGNEUR. Nous la reçumes enfin avant-hier au soir. La douleur du roi catholique renouvelle la nôtre : mais le meilleur état de la santé de la reine nous tire d'une grande inquiétude : il n'est pas croyable combien l'on étoit en peine, & l'estime & la tendresse qu'on sent pour cette princesse : la nôtre devient tous les jours plus sérieuse, & fait un assez beau personnage. M. le Dauphin s'accoutume un peu plus au monde.

Les affaires spirituelles s'aigrissent tous les jours. Le roi a envoyé M. Voisin

au cardinal pour lui déclarer la guerre, ou lui offrir des conditions de paix. Comme j'ignore ce que vous savez & ce que vous voulez là-dessus, je ne vous en fais point le détail : vous ne m'en croiriez peut-être pas, & l'on vous instruit d'ailleurs : peut être aussi n'en voulez-vous rien savoir : car vous ne pouvez y mettre ordre. Quoiqu'il en soit, mon cher duc, je vous aime toujours également.

L E T T R E C X I I.

II.

à Marli, ce 16 mai.

JE n'ai point eu cet ordinaire, de lettre de vous, mon cher duc, je ne vous en fais point de reproche : ce que vous faites vaut mieux, que de m'écrire : j'ai pourtant quelque impatience de voir ce que vous pensez sur la mort de l'empereur : nos courtisans ont crié victoire, dès qu'ils l'ont apprise : on devoit avoir la paix un mois après : une suspension d'armes étoit assurée : tous les électeurs alloient se remuer, & nos cent mille hommes nous attirer du respect : tout cela est évanoui : l'archiduc sera empereur, sans essayer une contradiction : il n'y a pas un électeur qui voulut l'être. L'esprit de paresse a gagné toutes les nations : tout veut vivre en re-

pos : c'est que tout est épuisé : le duc d'Hanovre ne veut ni l'empire , ni , ce semble , la couronne d'Angleterre : nous ne voions que des philosophes , & bien peu de héros : il n'y a que M. de Boufflers , & vous , mon cher duc , qui sachiez être sages & braves à la fois. Me. la pr. des Urfsins me querelle de ce que vous n'êtes pas maréchal de France , de ce qu'on vous demande quatre bataillons , de ce que nous voulons la paix , & de ce que nous sommes occupés à empêcher l'ennemi d'entrer en France. Vous savez ce que je pense sur tout : je ne m'amuserai donc point à vous l'expliquer. Le roi se plaint souvent de plusieurs incommodités : mais M. Fagon & moi ne voions qu'une très forte santé : mangeant parfaitement bien , dormant de même , & mettant à bout tout ce qui l'environne : je lui ai dit votre vivacité sur sa santé : & il vous en fait très bon gré. C'est le duc de Villeroi , qui a le bâton , & qui apparemment l'aura long-tems , quoique le maréchal de Boufflers doive venir le 20. Nous avons un peu plâtré l'affaire de M. le cardinal : il viendra mercredi voir le roi : il a de puissans ennemis : & il donne tant de prise sur lui , qu'il est impossible , que les embarras ne succèdent toujours aux embarras. M. le dauphin s'applique fort aux

affaires , & se rend plus affable aux courtisans. Madame la dauphine , en prenant une place plus haute devient plus jolie & plus attentive qu'elle ne l'a jamais été : elle fait une grande figure , & n'en est pas fâchée : je crois que vous ne seriez pas mal content d'elle , si vous la voïez présentement. Je vous embrasse , M. le duc : je me trouve mal aujourd'hui : mes incommodités sont toujours les mêmes : trois jours de santé , trois jours de fièvre , voilà le cercle de ma vie.

L E T T R E C X I I I.

1711.

à Marly, ce 18 mai.

J'AI reçu votre lettre du 8 de ce mois par le courrier de M. de Torcy : elle m'afflige par bien des endroits. Je vois que vous prenez trop de peine : & je vous ai déjà mandé qu'il n'y a que Dieu qui mérite d'être servi comme vous servez les rois. Je vois que vous ne vous portez pas bien , sans me dire ce que c'est que votre mal , quelles eaux vous vous proposez de prendre , & en quel tems : ce ne sont pas-là des matieres à traiter fort légèrement avec moi. Je vois encore un fond de tristesse dans vos lettres , qui augmente la mienne. Il me

paroît que vous vous ennuyez d'être si loin de nous : & en vérité, vous avez raison : nos vœux vous rappellent aussi ardemment que les vôtres vous en rapprochent. Quoiqu'on puisse dire où vous êtes, il n'y a gueres d'apparence que la guerre se termine promptement en Espagne. Passerez-vous votre vie hors de France ? que vous en reviendra-t'il ? Tout est en l'air, & cependant vous vous tuez : je suis sûre que vous travaillez plus que ceux qui y ont le principal intérêt. Je ne sçais si c'est l'envie de vous voir qui me prévient : mais je vous avoue que je crois qu'il y a bien des raisons de revenir ici, dès que vous le pourrez avec honneur. On dit que le prince Eugene est arrivé à l'armée de Flandre, qu'il n'y sera pas long-tems, & qu'il ira en Allemagne. Pour l'Archiduc, bien des gens croient qu'il ne vient pas en Flandre pour n'y rien faire, & qu'il tentera quelque chose : d'autres croient qu'il n'osera dans la conjoncture présente. Il est certain que nous avons une belle & grande armée, & bien placée, du consentement de tout le monde. On ne doute point que l'archiduc ne soit élu unanimement, & qu'il ne veuille être aussi roi d'Espagne.

Toulon est menacé, & toutes les nou-

velles s'accordent là-dessus. On se conduit en Flandres à l'ordinaire : les lieutenans généraux décrient, autant qu'ils peuvent, le général, & pour le décourager, ils décrient nos affaires : c'est pourtant M. de Villars. Le *bisbiglio* de M. de Noailles va un peu se raccommoder : il doit voir le roi ici mercredi : s'il ne change de conseil, il vous donnera de grands chagrins de la manière dont vous pensez. M. le dauphin fait mieux depuis la mort de MONSEIGNEUR. Me. la dauphine se fait adorer de tout le monde. On a été jusqu'à présent dans une grande tristesse, ici, ou pour parler plus juste, dans un grand ennui. Les chasses recommencent : & la princesse y est présentement en calèche avec le roi : elle n'a pas voulu monter à cheval, que les quarante jours ne fussent passés. La petite verole nous a chassé de Versailles : je tremble qu'elle ne nous suive partout. J'entendis dire, hier au soir, au roi : » il manque quatorze hommes à la compagnie du duc » de Noailles, qui est ordinairement la » plus complète, & qui a toujours des » surnuméraires : apparemment c'est un » effet de son absence ». Me. la duchesse est dans une tristesse extrême. M. d'Antin sera bientôt déclaré duc : on prétend

que son procès n'est pas bon, & qu'il fait bien d'aimer mieux être le dernier par grace, que de demander d'être des premiers par droit : on vous mandera tout ce que le roi a réglé, à cette occasion, pour les duchés & pour les légitimés. Mais aujourd'hui faudroit-il songer à être duc ? il faudroit songer à rétablir la France. Adieu, instruisez-moi de votre santé, modérez votre zèle, songez à revenir, & ayez toujours un peu d'amitié pour la personne du monde qui connoit le mieux ce que vous valez.

LETTRE CXIV.

à Fontainebleau, 15 août. 1711.

J'ENTREVOIS bien, qu'il s'est passé quelque chose en Espagne qui vous a donné envie de revenir. Je comprends que vous avez voulu quitter, quand vous avez cru y être inutile, & que vous y demeurez par la confiance que vous avez en M. le comte de Bergueich. Je n'ai pas dessein de combattre tous les sentimens d'honnête homme que je connois en vous : mais je vous réponds que vous les pousserez trop loin, & que vous n'en aurez jamais que la satisfaction de votre conscience. Je ne suis pas en belle humeur. Les affaires de Flandres prennent un mau-

vais tour : & celles du Dauphiné nous donneront de l'inquiétude encore un mois. Je vis l'autre jour dans votre dépêche, que vous desiriez des troupes. Mais, quelque merveille que vous puissiez faire en Espagne, nous ne nous consolons point de vous en avoir donné, qui nous seroient bien nécessaires. Il vous est très honorable d'avoir été retenu par leurs Majestés catoliques. Vous saurez bien placer votre retour : & il n'y a qu'à vous laisser faire : le roi approuve toute votre conduite, & démêle bien pourquoi vous ne revenez plus, & pourquoi vous vouliez revenir. Si je considérois mon intérêt & mon amitié, je vous désirerois ici. Mais, selon les apparences, vous n'y trouveriez que des sujets de chagrin, & par les affaires générales, & par les particulières de M. le cardinal, qui s'étendent déjà sur votre famille. Je languis de tout ce que je vois. Mais je ne meurs pas encore : Dieu me laisse dans ce monde pour souffrir. Cependant M. le dauphin & Madame la dauphine tiennent la cour dans toutes sortes de plaisirs, & se font aimer de plus en plus. Le premier est moins sauvage, & l'autre aime moins le lansquenet. Adieu, mon cher duc : s'il est vrai que l'archiduc soit parti : je m'attends à vous voir revolter la Catalogne.

L E T T R E C X V.

1711.

ce 23 août.

Vous avez perdu un bon ami, mon cher duc, en perdant M. le Ml. de Boufflers, qui mourut, hier, ici. Me. la De. de Guiche a conduit Me. sa femme à Paris cette nuit. J'attendois avec impatience la nouvelle certaine de l'embarquement de l'archiduc : mais la lettre de Me. des Ursins, datée du 12, ne m'en dit pas un mot. C'étoit en ce cas-là que je comptois que vous alliez faire des merveilles en Catalogne, c'est-à-dire, par des trahisons & des revoltes, où les miquelets vos bons amis vous auroient bien aidé.

Avez-vous eu quelque révélation sur la paix ? j'avoue que n'en croiant encore rien, votre lettre égaye un peu mon imagination : je suis persuadée que vous feriez tout ce que vous me mandez, & que vous seriez heureux, parce que vous êtes sage. En attendant ce tems-là, je suis accablée de tristesse par les affaires de Flandres, & par celles de M. le C. de Noailles qui venant au surcroit de tout ce que vous savez que je souffre, me poussent à bout : toute ma consola-

tion est fondée sur ma vieillesse, qui m'annonce une mort qui finira bientôt tous mes soucis.

Dieu veuille vous conserver & vous aider dans tout ce que vous allez entreprendre ! L'extrême confiance de M. le duc de Vendôme me fait toujours peur. Je vous embrasse, mon cher duc, *Madame ajouta de sa main*, toute affligée de notre ami. Il alloit se reposer à Boufflers. Et j'avois peine à croire qu'il en revint. Car il étoit bien affoibli : son grand courage le soutenoit. En lui, le cœur est mort le dernier.

LETTRE CXVI. *

1711.

le 1 septembre.

VOUS aurez appris, avec bien du chagrin, le renversement de nos affaires en Flandres : le déchaînement est grand contre le maréchal de Villars : le roi n'est pas persuadé qu'il ait autant de tort qu'on le croit : mais le fait est malheureux.

Nous ne craignons plus rien pour le Dauphiné : M. de Savoie s'en va prendre les eaux : il se dit malade. Il nous faut la paix, mon cher duc : il faut un intervalle : nos guerriers sont rebutés : l'armée est pleine de malades : on dit

que le ch. de Maulevrier est une perte. La Frezelière est mal : Gassion est parti pour Bourbonne.

Chacun se vante d'être affligé du maréchal de Boufflers : on lui donne mille louanges : que l'on est faux en ce péis, même en disant la vérité ! Je suis bien fâchée de ce que l'archiduc ne part point : on me mandoit si positivement d'Espagne, qu'il étoit parti, que je m'en étois flattée, & que contre mon ordinaire, je vois tout soumis à Philippe V. Plut à Dieu que vous puissiez faire quelque chose d'éclat, qui facilitât la paix ! Je ne doute pas que vous ne la desiriez autant que moi : vous en connoissez encore mieux la nécessité.

M. d'Antin est entré dans l'affaire des évêques & de M. le cardinal, dont il se trouve le meilleur ami : il est aussi celui du P. le Tellier : ainsi il va tout raccommoder.

Le maréchal de Villars n'a point demandé la charge de capitaine des gardes : il dit que le roi marche trop bien, pour qu'il puisse suivre. Revenez, mon cher duc : & revenez plus sage que jamais : vous en aurez besoin. Notre dauphine s'attire une grande considération : & je ne crois point que son mérite cède à celui de la reine d'Espagne. Votre maître se

porte bien , & se plaint toujours. Vous ne trouverez plus le comte de Brionne : & vous vous en passerez bien. J'ai été dix jours dans un état de foiblesse , dont je croiois que je ne fortirois jamais. Je ne cesse de mander à Me. des Ursins de se souvenir qu'elle est Francoise : il me semble , qu'elle a le défaut de ne point croire que nous ayons besoin de la paix.

L E T T R E C X V I I .

1712.

à Versailles, ce 15 mars.

LE roi me dit , hier au soir , mon cher duc , que vous étiez plus mal que nous ne vous avons vu : que vous avez de la peine à ouvrir les yeux : & que vous êtes dans une tristesse mortelle : c'est ce qui met le comble à la mienne. L'intérêt , que le roi prend à votre santé , doit vous consoler. On dit que vous partez demain (*pour Bourbon*) , & qu'il est incertain que Me. la De. de Noailles vous suive. Un commencement de grossesse n'empêche point un voiage qui se fait avec les commodités que vous avez partout : je serois bien fâchée que vous fussiez seul , & que ma nièce ne fut pas à son devoir.

Vous savez , je crois , plus de nouvelles que moi sur ce qui se passe à Utrecht :

j'en fais assez pour mourir de chagrin de nous voir recommencer une campagne. Nous verrons si l'on fera aussi content du maréchal de Montesquiou, que du maréchal d'Uxelles : l'abbé de Polignac écrit de belles lettres : nos plénipotentiaires nous donnent de grandes espérances, que je m'obstine à rejeter. Le roi travaille plus que jamais : encore deux conseils aujourd'hui : la France est désormais sa famille, & lui est au moins aussi chère que celle qu'il a perdue. Adieu, mon cher duc : aimez-moi : j'ai toujours un serrement de cœur, que je voudrois bien que vous ne connussiez pas.

L E T T R E C X V I I I .

à St. Cyr, ce 18 mars.

1712.

CE n'est pas dans mes lettres, mon cher duc, que vous trouverez des marques de la confiance que j'ai en vous : cependant donnez-moi une adresse sûre : il pourroit échaper quelques traits à ma défiance *solidité*.

Nouvelle inquiétude sur la rougeole de M. le P. de Dombes : son pere en seroit inconsolable : & moi, je le suis de votre état : il ne me sort guères de l'esprit. Le roi travaille plus que jamais. Son cou-

rage se ranime dans les adversités ; & sa fanté se fortifie de son courage. Du reste , Versailles est aussi affligé , qu'il l'étoit il y a un mois. Cependant on dit assez librement que l'on est fâché que notre petit dauphin vive : tant on craint une minorité ! Dieu le conserve ! peut être consolera-t'il un jour la France des pertes que nous avons faites & de la paix que nous ferons.

Il ne nous vient point encore de nouvelles d'Angleterre : nos malheurs domestiques auroient-ils changé de leurs résolutions ? La campagne me transite par avance : que de maux à porter à la fois.

On fait en Espagne la mort de notre premier dauphin. On attendit une communion du roi pour lui annoncer cette nouvelle : sa résignation fut aussi grande que sa douleur. Que dira-t'il à l'arrivée de l'autre courrier ? il aimoit M. le duc de Bourgogne : il adoroit Me. la duchesse de Bourgogne : Eh ! mon cher duc , qui ne l'auroit aimée ?

M. Desmarets m'a vu deux fois , & ne m'a parlé de rien , quoiqu'il le put très naturellement : je verrai la suite : mais il ne faut pas courir après. Adieu , mon cher duc , je ne suis née ni pour moi , ni pour les miens. Mon tempérament me fait toujours mille trahisons : dans la joie , ma

fanté est languissante : elle devient bonne dans la tristesse : plus j'ai de raisons de partir de ce monde , plus je m'y trouve enracinée.

L E T T R E C X I X .

*vendredi saint.*1712.

LE maréchal de Tallard , transporté de joie d'être duc , va marier son fils. Les nouvelles d'Angleterre sont bonnes : on y veut la paix : & même on la presse. Cependant il est difficile que la campagne ne commence pas : car les ennemis font de grands préparatifs pour un siege : il ne paroît pas , que nos malheurs fassent changer Londres de sentiment.

On ne se console point ici : personne ne fait où donner de la tête : & jamais princesse ne fut plus regrettée. M. d'Armagnac a la rougeole , & étoit assez mal hier au soir. Je crois que le roi a brûlé le discours de M. le cardinal. La De. du Lude ne cesse de vous louer : elle dit que vous mêlez avec un agrément infini les choses les plus réfléchies , dans les conversations les plus gayer. Je vous reconnois à ce portrait ; s'il me revenoit autre chose , vous en seriez promptement

averti. Le D. & la De. de Guiche sont contens. En voila assez pour un vendredi saint.

L E T T R E C X X.

1712.

à St. Cyr, ce 6 avril.

VOUS devez avoir reçu bien des lettres de moi : je vous écris très souvent : je suis fort occupée de vous, & de l'envie de vous amuser quelques instans. C'est avoir un courage au-dessus de ses forces, que de vouloir divertir les autres, quand on meurt de tristesse & d'ennui : c'est pourtant ce que je tâche de faire trente fois le jour. Nous allons à Marli pour un mois : on y mene autant de dames que les autres voyages : il y en eut quarante, qui se présenterent lundi : elles se sont piquées d'honneur pour montrer au roi qu'elles pensent à s'approcher de lui, autant qu'elles peuvent. On tâchera de faire une cour à Me. la De. de Berri : ce ne sera pas sans difficultés : mais peu à peu les idées changeront. M. d'Antin & Me. la Duchesse veulent prendre le salon sous leur protection : & ils sont très capables de le ranimer. Je fuirai le plus que je pourrai : mais

l'oisiveté des dames me fera à charge : car il faudra bien leur fournir une occasion de voir le roi. J'espère toujours la paix : mais je crains la campagne : des gens de bon sens croient qu'il y aura une suspension d'armes. Adieu, mon cher duc : ma main se lasse, malgré ma bonne santé : & je ne sai pourquoi je n'ai pas pris mon secrétaire. Je vous embrasse tendrement tous deux. Car je prétends que mes lettres font pour l'un & pour l'autre. Le roi se porte fort bien : il me semble, que vous voulez que je vous le dise dans toutes mes lettres, & que vous croiez que j'ai autant de plaisir à vous le dire, que vous en avez à l'entendre.

L E T T R E C X X I.

*à Marli, le 16 avril.*1712.

IL y a quelque tems que je ne vous ai écrit, mon cher duc, parce que je ne recevois point de vos nouvelles, & que je ne comprenois pas bien ce que devenoient nos lettres. J'en reçois trois des vôtres en même tems, l'une du deux, une du sept, & une de Me. la duchesse de Noailles du même jour : il me paroît que vous recevez les miennes.

Je vous passerois volontiers les lunettes, si vous vous portiez parfaitement bien d'ailleurs : j'espère beaucoup de Bourbon, & pour vous & pour ma niece, parce que je suis bien persuadée que vous prendrez les eaux sagement l'un & l'autre. J'aurois besoin pour ma consolation de vous voir en parfaite santé, & Me. la duchesse de Noailles, heureusement accouchée d'un garçon bien fait & bien sain.

Le roi d'Angleterre & la princesse sa sœur se tirent de leur petite vérole à force de bierre, de pain, & de beurre. Je m'informe peu des nouvelles du salon, quelque envie que j'eusse qu'il se ranimât, parce que le roi le desire: J'abandonne ce projet à M. le duc d'Antin: mais il me paroît que ses plaisirs l'emportent sur ceux du public: car il s'absente souvent pour des chasses & des repas avec Me. la Duchesse, & avec M. le comte de Toulouse: cette princesse ne fut jamais plus gaie, & ne s'est jamais tant divertie: elle a été à Rambouillet plusieurs fois: elle mene les princesses ses filles: Me. de Duras est venue de Paris pour l'y suivre.

Il me semble que, de tous côtés, on ne veut pas douter de la paix: toutes les lettres des particuliers de Hollande nous
en

en affurent. Cependant il me paroît, que les négociations, qu'il faut faire en Espagne pour la succession, nous vont jetter dans une lenteur qui m'alarme fort. Il peut se passer en Flandre quelque chose, qui devienne un obstacle à cette paix si désirée, si nécessaire, & si glorieuse après une si malheureuse guerre.

Si quelque malheur nouveau ne change pas le projet du roi pour cet été, nous irons à Fontainebleau, au commencement de juillet. L'escalier, qu'on veut faire à la chapelle de Versailles, nous empêche d'y repasser : c'est M. du Maine, M. le comte de Toulouse, & M. d'Antin, qui ont mis Fontainebleau en tête, dans l'espérance d'y amuser le roi : j'ai dit, que tous les lieux m'étoient indifférens : & cela est ainsi dans la *partie supérieure* : mais *l'inférieure* aimerait mieux St. Cyr, que de passer mes journées dans un cabaret.

Me. la maréchale de Noailles & moi avons eu un commerce de lettres assez court, mais assez vif & assez aigre sur un mariage qu'elle voudrait faire, & qu'on dit qu'elle ne fera pas. J'envoiai chercher le D. de Guiche pour mettre un homme entre nous : ce qui réussit fort bien. J'ai meilleure opinion du ma-

riage dont M. Desmarets m'a parlé ouvertement, me disant pourtant qu'il n'a pas le courage d'y penser encore. Il est à bout sur l'argent ; & je n'en suis point surpris. Pourquoi m'écrivez-vous tous deux en même tems ? & pourquoi m'écrivez-vous de votre main ? je vous conjure de vous en dispenser. Je vois que vous avez beaucoup de commerce en ce peïs-ci : cependant il vous faut un grand repos. Je voudrois qu'on vous écrivît pour vous amuser, & que vous ne répondissiez guères. Mon commerce avec Me. la princesse des Ursins continue toujours : nous n'entrons point dans de grandes affaires : mais elle me fait sentir délicatement, qu'elle desire la vie du petit dauphin, & qu'elle ne comprend point la politique de ceux qui desirent sa mort. D'autres écrivent plus clairement, que le roi d'Espagne est fort accoutumé où il est, & qu'il auroit de la peine à venir ici : c'est ce que je ne conçois pas.

Je vois assez souvent Me. la duchesse d'Orléans. L'amitié, qu'elle avoit pour madame la dauphine, me la rend plus chère. Toutes les dames viennent dans ma chambre pour voir le roi, c'est-à-dire, dans ce grand cabinet où je vais assez rarement. M. de Dangeau est tombé

malade à Paris : Me. de Dangeau & sa très belle-fille y sont allées : c'est encore une petite contradiction pour moi , & même pour le roi , qui est fort accoutumé à elle. Me. de Caylus a été quitte de la rougeole pour la peur. Vous voyez bien , par ces détails , que ma lettre est pour Me. la D. de Noailles comme pour vous. M. le maréchal de Montesquiou fait des merveilles : vos correspondans vous en rendront un meilleur compte que moi. Adieu , mon cher duc , je compte avec une grande confiance sur votre amitié : comptez sur la mienne , consolez-vous : laissez-vous conduire à Dieu. Je pleure , & pleurerai toute ma vie Me. la dauphine : en vain , on me raporte , tous les jours , des choses qui me font croire , qu'elle m'auroit peut-être donné des grands déplaisirs : je la pleurerai toujours : je la vois dans ce qui nous reste encore d'elle * : cet enfant lui ressemble un peu : Dieu le conserve & fasse miséricorde à la mere ! Les médecins prétendent nous consoler , en nous disant que M. le dauphin ne pouvoit vivre encore un an , à cause de sa taille : & M. le duc de Bretagne & notre chere princesse , qu'est-ce qui les empêchoit de vivre plus long-tems ?

* M. le duc d'Anjou , aujourd'hui roi de France.

L E T T R E C X X I I.

1712.

à Versailles, 9 mai.

VOUS ne trouverez ici que des sujets de peine , de quel côté que vous vous tourniez : cependant je ne puis m'empêcher de vous desirer souvent. Je suis toujours persuadée que nous aurons la paix : mais je le suis aussi que nous ne l'aurons pas si tôt : il y a trop d'intérêts à concilier, & les nouvelles d'Espagne sont un peu longues à venir. Nous en attendons incessamment d'Angleterre , qui seront bien importantes. Nous eumes hier une alarme sur M. le dauphin : il est bien aujourd'hui : mais sa santé est très foible , & met tout le monde dans une incertitude qui augmente toutes les difficultés. Il est vrai, que l'on a paru bien allarmé du côté du Roussillon. Je ne saurois croire que le roi puisse douter de votre zèle : je l'en assurerai encore : je suis très chagrine , & je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C X X I I I.

1712.

à St. Cyr, ce 15 novembre.

NE ferez-vous pas une nouvelle tentative , mon cher duc , pour engager

M. le cardinal à recevoir la satisfaction des jésuites ; qui entrainera celle de tous les autres ? De bonne-foi , peut-il se mettre dans l'esprit que le public trouvera étrange qu'il ait cette complaisance pour le roi ? Il y va , dit-il , de sa conscience. C'est un ressentiment plutôt qu'une punition. Mais quand c'en seroit une , c'est la longueur de cette punition , qu'il devroit , ce me semble , sacrifier à son maître , à son bienfaiteur , à un prince qui soutient seul la religion. Il ne faut point se flâter , Monsieur : nous allons voir une très violente rupture , si nous ne voions pas un accommodement. Je connois le roi : sa colere augmente par le tems : je vous l'ai dit plusieurs fois : vous l'éprouverez : & vous verrez tous les jours quelque nouvel incident de part & d'autre. Le roi haït les divisions : il desire ardemment que celle-ci finisse : il ne tient qu'à ce cher oncle de la terminer à son avantage : il aura fait voir aux jésuites le mal qu'il peut leur faire , & au roi ce qu'il est capable de lui sacrifier. La réconciliation , que je vous propose , est le plus grand malheur qui puisse arriver aux jésuites , s'ils sont tels qu'on le dit : car on exigera d'eux une conduite plus sage : & l'on saura réprimer leurs emportemens :

on s'adoucir pour M. le cardinal : & tout ira bien. N'oubliez rien, Monsieur, pour faire entendre raison à celui qui doit nous gouverner tous, mais qui certainement est excité par ses ennemis, qui veulent du bruit & le mettre à leur tête. Non, je ne m'accoutume point à voir le nom de Noailles à la veille d'une disgrâce : & je crois vous avoir porté malheur.

L E T T R E C X X I V.

RÉPONSE DU D. DE NOAILLES.

IL ne tiendra pas à moi, ni aux tentatives que je pourrai faire, que le roi ne soit content. Il a beau me reprocher d'être indolent : je suis convaincu qu'au fond du cœur, il ne peut croire que je le sois sur rien de ce qui peut l'intéresser. M. le C. de Noailles est en visite de son diocèse, & n'en revient que demain : je le verrai, dès qu'il sera à Paris, & je lui ferai toutes les représentations que je crois convenables. Mais je ne puis, Madame, ni rien promettre, ni répondre de rien, parce qu'il me paroît que vous êtes tous fort éloignés sur la manière de penser. Ce que vous regardez comme une punition qu'on doit sacrifier à son maître,

on le regarde comme une obligation de son état, comme un devoir indispensable, auquel on a même apporté beaucoup de ménagement, & à quoi les dernières affaires n'ont aucun rapport. Je ferai cependant de mon mieux, Madame : mais, comme je viens d'avoir l'honneur de dire, je ne me flatte point de réussir beaucoup. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail, quoique cette affaire en soit susceptible : je me réserve à vous en rendre compte incessamment. Au reste, Madame, ce ne fera jamais vous, qui pourrez porter malheur au nom de Noailles, & de quelque disgrâce qu'il soit menacé, il ne s'en prendra qu'à sa destinée, & fera toujours ce qui conviendra pour n'en pas mériter une fâcheuse. Recevez, Madame, je vous en conjure, les assurances de mon inviolable & respectueux attachement pour vous, & de ma parfaite reconnoissance de vos bontés.

LETTRE CX XV.

de la Solitude.

NOUS voilà sur un bon pié. Vous êtes un des hommes du monde que je vois le moins : mais comme vous êtes, mon cher duc, celui que j'aime le plus, je ne

puis avoir de joie , fans desirer d'en jouir avec vous. Les Anglois sont bien aimables : faut-il que notre cardinal le soit moins qu'eux ? ils sont fort pacifiques : faut-il que notre cardinal nous déclare la guerre & trouble notre paix ? Voiez la lettre d'un très bon évêque : & ne me la renvoiez point. Me. la pr. des Ursins est dans une grande inquiétude de ses lettres : je vous prie de me les rendre : je doute que vous les ayez lues : & je vous assure que vous n'y perdez rien : car ce n'est pas vous , qu'elles auroient instruit , ou diverti. Bon jour , mon cher duc.

L E T T R E C X X V I.

à St. Cyr , ce 4 avril.

JE ne crois point que le roi fasse rien de nouveau sur Mrs. les ducs. Je vous conjure de ne paroître dans cette affaire-là , que le moins que vous pourrez. Vous êtes des plus jeunes : laissez faire les anciens. Vous savez combien le roi haït ces fortes d'embarras. Vous êtes très bien avec lui : n'allez pas lui donner lieu de croire que vous m'excitez , & que vous voulez me faire entrer dans ces sentimens. Si je ne me vante pas de leur lettre , à quoi servira-t'elle ? Si je la montre , je

vous commets , & rends un mauvais office à tout le corps. Car on n'aime point qu'on s'adresse à personne. Que les ducs ne m'écrivent donc point : vous savez mieux que personne combien il est inutile de me prévenir ou de chercher à me gagner : je vais en tout , le plus droit qu'il m'est possible : & il ne conviendrait pas que ces messieurs vainquissent par une femme. Je vous garderai le secret , & ne vous dirai pas un mot de ma santé , puisque vous ne me parlez pas de la vôtre. Je n'arriverai que tard chez moi pour éviter une couple de princesses qui me galopent.

L E T T R E C X X V I I.

4 août.

1714.

TO U T E S les négociations sont rompues : il est tems , mon cher duc , que vous fassiez connoître au roi combien vous desapprouvez la conduite de M. le C. de Noailles : sans cette précaution , vous pourriez bien vous trouver enveloppé dans sa disgrâce , à moins qu'il ne suive l'exemple de M. de Pontchartrain *. Si M. votre oncle continue à préférer les intérêts du P. Quesnel à ceux de sa famille ,

* Qui s'étoit retiré du ministère.

il n'est pas juste que je me sacrifie pour lui, ni qu'il vous entraîne dans sa chute. Je sai qu'on vous rend de mauvais offices auprès du roi : un éclaircissement racommodera tout.

P. S. Tout est changé : les négociations vont recommencer : soiez en repos, cela va mieux *.

1716.

L E T T R E C X X V I I I .

à St. Cyr, ce 5 mai.

IL faudroit être difficile pour trouver à redire au mariage que vous avez fait : & il faudroit l'être encore plus pour que je ne fusse pas contente, lorsque vous l'êtes. Pourquoi me demander mon consentement ? vous l'aviez déjà, mon cher duc, dans cette approbation générale que je donne à tout ce que vous faites. Je desire votre amitié, mais je voudrois être oubliée de tout le reste. Vous me feriez un extrême plaisir de ne point amener ici M. le prince Charles : une telle vi-

* M. le duc de Noailles trouva le roi aigri contre le cardinal, mais sans chagrin à son égard. Le roi ne put pourtant s'empêcher de lui dire que le nom de Noailles excitoit quelquefois des idées fâcheuses dans son esprit : le duc répondit : *Je changerai de nom, si V. M. me l'ordonne : j'ai appris de mes peres à n'avoir d'autre volonté que celle de mes maîtres.*

sité convient-elle à une vieille , retirée dans un couvent ? Si après cela , vous vous opiniâtrez à vouloir que je voie ce gendre , dont il est juste d'être aussi charmée que vous , je vous gronderai , mais je ne vous refuserai pas.

Une personne de mes amis me mande que Me. la De. de B.... a déclaré qu'elle vous haïssoit , & qu'elle feroit son possible pour vous le prouver. On me permet de vous donner cet avis : mais on ne veut pas être nommé. Vous voyez que l'éloignement du monde ne peut m'empêcher de m'intéresser à vous.

LETTRE CXXIX.

DE M. LE D. DE NOAILLES

A ME. DE MAINTENON.

JE ne sai , Madame , si vous avez déjà appris la mort de M. Voisin , arrivée cette nuit par une apoplexie. J'ai cru que mon attachement , mon respect pour vous , & mon zèle pour la maison de St. Cyr , ouvrage de vos mains , vouloient que je me pressasse de demander à S. A. R. qu'elle voulut bien me charger du soin de cette maison. Je n'attends plus que votre agrément. Si vous m'en jugez digne , vous n'aurez point d'homme d'af-

faire plus affectionné : vous retrouverez en moi toutes les attentions & tout le zèle de ceux qui m'ont devancé. J'aurai l'honneur de rendre compte à M. le duc d'Orléans des demandes pour les demoiselles. Pour ce qui est du détail journalier , je prendrai un bon maître des requêtes de notre conseil , qui suivra toutes les affaires avec exactitude. Je vous conjure , Madame , de me mander si cet arrangement vous convient, si vous approuvez ma démarche , ou si vous avez quelque autre en vue.

L E T T R E C X X X .

DE M E . L A D E . D E N O A I L L E S .

JE ne doute pas , ma chere tante , que vous n'ayez été affligée & surprise de la mort de M. le chancelier. Vous avez approuvé le choix de M. le duc d'Orléans pour remplir sa place de St Cyr : là-dessus , je me suis flattée que ce nouvel honneur pourroit réjaillir sur moi : vous me permettrez d'y aller plus souvent , pour prendre vos ordres sur les demoiselles que vous voudrez faire entrer à St. Cyr : & je pourrai soulager un peu M. le duc de Noailles. Les nouvelles no-

minations mettent tout Paris en l'air : complimens de joie & de condoléance. Les filles de M. Voisin font une perte bien sentie, surtout Me. de la Rochepot qui l'aimoit tendrement. Je vois fort peu Me. de Caylus : je ne fors presque point : M. le duc de Noailles travaille tout le matin : & cette matinée dure jusqu'à trois heures. On peut bien dire que c'est *un apoticaire sans sucre* : car il est président des finances, & n'a pas un sou. Je ne m'accoutume point à me voir éloignée de vous : je suis désolée de cette petite vérole, qui m'empêche d'aller à St Cyr : je crains que la retraite & l'éloignement ne diminuent vos bontés pour moi. Me. la duchesse d'Orléans recommence à donner des soupés : il y en a même eu de très gaillards & de très longs : mais tous ces plaisirs ne sont que des chatouillemens. Où Me. de Caylus prend-elle tout ce qu'elle vous mande ? Je ne sai jamais de nouvelles pour remplir une page : vous parler de l'intérieur de ma maison, ce seroit vous faire bâiller à la première ligne : vous entretenir de mon amitié pour vous, ce seroit me faire tort à moi-même. Cependant si d'être aimée très vivement pouvoit vous faire plaisir, vous devriez être sensible à tout ce que je sens pour vous de délicat & de tendre. Toute la famille vous

assure de ses respects , même le marquis de Mouchi , qui fera brun , à ce qu'on prétend : que je voudrois qu'il vous ressemblât !

L E T T R E C X X X I.

A M. LE D. DE NOAILLES.

1719.

à St. Cyr, ce 17 février.

JE suis morte , mon cher duc : & je ne veux plus ni demander , ni remercier : je n'en suis pas moins sensible pour ceux qui conservent quelque bonté pour moi. Il ne s'est pas passé une occasion depuis que je suis ici , où M. le premier président ne m'ait marqué la sienne , soit par les discours les plus obligeans , ou par les actions les plus effectives. J'ai chargé Me. de Caylus de le remercier de ce qu'il vient de faire pour cette maison : mais vous le ferez encore mieux qu'elle , mon cher duc. Je suis mieux que la dernière fois que vous êtes venu : M. Bessé me soutient par des cordiaux. En vérité , vous êtes admirable par tout ce que vous faites pour St. Cyr : on diroit que vous voulez faire par-là votre fortune. Adieu. Vous ne pouvez exagérer ma reconnoissance pour M. le premier président , ni douter que je ne meure , comme j'ai vécu , votre meilleure amie.



LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE I.

A M. LE ML. DE TESSÉ.

à St. Cyr , ce 10 février.

1706.

VOUS ne pouvez aspirer , Monsieur le maréchal , à être oublié : vous êtes sur le théâtre : vous jouez un grand personnage : vous le jouez avec de grands talens : toute l'Europe est intéressée & attentive à ce que vous faites. Il est bien sûr que vous êtes chargé des affaires les plus tristes : mais il est bien sûr aussi , que vous ferez de votre mieux , qu'on ne vous jugera point sur le succès , & qu'on vous tiendra compte de votre zèle. Je comprends que Me. la princesse des Ursins n'est pas plus à son aise que vous : & je n'envie pas plus la place de la

favorite, que celle de l'ambassadeur. Votre seul bonheur est votre union : vous mandez tous à peu près la même chose : & vous n'embarrassez point le roi à dé mêler la vérité comme autrefois : c'est beaucoup, & quelques délabrées que soient les affaires, nous espérons tout de votre capacité & de votre esprit fécond en expédients. Il y a bien long-tems, que nous ne voions plus Me. de Maulevrier : c'est une perte pour elle & pour nous. J'ai reçu une lettre de M. l'abbé de Tessé, digne du fils de la politesse même : & je me suis bien réjouie du mariage de M. votre fils aîné. Je ne sai si l'on dit en Espagne, comme dans les autres peïs étrangers, que le roi n'a plus de santé : je puis vous assurer qu'il n'en eut jamais davantage, & qu'il n'a pas même la moindre incommodité. Je ne vous le dis point par politique, mais uniquement à cause de l'attachement que vous avez pour lui. Notre princesse devient tous les jours plus aimable, & seroit parfaite, s'il n'y avoit point de lansquenet. Je n'ai plus de santé : il y a quatre ans que j'ai une petite fièvre presque continue. Je suis si affoiblie, que je ne puis presque plus écrire de ma main. Je n'en manque pas à S. Cyr, mais je crains bien d'en avoir choisi une très

mauvaise. Croiez , M. le maréchal, qu'en quelque état que je sois , je ne changerai jamais pour vous.

LETTRE II.

A M. LE ML. DE CHATEAU-RENAUD.

JE crois , Monsieur le maréchal, que vous ne serez pas fâché que je m'adresse à vous pour vous prier de faire rendre à un gentilhomme de Bretagne , nommé M. Duval-pinard , la justice qu'il demande & qu'il me paroît lui être due. Il avoit été élu , il y a quelque mois capitaine de milice de sa paroisse : son élection avoit été suivie de l'agrément de M. le comte de Toulouse , qui lui donna ordre de s'aller présenter devant vous , pour demander aussi votre agrément que vous lui accordâtes , en lui disant qu'il n'avoit qu'à s'aller faire recevoir dans sa paroisse , & ensuite exercer ses fonctions. Il paroît , qu'il manqua en quelque chose au cérémonial envers M. Lezerdot du Parc , qui fait la fonction de capitaine général en ce quartier-là , & par qui il devoit se faire installer : mais il me semble aussi que cette faute légère a eu des suites plus fâcheuses qu'elle ne devoit : car ce

M. le Lezerdot aiant fait une espece de cabale avec le curé pour le déposséder, & pour faire une autre élection qui n'est pas réguliere, & contre laquelle les habitans même réclament, lorsque j'ai voulu demander justice à M. le comte de Toulouse, & le prier de maintenir ce qu'il avoit fait, j'ai appris que c'étoit à vous, Monsieur, qu'il falloit recourir, & que vous aviez la disposition de ces sortes d'affaires comme commandant dans la province. Il n'y a personne à qui j'aimasse mieux m'adresser, soit pour obtenir justice, soit même pour obtenir quelque grace pour le gentilhomme, dont je vous parle, s'il en avoit besoin. Mais il me semble qu'ayant été une fois élu & installé, c'est le deshonorer & le perdre dans sa province, que de lui ôter sa place, sans qu'il s'en soit rendu indigne. L'honneur d'un gentilhomme me paroît quelque chose de si délicat, que je n'ai pu refuser ma protection à celui-ci. J'espère donc que vous voudrez bien donner les ordres nécessaires pour le faire rétablir au plutôt : & quoique ce ne soit qu'une action de justice, je la regarderai comme un plaisir que vous me ferez, & comme une marque de votre amitié, sur laquelle je compte toujours.

L E T T R E I I I .

A M E . D E M O N T G O N * .

à Marly, le 10 août.

J'AI été très aise, Madame, de recevoir votre lettre : & j'y réponds sur le champ, pour vous en remercier. Si mon estime vous fait plaisir, vous êtes en vérité, fort heureuse : vous l'avez toute entière, & beaucoup plus qu'il ne faudroit pour une personne de votre âge : mais je ne me jette dans l'excès à votre égard, que parce que tout ce que nous voions dans la jeunesse, doit faire admirer ce qui se sauve de tels exemples. Continuez, ma chere fille, à travailler pour vous établir de plus en plus une bonne réputation : c'est un trésor que vous serez ravie d'avoir aquis, & que rien ne pourroit vous donner, si une fois vous l'aviez perdu. Jouissez du bonheur d'être dans une famille remplie d'honneur & de vertu. Admirez bien vos enfans : car sans doute

* La comtesse de Montgon fille du marquis d'Hudicour, & de Bonne de Pons, élevée par Me. de Maintenon, dame du palais de Me. la De. de Bourgogne, & mere de M. l'abbé de Montgon, dont nous avons les mémoires, né en 1690.

ils sont admirables. Pourquoi ne mandez-vous pas quelque gentillesse de leur façon ? Je vous aime assez pour vous écouter là-dessus , & pour voir avec plaisir , que c'est là votre foible : on peut vous le pardonner. Leur grand mere de ce péisci s'appelle présentement *Agathemiter* : c'est un nom grec , qui lui a été donné à Marli : appelez-la ainsi dans votre première lettre : & cette plaisanterie réussira fort bien. Je vous embrasse , ma chere enfant , sans pouvoir m'empêcher de vous caresser : assurez bien tous les Montgons , que je ne vous en respecte pas moins : & faites mille complimens à M. votre beau-pere. Je n'ose rien dire à Madame votre belle-mere , n'ayant pas l'honneur d'être connue d'elle , quoique je crois avoir celui de la connoître , par tout ce que vous m'en avez dit , &c.

L E T T R E I V.

A L A M Ê M E.

le 16 septembre.

IL est vrai , ma chere fille , que vous avez un agréable établissement , & que si vous saviez la bonté du roi pour vous en cette occasion , la joie , que vous en

avez , redoubleroit encore : mais il n'est pas besoin d'exciter votre reconnoissance , & je desire que vous montiez plus haut. Tout vient de Dieu : c'est lui , qui vous place auprès d'une jeune princesse destinée à regner : vous y êtes avec des femmes , qui joignent à leur bonne conduite une grande pieté : il est à croire qu'il vous convie aussi , & qu'il veut , que vous les égaliez dans la conduite. Je sai les bonnes impressions qu'il y a dans votre cœur , & que vous n'êtes retenue que par le respect humain : il faut devenir plus hardie. Vous voilà , en quelque maniere , séparée des occasions propres à vous détourner : attachez-vous à votre devoir , qui joint aux affaires domestiques , suffira pour vous occuper. Commencez à servir Dieu avec cette belle-mere , dont vous admirez tant la vertu : & revenez de sorte qu'on ne vous distingue point de vos compagnes. Pardonnez cette petite exhortation à la tendresse que j'ai pour vous , & à celle que vous me marquez en toute occasion. Le duc du Maine n'a pu vous faire réponse : ayez quelque indulgence pour votre petit frere d'autre fois. Revenez , quand vous voudrez. Nous ne reviendrons point de Fontainebleau avant le 8 ou le 10 de novembre , à moins

qu'il n'arrive des choses que je ne prévois pas , &c.

L E T T R E V.

A U R O I D' A N G L E T E R R E.

SI R E , V. M. n'aura pas de peine à croire que je n'ai pu lui écrire puisque je ne l'ai pas fait : il y a huit jours , que je suis dans une grande foiblesse qui m'empêche d'aller à St. Germain : c'est une grande peine pour moi de ne pouvoir redoubler mes soins auprès de la reine , dans un tems où elle est denuée de toutes consolations. V. M. vient pourtant de lui en donner une par la lettre qu'elle a écrite au roi , qui certainement est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire , bien loin d'avoir à y suppléer : je voudrois de tout mon cœur qu'elle fut publique : elle augmenteroit encore le zèle & l'estime qu'on a pour V. M. Celle , dont elle a voulu m'honorer , me comble de joie : j'ose dire que je mérite la continuation de ses bontés par l'ardent & sincere attachement que j'ai pour ce qui lui est le plus cher & pour V. M. Nous la verrons un jour rétablie , & alors les malheurs de sa jeunesse deviendront son bonheur & sa gloire.

Je suis avec le profond respect que je vous dois.

LETTRE VI.

A M. LE D. DE BEAUVILLIERS.

JE voulois vous envoyer tout ce qui s'est trouvé de M. de Cambrai dans la cassette de M. le dauphin : mais le roi a voulu bruler lui-même ces papiers : je vous avoue que j'en ai un grand regret : jamais on ne peut rien écrire de si beau & de si bon. Si le prince, que nous pleurons, a eu quelques défauts, ce n'est pas pour avoir reçu des conseils trop timides, ni pour avoir été flatté : on peut dire que ceux, qui vont droit, ne sont jamais confondus.

LETTRE VII.

A M^{lle}. DE BOUJU.

à Versailles, ce 20 mars.

VOTRE chere supérieure a raison de m'excepter de la regle ordinaire, puisque le commerce que vous aurez avec moi

* Elevée à St. Cyr, aujourd'hui religieuse aux ursulines de Mantes.

ne vous dérangera jamais d'aucun de vos devoirs. Je suis ravie de la paix que vous goûtez où vous êtes : il n'y a pas lieu de douter , que Dieu ne vous y ait destinée : car je ne crois pas que vous en sortiez. Je me flatte même qu'il veut se servir de vous , non seulement comme bonne religieuse , mais pour communiquer à Mantes ce que vous avez appris à St. Cyr. Je parle par rapport aux pensionnaires : car pour les externes , elles sont instruites à merveille , & selon leur portée : mais , entre nous , il me semble qu'on n'explique pas assez aux autres les devoirs des différens états où elles pourront se trouver. Je ne me souviens plus si Me. de Merinville a vu les choses depuis la réforme que nous y établimes en 1701 : car ce n'est que depuis ce tems-là , que j'admire l'éducation de nos filles : nous ne savions ce que nous fisions dans les commencemens : mais Dieu & l'expérience nous ont appris à rendre cette éducation utile & facile , de sorte que ce sont les mal saines qui veulent être maitresses des classes , soutenant qu'il y a plus de repos que dans les autres offices , & cela , par cette invention de faire la plupart des exercices par les enfans mêmes. Nous recevrons au premier jour ma sœur de Malvoue

voue * & ma sœur de Bosbiere † : notre noviciat me donne de grandes espérances , & nous en avons besoin : car les dames sont très mal saines. Assurez Me. votre supérieure , ma très chere enfant , qu'elle ne peut m'importuner & surtout si son commerce avec moi pouvoit être de quelque utilité. Embrassez ma sœur de St. Paul de ma part , & dites-lui que je l'exhorte à prêcher l'Évangile , que St. Paul annonçoit , & les épîtres qu'il écrivoit pour établir la religion. C'est là où se trouve cette pieté solide que j'aime tant : il y a assez d'endroits bien clairs pour nous : les docteurs expliqueront les obscurs. Nous parlons souvent de vous , ma chere fille , & nous vous regretterions , si nous ne voulions nous conformer à la volonté de Dieu. Ecrivez-moi , quand on vous le permettra : vos lettres me font toujours plaisir : vous voyez que je trouve des forces pour y répondre. Je me porte fort bien , quoiqu'assez ennuyée de vivre : mais ce qui est le plus important , c'est que le roi & M. le dauphin sont en bonne santé , & que nous allons avoir la paix.

* De Malvoue de S. Germain , dame de S. Louis.

† De Bosfredon du Châtelet de Bosbiere.

L E T T R E V I I I .

à St. Cyr , ce 13 mai.

JE prends la plume avec plaisir , pour assurer ma vieille domestique , ou plutôt ma chere fille , de l'amitié que j'ai & que j'aurai toujours pour elle : je suis ravie de son bonheur : & j'espere que Dieu ne l'abandonnera jamais , parce qu'elle l'aime & qu'elle se confie en lui. Si je n'étois plus occupée de vous que de moi , je serois fâchée de votre éloignement : mais j'aime mieux vous savoir une bonne religieuse dans un couvent que j'aime & estime , que de vous laisser sans être fixée. Vos prieres , ma chere enfant , me seront plus utiles que vos services : vous savez ce que je vous ai recommandé là-dessus : le roi , le progrès de St Cyr , mon salut , voilà ce qui me tient le plus au cœur. Je voudrois bien que Mlle. de Chateaubriant put rendre tout le bien qu'on lui fait où vous êtes. Je suis bien persuadée de votre bonheur : votre cœur & votre esprit sont disposés à la paix pour vous & à la donner aux autres : vous devez à Dieu une reconnoissance toute particuliere , car il vous a donné un excellent naturel.

Ne croiez pas trouver dans vos externes ce qu'on trouve à St. Cyr. Aussi ne leur faut-il pas une instruction si étendue, & je crois que vous vous en tenez à ce qui est nécessaire pour le salut : croire en Dieu, se soumettre à l'église, abhorrer le péché, c'en est assez, ce me semble, pour les sanctifier. Adieu, ma chere enfant, je n'ai plus guères de force : & cela est dans l'ordre, à l'âge où je suis.

L E T T R E I X.

à St. Cyr, ce 13 juillet.

JE reçois dans ce moment votre lettre, ma chere fille : & je me fais un extrême plaisir d'y répondre, pour vous assurer que je pense souvent à vous, & que je vous regrette : je ne trouve autour de moi personne qui m'ait autant marqué d'amitié que vous. Dieu vous vouloit où vous êtes : rien n'est plus marqué : car par toutes sortes de raisons vous deviez demeurer ici : ses vues sont différentes des nôtres, & vous avez raison d'en être contente. Je m'informe souvent des pensions pour vos intérêts : on m'assure qu'elles seront payées : mais on ne commence point. Votre évêque fait des merveilles à Paris, & s'y

est établi une réputation d'un très saint, très savant, & très ferme prélat : nous devons nous en réjouir ensemble : les vertus épiscopales commencent à devenir assez rares. Adieu, ma chere Bouju, je vous aimerai toute ma vie. Je ne suis pas de trop bonne humeur sur le retardement de la paix, qu'on croit pourtant immanquable. Je vois d'ici toute votre sensibilité : Dieu vous a bien conduite : laissez vous conduire à l'avenir : soiez toujours une vraie enfant dans les mains de vos supérieurs : employez vos talens quand on le voudra, ferrez-les, quand on le jugera à propos : puisque votre vrai mérite est l'obéissance, donnez toutes vos forces, ne craignez point pour votre santé : que vos jours soient pleins de bonnes œuvres, ils seront assez longs. Priez pour moi, priez pour le roi, aimez-moi toujours puisque je vous aime tendrement : adieu, encore une fois, ma chere Bouju.

L E T T R E X.

ce 2 novembre.

IL y a lon-tems que je desire un moment de loisir & de force pour écrire à une de mes plus cheres filles : mais vous savez que je ne fais gueres ce que

je voudrois. Je ne suis point contente de la lettre que j'ai reçue de vous ; elle est pleine de complimens que je n'aime point , & vous m'assurez de votre amitié dont je ne puis douter , aiant eu le tems d'étudier votre cœur. Je veux savoir vos plaisirs , vos peines , vos emplois , l'état de votre santé , les charges où sont nos filles , enfin tout ce qui vous plaît ou vous déplaît : car je suppose que vous m'écrivez en sureté & qu'on ne voit pas nos lettres. Nous parlons souvent de vous ici : & mon diné & ma toilette ne se passent gueres sans vous regretter : vous avez pourtant fort bien fait de nous quitter : vous auriez vu ma mort de plus près : & vous en auriez été plus affligée : vous avez choisi celui qui ne mourra point , qui ne sera jamais absent , & le seul qui mérite notre attachement ; n'en ayez que pour lui , ma chere enfant : car tous les autres nous éloignent de la paix qu'on goute en lui quand on ne tient qu'à lui. Nous avons grand peur de perdre ma sœur de St. Perrier , il y a bien plus à craindre qu'à espérer. Le roi a donné une grande allarme , quoique très mal fondée , sur sa santé : c'étoit une très légère fluxion : mais il est si précieux qu'on croit toujours qu'il va nous écha-

per. Je vous aime tendrement. Adieu, ma chere fille : embrassez la protectrice des demoiselles de St. Cyr & toutes vos compagnes qui y ont été : je les conjure de se souvenir de ce qu'on leur a prêché, & qu'elles soient la joie de leur communauté, souples entre les mains de leurs supérieurs, & fideles à tous leurs devoirs. Embrassez pour moi ma sœur de St. Paul, si une jeune professe ose prendre cette liberté. Ne demandez que mon salut. Je ne vous oublierai jamais : j'irai devant, vous attendre dans l'éternité, où je vous verrai entrer avec une grande joie. Notre sœur de la Neuville mouroit bien saintement : mais il paroît que Dieu veut nous la rendre, & il nous fait grand plaisir. Mes tristes jours se passent entre Sercienne qui s'est chargée de ma caducité, d'Aumale, qui travaille & instruit dans mon antichambre, mes séminaristes que j'ai quelquefois à diné, & Pulcherie qui m'annonce la recreation, où je vais parler de vous.

L E T T R E X I.

A M. LE Mquis. DE ST. MEXANT.

Si j'avois contribué au mérite de Mlle. votre fille, Monsieur, vous auriez raison de me remercier : car je suis per-

suadée, qu'elle vous fera d'une grande consolation, tout le reste de votre vie : sa sagesse passe son âge : & sa pitié est si solide, que je crois qu'elle résistera à tout ce qu'elle va voir & entendre de la corruption du monde : elle est douce, polie, & fait vivre, comme si elle y avoit été nourrie : elle est gaye, complaisante : & en vérité, Monsieur, je ne lui connois point de défaut. Si la vertu faisoit l'établissement des filles, elle en auroit un grand, & sauroit bien en remplir les obligations, elle feroit un honneur infini à l'éducation de St. Cyr : mais il est vrai que la sienne a trouvé un heureux naturel ; ne regardez pas ce que je vous dis, Monsieur, comme des flateries, mais des vérités que je suis ravie de vous dire par le plaisir qu'elles doivent vous faire.

L E T T R E X I I .

A LA REINE D'ANGLETERRE.

*le 18 juin.*1715.

LE roi continue, Madame, à se bien porter : il prit hier sa médecine ordinaire : il a grande envie d'être saigné, parce qu'il trouve depuis quelque tems que les saignées lui font du bien. V. M.

peut bien croire que M. Fagon les lui accordera volontiers : mais il veut attendre encore quelques jours. M. le dauphin a été enrhumé : mais on croit que c'est une de ses dernières dents qui a percé. Après les deux articles que je sai qui touchent V. M. je n'ai pas grand chose à lui dire : il lui seroit assez indifférent de savoir que Me. de Parabere, favorite de Me. la De. de Berry, est dans une si grande disgrâce, qu'on ne la veut ni voir ni rencontrer, & que M. le D. d'Orléans travaille à son racomodement : on pourroit trouver encore des nouvelles de cette espèce-là. Il n'y a rien de nouveau sur un sujet plus convenable à V. M. je veux dire, les affaires de l'église : nous attendons toujours ce qui nous viendra de Rome.

J'entendois hier parler de celles d'Angleterre, mais V. M. les fait mieux que moi. Le roi m'ordonne de bien remercier V. M. de l'inquiétude qu'elle a eue sur son incomodité, qui a fait grand bruit, quoique bien peu de chose. J'espère que V. M. me dira quelque chose, dans ses lettres, de M. le chevalier de St. George pour lequel j'ai un respect & un attachement, & si je l'ose dire, une tendresse, que je déclare d'autant plus hardiment, que ces sentimens-là sont très de-

s'intéressés : je ne puis exprimer ceux que j'ai pour V. M. : je suis ravie de lui savoir présentement quelque joye.

L E T T R E X I I I .

A M. DE GLAPION *.

à St. Cyr, ce 15 décembre. 1718.

VOUS ne pouviez , Monsieur , manquer d'une très bonne éducation avec le pere que vous avez : & vous ne pouvez mieux faire que de l'imiter en tout. Vous trouverez en lui tous les sentimens & toutes les pratiques d'un homme vertueux avec toute la politesse & le savoir-vivre qu'on voit dans les plus honnêtes gens de la cour. Il faut tâcher d'allier ces qualités au savoir que vous prendrez dans les différentes études nécessaires à la profession que vous voulez embrasser. Si vous vouliez être religieux , je vous conseillerois de vous contenter d'une médiocre science ; il vous faudroit une grande pieté & une parfaite ignorance du monde : mais les ecclésiastiques ont souvent commerce avec lui : je desirerois donc les leçons de M. votre pere : car , avec ce latin & ces

* Frere de Me. de Glapion., dame de St. Louis, & seminariste à Chartres.

plaisanteries de college, on est fort insupportable aux honnêtes gens : & le bien qu'on a à traiter avec les ecclésiastiques en souffre. Je crois votre lettre très exacte, & dans toutes les regles de l'art de bien dire : mais elle ne me paroît pas conforme à celles du bon goût : je l'aurois voulu plus simple : vous auriez pu vous souvenir, que vous n'écriviez qu'à une femme. Votre bon cœur est pressé de reconnoissance & d'amitié pour moi : je vous permets de le dire : car je suis fort touchée de ces sentimens, & ce sont des vertus : mais il falloit le dire sans chercher des termes gigantesques & des expressions plus propres à une déclamation qu'à une lettre. M. votre pere & Me. votre sœur vous diront mieux que moi comment il faut écrire : mais j'ai voulu vous donner cette marque d'amitié, comme je ferois à mon enfant, & vous assure que je serai toujours la même pour vous. Je finirai plus régulièrement, quand vous ferez un homme.

L E T T R E X I V.

D E M. R A C I N E

A M E. D E M A I N T E N O N.

MADAME, j'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui

a si fort dérangé mes petites affaires : mais n'étant pas content de ma lettre , j'avois simplement dressé un mémoire , que M. le maréchal de s'offrit généreusement de vous remettre entre les mains avec priere de le presenter à Sa Majesté Voilà , Madame , tout naturellement comme je me suis conduit dans cette affaire : mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras. Je vous avoue , que lorsque je faisois tant chanter dans *Esther : rois , chassez la calomnie* , je ne m'attendois guères que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale , & rébelle à l'église. Aïez la bonté de vous souvenir , Madame , combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi , c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'église croit & ordonne , même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de pieté : j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur : & j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu , qu'on y eut trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ? Pour la cabale , qui est-ce qui n'en peut être accusé , si l'on en accuse

un homme auffi dévoué au roi que je le fuis , un homme qui paffe fa vie à penfer au roi , à s'informer des grandes actions du roi , & à inspirer aux autres les sentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le roi J'ose dire , que les grands seigneurs m'ont bien plus recherché , que je ne les recherchois moi-même : mais , dans quelque compagnie que je me sois trouvé , Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du bien , ni du roi , ni de l'évangile. Il y a des témoins encore vivans , qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre des petits chagrins , qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens , que le roi a le plus comblé de ses graces ? Hé quoi ? Madame , avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité , que ce grand prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnues , s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ? Mais je sai ce qui a pu donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante , qui est supérieure de Port Royal , & à laquelle je crois avoir des obligations infinies : c'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance : & c'est elle auffi dont Dieu s'est servi pour me tirer des éga-

remens & des miseres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie Pouvois-je, sans être le dernier des hommes, lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? mais à qui est-ce, Madame, que je m'adressai pour la secourir ? J'allai trouver le P. de la Chaise, & lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison. Je n'ose croire que je l'aie persuadé : mais il parut très content de ma franchise & m'assura en m'embrassant, qu'il seroit toute sa vie mon serviteur & mon ami. Je puis protester devant Dieu, que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté : je passe ma vie, le plus retiré que je puis, dans ma famille : & je ne suis, pour ainsi dire, dans le monde, que quand je suis à Marli. Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve est très digne de la compassion que j'ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir : je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule chose que j'ai tâché de mériter. Je cherchois du moins ma consolation dans mon travail : mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail la pensée que ce même grand prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être

comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis avec le plus profond respect &c.

LETTRE XV.

DE M. BOUDIN.

MADAME, je dois assez au roi, pour lui sacrifier un goût qui pourroit lui déplaire, ou l'incommoder un seul moment : je renoncerai donc entièrement au tabac : & le profit que je vais faire de l'avis, que vous avez la bonté de me donner, vous marquera combien je mérite que vous ayez la charité de m'en donner d'autres, dont je n'aurai peut-être que trop de besoin.

LETTRE XVI.

DE ME. DE SCUDÉRI.

à Paris, le 28 août.

JE n'osois, Madame, prendre la liberté de vous écrire dans ces tems si embarrassés : mais présentement qu'on nous dit de meilleures nouvelles, je crois qu'il m'est permis de vous rendre graces de la continuation de vos bienfaits, plus touchans & plus nécessaires à l'état de vieillesse,

qu'à tous les autres de la vie. Sans vous , j'aurois bien souffert. Je suis pénétrée de reconnoissance , Madame , que vous ayez eu la bonté de vous souvenir d'une personne , si aisée à oublier , à la mort de Me. de Nemours : il est vrai que j'y perds beaucoup de douceurs. Me. de Villette me dit , que vous me feriez l'honneur de m'en plaindre. Je vois souvent M. le marquis de Villette. Je voudrois bien vous témoigner mon dévoûment & ma passion à vous rendre service , en la personne d'un homme qui a l'honneur d'être votre parent.

LETTRE XVII.

DE LA MEME.

à Paris, ce 12 décembre.

JE vous dois , Madame , tant de respect & de reconnoissance , qu'il me semble qu'il est de mon devoir & de l'attachement respectueux , que j'ai pour vous , de vous faire mes complimens sur la mort de M. le marquis de Villette : je le voyois presque tous les jours , & il vint encore chez moi , la veille de sa mort : il parloit peu depuis quelque tems : mais je vous assure que , ce jour-là ,

il nous tint de très bons discours & fort chrétiens. J'espere que Dieu lui aura fait miséricorde , car c'étoit un des meilleurs hommes que j'aye jamais connu ; c'étoit une joye pour moi de lui pouvoir rendre quelques devoirs , ayant l'honneur de vous être si proche ; car personne n'est avec un si profond respect , que moi , & n'est si obligée d'être votre très humble & très obeissante servante.

L E T T R E X V I I I .

D E M. L E D U C D ' A L B R E T .

1714.

à Paris, ce 27 juin.

MA D A M E , me seroit-il permis de vous témoigner ma très vive, ma très respectueuse, ma très sincere reconnaissance , de ce que vous avez bien voulu entrer en matiere sur mon chapitre , avec une dame que vous aimez & qui m'honore de ses bontés ? Elle connoit presque aussi bien que moi tous mes malheurs , & n'en ignore pas les auteurs , que par respect je dois taire , & tairai toute ma vie. J'ai tout lieu de croire , que Paris est bien disposé en ma faveur & me rend justice , en me plaignant sans me blamer. Je craignois , que la vérité

allant difficilement où vous êtes , Madame , vous ne vous fussiez laissé entraîner à quelque prévention : mais vous sentez mon état , & celui où je peux encore me trouver : rien n'est plus consolant pour moi. J'ai eu le malheur de perdre M. le dauphin , & Me. la dauphine , qui par pur zele pour la vérité & pour l'innocence , m'avoient promis très sérieusement leur protection : j'espérois avec un tel secours être assez heureux pour me rapprocher du roi , & en être assez connu pour qu'il me trouvât bien différent du portrait , que plus d'une fois , on lui a fait de moi aux dépens de la vérité , & même de la vraisemblance. Cette protection m'ayant manqué , je vous avouerai , Madame , que je me suis trouvé presque anéanti , & que content intérieurement de moi-même & de l'estime du public , je me suis abandonné à la providence. Vos bontés , Madame , me tireroient aisément de cette profonde mélancolie : & je vous proteste que si votre générosité , mes malheurs , ma conduite , ou mon nom me donnoient quelque part à votre estime , je me tiendrois fort dédommagé des biens de la fortune , que pourtant je ne refuserois pas , si je les obtenois par votre puissante protection :

vous la devez , en vérité , aux sentimens ,
pleins de respect & de vénération avec
lesquels &c.

L E T T R E X I X.

D E M. D' A R P A J O N.

1715.

à Paris , ce 28 juillet.

MA D A M E , je n'aurois jamais osé
prendre la liberté de vous écrire ,
si ce n'étoit pour avoir l'honneur de vous
informer , que M. le duc de Noailles &
moi finimes hier le marché du gouverne-
ment du Berry , que tout est réglé & fig-
né , de la maniere que M. le chancelier
l'avoit trouvé convenable pour la sûreté
des uns & des autres. Il ne me reste
plus qu'à vous supplier très humblement
de vouloir bien m'accorder l'honneur de
votre protection , & regarder toujours ce
gouvernement de même que si M. le duc
de Noailles en étoit encore le gouverneur.
Je vous demande en grace de trouver bon
que le jour que le roi me permettra d'aller
à Marly , pour remercier S. M. de l'a-
grément de cette charge & du brevet de
retenue , je puisse avoir l'honneur de
vous faire la révérence & vous assurer &c.

L E T T R E X X.

DE M. LE ML. DE TESSÉ.

*à Paris, ce 16 septembre.*1715.

VOTRE souvenir, Madame, est un bien que j'ai recherché & dont je raprocherois les moyens, si ce n'étoit pas une sorte de vanité de se l'attirer. Votre détachement du monde & votre vertu ne vous laissent peut-être pas connoître ce raffinement de l'amour-propre, qu'il me semble que je trouverois en moi, si j'osois vous donner de tems en tems quelque témoignage de mon respect. Je me trouve, Madame, bien des défauts, mais je n'aurai jamais celui d'être ingrat.

Voici même un nouveau moien de vous avoir une nouvelle obligation. J'avois une sœur abbesse dans le diocèse de Séez : j'ai eu le malheur de la perdre : & bien que cette maison soit d'une indigence qui n'ait pas excité le desir de beaucoup de prétendans, une de mes filles élevée dans cette maison a semblé la desirer, & Monseigneur le régent a bien voulu me l'accorder. Le premier soin de l'évêque diocésain a été de m'informer, que non seulement une des demoiselles de St. Cyr y seroit fort mal à

son aise , mais que cette maison ne se trouvoit certainement pas en état de la recevoir. J'ignorois , Madame , que ce fût à vous qu'il convînt de s'adresser pour demander la grace d'être oublié pour cette place de regale. J'en parlai à Monseigneur le régent qui me redressa & me dit , qu'il consentoit de tout son cœur à n'en point nommer , mais qu'il falloit pour cela concerter sa bonne volonté avec vous , Madame , ou avec M. le chancelier : j'en ai parlé au dernier , qui m'a dit qu'il étoit nécessaire de voir si Me. la supérieure de St. Cyr s'abstiendrait de demander cette place : je n'ai point l'honneur d'en être connu , mais je me flatte de l'être encore de vous , Madame.

Il s'agit donc d'oublier , pour cette fois-ci , la très nécessaire abbéie de Vignas , & je vous demande la grace de cet oubli dans lequel je serois au desespoir que le souvenir de mon profond respect fut élevé.

L E T T R E X X I.

1715. DE M. L'ABBÉ DE MORNAY. *

Lisbonne , 24 septembre.

MADAME , je n'ai que des soupirs & des larmes pour exprimer l'extrême

* Alors ambassadeur en Portugal.

consternation où me jette le plus grand de tous les malheurs. Dieu, qui nous le fait sentir au plus fort de sa colère, est le seul à qui nous pussions recourir & de qui nous devions attendre notre consolation. Je lui adresse mes prières, Madame, pour qu'il vous conserve au milieu de la plus vive & de la plus juste de toutes les douleurs : & je vous supplie de croire, que je sçaurai me rappeler dans tous les momens de ma vie les sentimens du profond respect & de la parfaite reconnoissance &c.

L E T T R E X X I I . *

A M. LE D. DE NOAILLES.

*à Marli, ce 13 février.*1711.

LE roi vous estime très fort, & est très content de ce que vous allez faire. Voilà le principal pour vous & pour moi. Au reste les discours sont tels que vous les voyez du lieu où vous êtes : mais vous n'êtes pas homme à vous embarrasser de ce que disent les dames du salon avec un nombre de fainéans, lâches envieux, qui ne veulent rien faire, & qui sont fâchés que les autres fassent.

Je viens de voir M. de Duras, qui n'est

* Cette lettre oubliée doit être placée à l'année 1711.

pas homme à beaucoup de paroles : j'en dirai tout ce que vous m'en écrivez. Il y en a une grande partie dans votre lettre à M. Voisin , que je viens d'entendre lire : en vérité , l'état où vous êtes me feroit beaucoup de peine pour quelque général que ce fût : jugez , s'il me serre le cœur , quand je vous vois dans de pareilles tribulations : je connois en vous un courage qui vous feroit prendre votre parti dans les plus grandes extrémités : je ne fais si vous en aurez autant pour la misère de tous ceux qui vous environnent. Cependant , mon cher duc , je vous conjure de vous armer d'une grande patience : ce ne sera pas en vous une vertu , c'est une nécessité. Les ministres ne savent où donner de la tête pour tous les différens secours qu'on leur demande.

Le roi seroit ravi de pouvoir aider son petit-fils : mais la Flandre est bien proche , & vous êtes bien loin. Il faut certainement avoir toute la vertu que vous avez , pour vous être chargé du service de ce pëis-là. Il n'y a qu'une chose sur laquelle vous me paroîsiez vous être trompé , c'est sur la disposition des esprits parmi les Catalans : vous croyez qu'ils seroient François , & ils montrent autant de zèle pour l'archiduc , que les Castillans en ont fait voir pour Philippe V. Il ne faut pas ici

rien dire de flatteur : nous prenons les moindres espérances pour des sûretés, & nous ne les oublions jamais.

Que puis-je auprès des ministres pour votre armée ? M. Desmarets a fait de grands efforts, pour que les ennemis ne nous préviennent pas en Flandre : c'est là ce qui prend tout l'argent & toute l'attention : je serois aussi surprise que charmée, si votre armée vous lapidoit, car on dit qu'elle vous adore.

Conservez-vous, je vous en conjure, ce rhumatisme vient de l'horrible fatigue, & d'être toujours dehors. Vous donnez d'excellens conseils aux autres : donnez-vous en à vous-même, & songez qu'il n'y a rien qui mérite qu'on se tue.

M. d'Antin commence à trouver qu'il a entrepris une grande affaire, & qui le tire souvent d'un service plus doux que celui de solliciter. Il voudroit bien que le roi finît ses embarras en le faisant le dernier duc, & le roi n'y est pas déterminé.

Le roi d'Angleterre vint hier au soir au bal : il ne put y danser qu'un menuet : il est accablé de vapeurs & dans une profonde tristesse. La reine a un redoublement de douleurs : & la princesse danse de tout son cœur. Notre duchesse de Bourgogne est dans ces excès de plaisir, qu'elle

pousse quelquefois un peu trop loin ; mais c'est son âge : je crois qu'elle vous a écrit.

Janette * va épouser le fils de Me. de Villefort , qui profitera de la faveur de sa femme , qui est assez grande. La duchesse de Noailles , à qui le roi garde un des plus beaux apartemens de Marli , fait espérer qu'elle viendra ce soir ou demain. Elle n'est pas empressée pour le monde , & elle nous ramenera le petit prodige qui se soutient toujours , mais que l'on tuera à force de caresses : il épousa hier votre cousine germaine.

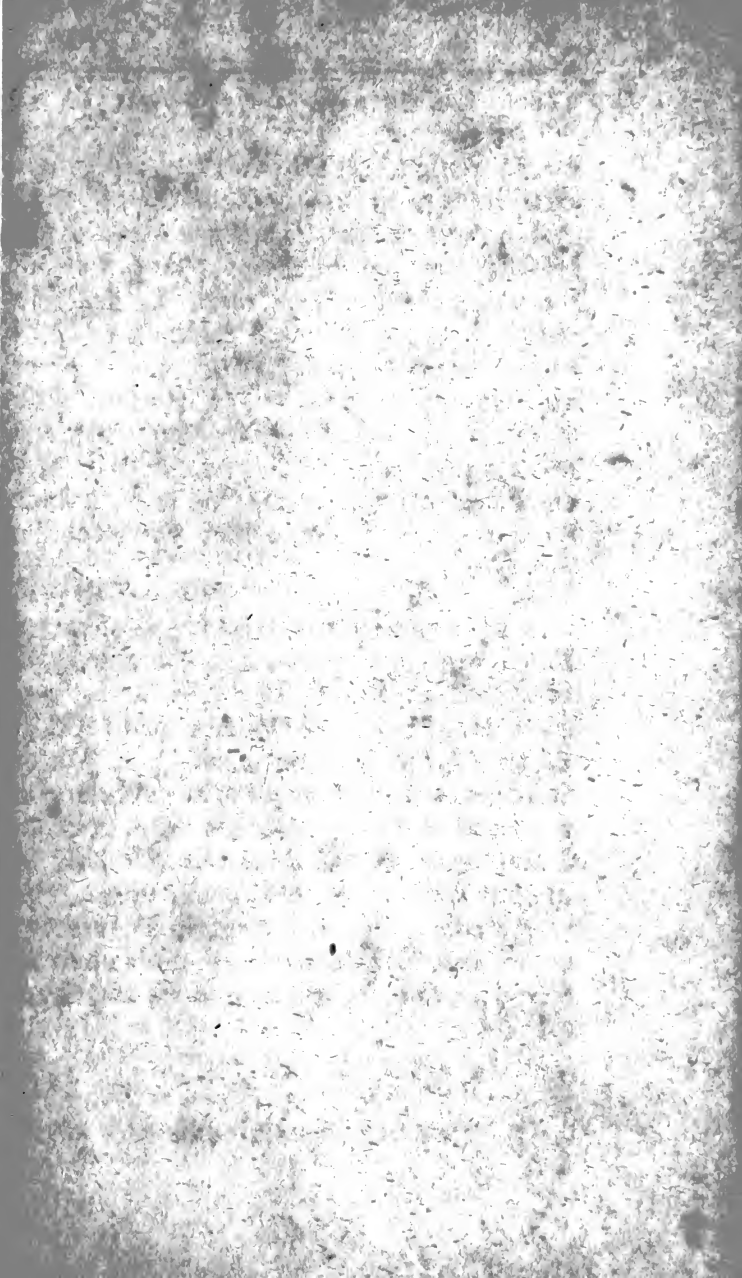
à St. Cyr , ce 14.

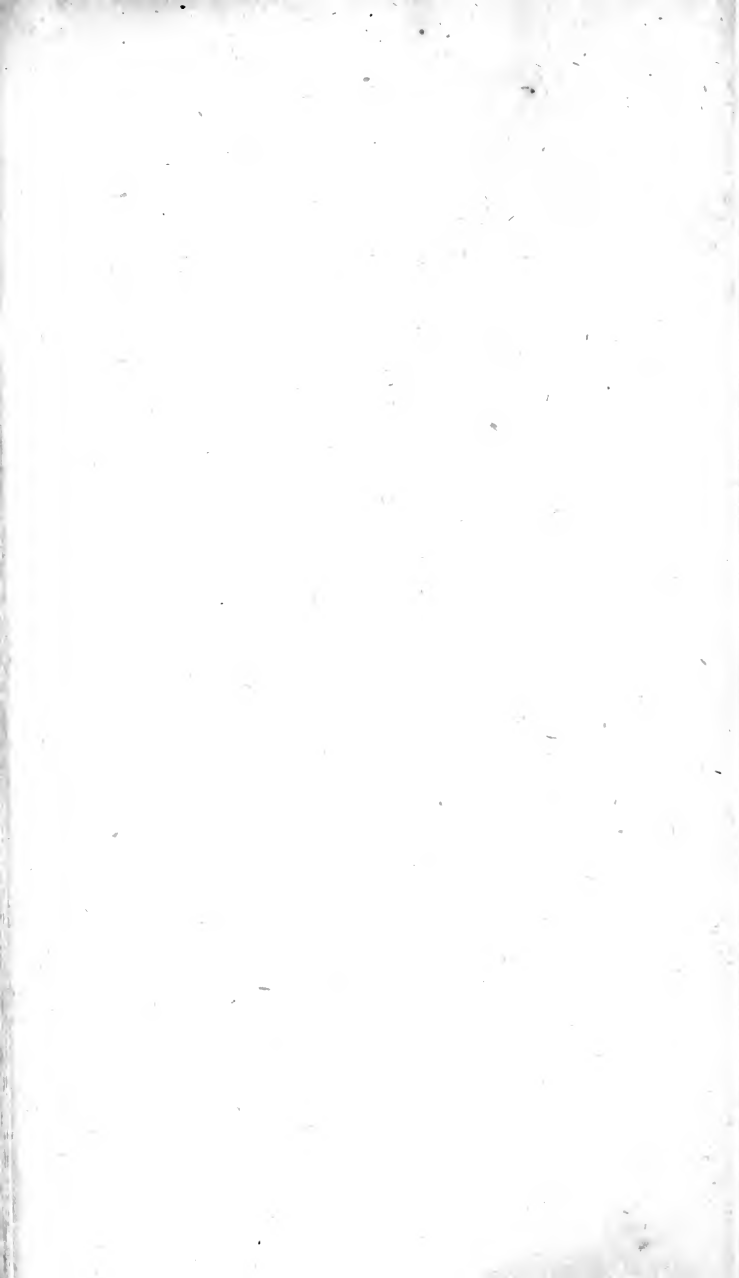
Il n'y a rien , ce me semble , de nouveau. Mlle. de Grammont a la petite vérole , & Me. de la Valliere , qui y est demeurée pour être auprès de Me. la princesse de Conti , est malade de peur. M. le Ml. de Boufflers m'écrivit en faveur des officiers de Gironne comme il parloit pour ceux de Lille : mais je n'ai de crédit que pour les choses dont je ne me soucie point.

Adieu , mon cher duc , je ne suis bien ni de corps , ni d'esprit : je crois pourtant que nous sommes mieux que les autres années.

* Me. la marquise d'Hauuffy.

Fin du Tome cinquième.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**



a39003



009547224b

